

MOUVEMENTUP

ENVIRONNEMENT ET SOCIÉTÉ

ES SEN TIEL!

**COLLECTIF QUI
MÈNE LA DANSE**
(LA) HORDE

COMBAT DE NUIT
Alexandra Jouclard
x Malik Djoudi

**LE THÉÂTRE EST
UN LIEU POLITIQUE**
Phia Ménard



**LE PREMIER MÉDIA
QUI MET LA SOLUTION
AU CŒUR DE
L'INFORMATION**

**L'INFORMATION DE
SOLUTIONS SE LIT,
S'ÉCOUTE ET SE PARTAGE**

Magazine
trimestriel
& web

Radio &
podcasts

Conférences

MOUVEMENT-UP.FR

SUIVEZ-NOUS



Obscurité.

Le silence se fait.

Les projecteurs s'allument, c'est le début d'un film, d'un spectacle, d'un défilé, d'un concert...

Attente excitée côté cour, l'impatience aux lèvres, l'envie pressée de vivre l'instant.

Côté coulisses, toujours cette boule au ventre, parfois même une angoisse : que nous, public critique, enfants plus ou moins gâtés par cette diversité créative selon les territoires, ne soyons pas suspendus ou séduits par le travail des artistes présents ce soir.

La culture et son public : deux personnages d'une relation sensitive, rejouée à chaque représentation, projection, rencontre, exposition. Cette attraction-répulsion que nous nourrissons avec un auteur, un réalisateur, un couturier, à la manière d'une relation amoureuse, ponctuée de déceptions, de coups de cœur et de vie commune... Cette fameuse collection de livres, de pièces maîtresses d'une collection de mode, de tickets de cinéma que nous avons chez nous.

Et puis 15 mois... dans le silence des salles aux portes closes, dans une relation à distance dont on sait qu'elle peut être dure à vivre. Des salles beaucoup trop silencieuses, des créateurs loin de leurs inspirations. Certains s'éteignent, d'autres s'enflamment.

Que la fête reprenne ! Dans les salles de concert, dans le patrimoine culturel, les clubs, les librairies et bibliothèques, les théâtres nationaux et privés, les galeries et les espaces publics - parce que la culture est partout. Elle est l'un des essentiels de la France. Nous y sommes attachés, elle nous paraît acquise, pourtant ses fondements ont tremblé, comme nos libertés, pour des raisons sanitaires.

Renouons avec cette culture qui n'a cessé de combattre l'isolement pendant le confinement. Celle qui a pris la contrainte à contre-courant pour monter de nouveaux projets, créant de nouveaux ponts entre les arts, de nouvelles jonctions entre les publics. Celle qui a voulu rouvrir les théâtres s'est organisée pour accueillir son public chéri sans trouver oreilles du côté des injonctions de l'urgence d'une sortie de crise.

Mesdames, messieurs, nous sommes très heureux de vous retrouver sous un tonnerre d'applaudissements. Merci d'être encore là, pour nous..

Macha Binot
Rédactrice en chef de MOUVEMENT UP



« La culture, c'est du lien et des histoires »

Claire Andries, directrice générale
du pôle Culture du GROUPE SOS,
nous livre sa vision de la culture,
qui doit être fédératrice et stimulante.

« Être d'avant-garde, c'est marcher au pas du réel »,
comme le signifiait Guy Debord.

La culture, telle qu'on la conçoit au cœur du GROUPE SOS, est en forme de laboratoire des possibles qui intègre les incertitudes du temps présent. En partant de la conviction que le rôle des artistes et des créateur-trice-s est prépondérant dans la définition d'un nouveau modèle de société, il nous semble primordial de diffuser la culture vers celles et ceux qui en sont le plus éloigné-e-s. Pour ce faire, nous fabriquons des lieux culturels nouveaux, fondés sur le soutien à la création, l'insertion, l'entrepreneuriat culturel et la citoyenneté. La culture se doit d'être ouverte et multiple, et de s'appuyer sur le postulat selon lequel elle crée du lien et permet de partager des histoires.

Le GROUPE SOS s'y plie au quotidien, en créant des relations entre les personnes, d'où qu'elles viennent, quelles qu'elles soient. Le Groupe possède une capacité unique et inédite à enrichir les thématiques culturelles, avec des approches transversales : le « care », le numérique, le vivant, l'insertion, la solidarité, la transition écologique, etc.

La culture, telle qu'on la défend, est visionnaire et singulière, diverse et plurielle, originale et stimulante, collective et coopérative, émergente et fédératrice, transformatrice et inscrite dans son territoire, source de plaisir, de divertissement et de rêve. La culture, c'est un terreau fertile d'identités et de fiertés patrimoniales, elle est bâtie et vivante, matérielle et immatérielle, ouverte aux projets les plus fragiles et les moins rentables.

Enfin, la culture - cinéma, littérature, design, arts visuels, spectacle vivant - se fait aussi et surtout avec les artistes. Des auteurs, des designers et des cinéastes, comme au sein des établissements du GROUPE SOS, sont convaincu-e-s que la culture a un impact politique, émancipateur, social, économique, et qu'elle joue un rôle majeur dans toutes les transitions, en phase avec les bouleversements du temps.

Oui, la culture est sans contestation ESSENTIELLE.

Claire Andries

S'informer

« Il n'y a pas de fatalité dans la lutte contre le commerce illégal »

14

Que deviennent nos masques usagés ?

18

La jeunesse des campagnes en quête d'audace

22

Ces entreprises à l'écoute de leurs employées

26

On a rencontré le premier prescripteur de cannabis médical

28

« L'intersectionnalité, c'est l'enchevêtrement des dominations »

32

Suzane : « Je parle à tous ceux qui se sentent différents »

34

Têtu

38

Ces artistes qui œuvrent pour l'avenir

42

L'Ambullangère

46

Cahier de saison

52

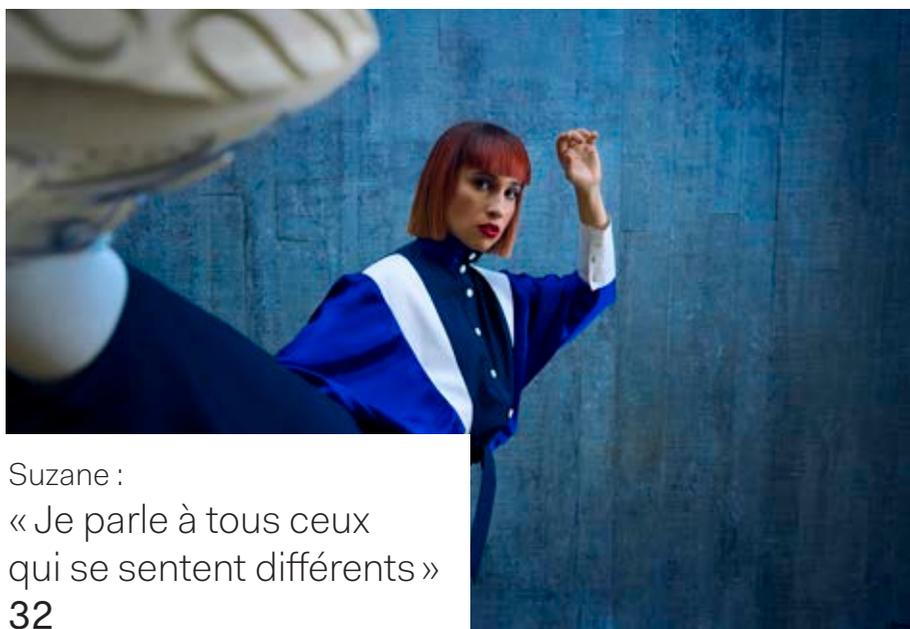
Comprendre

Bernard Latarjet : « Il faut compléter notre héritage exceptionnel »

54

Jimmy Nelson : « Les peuples autochtones nous rappellent ce que nous sommes en tant qu'êtres humains »

58



Suzane :

« Je parle à tous ceux qui se sentent différents »

32

Delphine Diallo : « Je suis déterminée à changer le regard sur les femmes noires »

64

Marion Siéfert, la touche-à-tout qui réinvente le théâtre au temps des réseaux

68

Catastrophe, l'heureux accident qui dynamite la pop

72

Rencontre avec (LA) HORDE, le collectif d'artistes engagés qui mène la danse

74

Phia Ménard : « Le théâtre est un lieu politique »

80

Tombés pour Daho

84

Abdelka Boumansour : « Les jeunes ont besoin de fêtes pour créer un tissu social et affectif »

90

Combat dans la nuit

94

« Les films nous marquent, nous portent, nous changent »

100

Davy Rothbart : « Depuis la sortie de 17 Blocks aux États-Unis, des hommes politiques s'intéressent aux quartiers »

104

Quand le jeu vidéo dématérialise les liens sociaux

108

François Beaune : « Je ne suis ni psy, ni curé, je suis un collecteur d'histoires »

110

Des livres et des liens

114

Le design au service de l'inclusion

118

Dossier mode : Fashion revolution

120

Se cultiver

Les derniers jours d'Aubagne

132

L'Échiquier du vent

136

Muriel Douru : « Avec Nicolas Hulot, nos émotions sont très similaires »

138

Les festivals engagés à ne pas manquer cet été

142

Les Beaubois

144



Davy Rothbart :
« Depuis la sortie de 17 Blocks
aux États-Unis, des hommes
politiques s'intéressent
aux quartiers »
104



Bernard Latarjet :
« Il faut
compléter
notre héritage
exceptionnel »
54



Nathalie Rozborski :
« La mode est
en train de vivre
sa plus grande
mise à jour »
120

Contributeurs



Roxane Guichard

Quand elle n'est pas en train de contempler son van en panne sur le bord d'une route d'Amérique latine, Roxane Guichard se consacre à des reportages sur des sujets allant du cinéma gore de série Z aux communautés mennonites du Belize.



Cédric Taling

Passé par Canal + ID, où il est scénariste, puis par le dessin animé et le cinéma, Cédric Taling débute sa vie d'artiste-peintre en 2007. Sa peinture est souvent inspirée par la bande dessinée. Récemment, il a publié aux éditions Rue de l'échiquier *Thoreau et moi*, BD autour du philosophe naturaliste Thoreau.



Pauline Ferrari

Journaliste indépendante, spécialiste des questions de nouvelles technologies, de genre et de société, Pauline Ferrari s'intéresse aux tréfonds du web. Passionnée de féminisme et d'internet, elle collabore avec différents médias (*Vice*, *Konbini*, *Le Monde*, *Usbek & Rica*). Elle anime et réalise le podcast *Comic Sans MST* qui parle de sexualités et diffusé sur *MOUVEMENT UP*.



Sophie Rosemont

Après une longue formation universitaire, Sophie Rosemont est aujourd'hui journaliste pour *Rolling Stone*, *Les Inrocks*, *Vanity Fair*... Également enseignante, elle a publié deux livres, *Girls Rock* (sur les femmes puissantes du rock) et *Black Power* (sur la pop culture noire américaine depuis les années 50).



Violaine Schütz

Violaine Schütz est journaliste depuis plus d'une quinzaine d'années. Ses articles sur la pop culture et la musique ont été publiés dans *Libération*, *Tsugi*, *Vanity Fair*, *Rolling Stone*, *Numéro*, *I-D* ou encore *Dazed And Confused*. Elle a également publié des livres sur Daft Punk et Courtney Love.



Sandra Serpero

Journaliste indépendante lifestyle, Sandra Serpero promène depuis 15 ans son regard et sa plume sur les jolies choses à porter, à manger et à vivre. On peut la lire dans les pages papier des magazines ou sur le web et souvent la croiser aux meilleures tables parisiennes !



14^e ASSISES INTERNATIONALES DU JOURNALISME DE TOURS

DU 29 SEPTEMBRE AU 1^{ER} OCTOBRE 2021 • MAME TOURS

SALON DU LIVRE DU JOURNALISME • 2 OCTOBRE 2021

CHAUD DEVANT!

www.journalisme.com



**URGENCE
CLIMATIQUE
ET SANITAIRE
RESPONSABILITÉS
JOURNALISTIQUES**



PRESS





S'informer



On vous aide ici à décrypter l'actualité liée aux problématiques environnementales. Décoder les tendances, des phénomènes, comprendre un mot entré dans le langage du moment.

Analyser hier pour mieux inventer demain. Se projeter aussi dans le prochain trimestre pour décoder les enjeux sociétaux à venir pour anticiper, réagir.

Voici des clés pour comprendre un monde en mouvement.

« Il n'y a pas de fatalité dans la lutte contre le commerce illégal »

14

Que deviennent nos masques usagés ?

18

La jeunesse des campagnes en quête d'audace

22

Ces entreprises à l'écoute de leurs employées

26

On a rencontré le premier prescripteur de cannabis médical

28

« L'intersectionnalité, c'est l'enchevêtrement des dominations »

32

Suzane : « Je parle à tous ceux qui se sentent différents »

34

Têtu

38

Ces artistes qui œuvrent pour l'avenir

42

L'Ambullangère

46

Cahier de saison

52

A large African elephant with prominent tusks is the central focus of the image. It is standing in a savanna landscape with tall grass and a single acacia tree in the background. The sky is a hazy, warm orange-brown color, suggesting a sunset or sunrise. The elephant's trunk is visible, and it appears to be holding some grass. The overall tone of the image is somber and majestic.

**« Il n'y a pas de fatalité
dans la lutte contre
le commerce illégal »**

En mars 2021, L'Union internationale pour la conservation de la nature a classé les éléphants de forêt d'Afrique « En danger critique d'extinction ». Une relégation sur la liste rouge des espèces menacées. Comment lutter contre le déclin de ces mammifères emblématiques ?

On en a parlé avec Stéphane Ringuet. Au sein de l'ONG française WWF-France, ce dernier développe la mise en place de projets visant à lutter contre le commerce illégal des espèces sauvages et à assurer la survie d'animaux d'Afrique ou d'Asie, tels que les éléphants ou les guépards.

Comment recenser les populations d'espèces menacées ?

C'est une question importante. Car, pour trouver des solutions, mettre en œuvre des programmes et porter des plaidoyers, il faut bien recueillir de l'information sur le terrain. Savoir quel est l'état du vivant, des populations, de la menace, puis mesurer l'impact des mesures mises en place. Pour cela, on a des programmes régionaux en Afrique centrale, en Asie, entre autres, pour mesurer la taille des différentes populations d'éléphants ou de grands singes au sein et en dehors des aires protégées. Ce travail d'inventaire est couteux et fastidieux. Par exemple, pour le programme en Afrique centrale, il faut mesurer plusieurs millions d'hectares couvrant différents pays. Et c'est aussi un travail de recensement sans fin :

tout cela évolue, et les populations d'espèces sauvages ne sont pas figées. Elles se déplacent, et parfois dans des espaces transfrontaliers. Ainsi, elles demandent beaucoup d'efforts de mobilisation sur le terrain et une approche partagée, d'où le challenge.

Une approche partagée, c'est-à-dire ?

C'est un enjeu d'abord national. Il faut se demander si, pour les gouvernements, la lutte contre les trafics est bien considérée comme une priorité. Cela ne va pas forcément de soi. Il faut parvenir à mobiliser jusqu'au sommet des États. Il est vraiment important que les autorités des pays reconnaissent d'une part le trafic comme un vrai problème, et d'autre part que les administrations soient toutes mobilisées. Et pas uniquement le ministère en charge des questions environnementales par exemple. Cela concerne aussi les administrations fiscales, la Justice, la Défense ou encore l'Intérieur. Il faut qu'il y ait, en somme, une approche coordonnée et croisée, et, par ailleurs, qu'il y ait un budget nécessaire, forcément. Voilà l'un des combats du WWF.



« Pour trouver des solutions, il faut bien savoir quel est l'état du vivant. »

Cette approche globale est-elle comprise par les autorités ?

Prenons un exemple. Il y a quelques années, on avait réalisé une campagne de communication un an après le massacre d'une centaine d'éléphants dans le parc national de Bouba N'Djida, au Cameroun, en 2012. Les responsables, venus de pays limitrophes, très armés, cherchaient à vendre l'ivoire de ces éléphants. Ils étaient nombreux et ont mis en danger les riverains du parc. Et l'État avait mis du temps à réagir, or il en allait de la sécurité nationale. Nous avons, à l'époque, réussi à le faire comprendre. Et cela a permis

de mobiliser. Il est important de considérer cette question du braconnage non seulement sous l'angle environnemental, mais aussi sécuritaire.

Par ailleurs, la lutte doit se mener aussi entre les différents pays...

Il faut en effet inciter les États à travailler ensemble. Le projet Twix (Trade in Wildlife Information eXchanges) vise à renforcer la coopération et l'échange d'informations au sein des organismes de contrôle (douanes, polices, gendarmeries, ministères) sur les questions de trafics d'espèces sauvages. Il s'agit d'aider les enquêtes au niveau national,

voire international, et ainsi trouver des moyens efficaces pour lutter contre le commerce illégal d'espèces comme l'éléphant ou le pangolin.

Mettre en place des aires protégées est un des leviers de la lutte pour la sauvegarde des espèces. Est-ce vraiment efficace ?

La protection des habitats naturels est capitale pour la conservation des espèces sauvages (lieux de reproduction, d'alimentation, de repos). Et on compte davantage d'éléphants, par exemple, à l'intérieur des aires plutôt qu'à l'extérieur, si l'on se fie aux inventaires réalisés en



Afrique centrale. C'est moins vrai pour les grands singes. Or, les espèces comme les éléphants se déplacent en dehors des aires protégées aussi ; il faut donc qu'il y ait aussi une bonne gestion en dehors des zones protégées.

Comment améliorer la gestion des aires protégées ?

Pour cela, il faut d'abord un objectif de conservation des espèces. Et il convient surtout d'appliquer les règles. Certains outils, comme CA/TS (sur les félins en Asie), sont à notre disposition pour évaluer l'efficacité de la gestion des aires protégées. Ils permettent de comprendre si elles fonctionnent ou pas. Et comment on peut s'adapter et accompagner au quotidien, notamment les patrouilles anti-braconnage (pour améliorer la surveillance). Ils permettent d'identifier des lacunes et d'aider à s'adapter aux menaces. Il faut que les aires aient un budget, qu'il y ait un staff assez formé, équipé, qui rende compte, avec une feuille de route clairement établie...

Comment évoluent le braconnage et le commerce illégal ?

Les données disponibles des saisies doivent être interprétées avec beaucoup de prudence. Ceci étant dit, environ 3 rhinocéros par jour, 2 tigres par semaine et 60 éléphants par jour sont victimes du braconnage et du commerce illégal. La nature du commerce évolue par ailleurs. Les réseaux s'intéressent davantage à l'ivoire travaillé plutôt

qu'à l'ivoire brut, comme il y a quelques années.

Selon le programme ETIS (Elephant Trade Information System), les chiffres sont encore élevés, même s'ils montrent une diminution globale du commerce illégal par rapport à 2010-2012.

À ce moment-là, des dizaines de milliers d'éléphants étaient abattus chaque année.

Afin de comprendre le phénomène, il convient aussi de s'intéresser à l'évolution de la taille des populations des espèces

« Il faut inciter les États à travailler ensemble. »

sauvages. Pour les éléphants d'Afrique, selon le dernier rapport de l'UICN en 2016, il y en avait environ 415 000, soit 100 000 animaux de moins que 10 ans auparavant. Ils ont ainsi subi de forts déclinés depuis 2008, en raison d'un braconnage accru qui a atteint un pic en 2011, mais qui continue de menacer les populations. La conversion continue de leurs habitats, principalement à des fins agricoles, constitue une autre menace importante.

On parle aussi de conflits entre l'homme et l'animal. De quoi s'agit-il ?

Les interactions sont nombreuses. Les espèces ne sont pas figées, elles cherchent à se

nourrir et se déplacent parfois au plus près des zones de culture ou des communautés locales. On peut compter des destructions, voire des morts d'hommes, cela arrive... La faune sauvage, notamment les félins, vient empiéter sur les territoires des humains, et cela peut conduire au pire. La perte d'une seule vache à cause d'un tigre ou d'une récolte entière à cause des éléphants peuvent avoir un impact dévastateur sur une famille vivant en zone rurale. Ces tragédies ont un impact sur l'homme et la faune sauvage.

Y a-t-il des motifs d'espoir ?

On a de quoi être inquiets : beaucoup d'indicateurs soulignent la chute de la biodiversité et de l'abondance des vertébrés. Néanmoins, je note une plus grande mobilisation au niveau des décideurs gouvernementaux, et pas qu'occidentaux. Et des outils sont mis en œuvre au niveau national, régional et international. C'est positif. Les problèmes du commerce illégal sont pris au sérieux, et c'est un combat remporté... même s'il y a encore beaucoup à faire. Par ailleurs, il est important de préciser qu'il n'y a pas de fatalité quand on mobilise les bons acteurs... J'en veux pour preuve, par exemple, le nombre de populations de tigres qui a arrêté de chuter sur la planète. On en recensait 3 100 en 2010, on en est à un peu plus de 4 000 aujourd'hui.

■ Propos recueillis par **Philippe Lesaffre**



Que deviennent nos masques usagés ?

Si les masques jetables nous protègent du virus, ils menacent de plus en plus l'environnement. Quelles sont les solutions pour limiter cette nouvelle source de pollution ? Voici quelques pistes.

Entre octobre et novembre 2020, Edmund Platt, fondateur de l'association 1 Déchet par jour, et Frédéric Munsch, photjournaliste engagé, se sont lancé un défi : parcourir à pied 800 kilomètres, entre Marseille et Paris, pour sensibiliser les citoyens et les pouvoirs publics à la pollution des masques jetables. « 75 % des masques jetables risquent de se retrouver dans la nature. L'ONU estime que 1,5 milliard d'entre eux auraient déjà terminé leur course dans l'océan », ont-ils rappelé. Durant leur périple, ils ont ramassé plus de 6 400 masques chirurgicaux, une goutte d'eau face à l'ampleur du phénomène. La consommation de masques jetables a en effet explosé depuis la pandémie de Covid-19, entraînant, en France, la production de 40 000 tonnes de déchets non recyclés rien qu'en 2020. En faisant l'hypothèse qu'il y

a 33 millions d'utilisateurs de masques par jour en France, l'Agence pour la diffusion de l'information technologique (ADIT) estime qu'il y aura entre 6,8 et 13,7 milliards d'unités utilisées chaque année. Une source de pollution potentielle de grande ampleur qui a poussé la Commission du développement durable et de l'aménagement du territoire de l'Assemblée nationale à se pencher sur le sujet, dans un rapport remis au gouvernement en janvier 2021.

Des initiatives locales encourageantes

Les masques à usage unique, qui sont constitués à 90 % de polypropylène, sont une source de pollution pour l'environnement, et leur recyclage est un réel enjeu écologique. Le rapport des parlementaires de la commission se veut toutefois optimiste :

Alice Helfassi

« La confusion gouvernementale autour des masques en tissu a engendré une défiance envers les masques réutilisables en tissu, qui sont pourtant homologués. »

« Nos auditions ont montré que plusieurs initiatives prometteuses de recyclage des masques ont récemment vu le jour », expliquent les élus.

On apprend ainsi que des initiatives locales existent. À Tours, l'entreprise Neutraliza, par exemple, développé un système de collecte, de tri et de recyclage des masques usagés, avec le soutien de la métropole de Tours Val de Loire. Le dispositif mis en place repose sur l'économie circulaire. 500 bornes de collecte transparentes sont réparties dans 180 points de collecte fréquentés par le public. La collecte est assurée par une entreprise d'insertion, avant de subir un processus de désinfection, de broyage et de lavage, qui permet de produire du polypropylène pur. À Châtelleraut, dans la Vienne, l'entreprise familiale Plaxtil s'est lancée dans le recyclage des masques de protection, en juin 2020. Une cinquantaine de bornes de collecte ont été réparties dans l'agglomération du grand Châtelleraut, auprès de commerçants et d'entreprises volontaires.

« Pour être pertinent, le recyclage doit s'effectuer en circuit

court, à l'échelle d'un territoire », insistent les députés rapporteurs Danielle Brulebois (LREM) et Gérard Leseul (PS).

Le masque réutilisable, une alternative privilégiée

Alice Helfassi, responsable des affaires juridiques de l'association Zéro Waste France, relève que la création d'une filière de recyclage de masques jetables efficace à l'échelle nationale prendrait une dizaine d'années. « Nous privilégions la réduction des déchets à la source. C'est pour cette raison que nous militons en faveur des masques réutilisables en tissu, homologués de catégorie 1. »

En janvier dernier, dans un avis transmis à la direction générale de la Santé, le Haut Conseil de la santé publique (HCSP) a recommandé de privilégier le port de masques de catégorie 1, dont le pouvoir filtrant est supérieur à 90%, qu'ils soient en tissu ou chirurgicaux. « Le problème, c'est que la confusion dans la communication gouvernementale autour des masques en tissu a engendré une défiance envers les masques réutilisables en tissu qui sont pourtant homo-

logués », précise Alice Helfassi. Le lavage des masques chirurgicaux constitue également une piste intéressante. C'est la solution proposée par un consortium de chercheurs auquel participent notamment le Centre national de la recherche scientifique (CNRS), le Commissariat à l'énergie atomique et aux énergies alternatives (CEA), l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (INSERM), l'Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail (ANSES), ainsi que des établissements d'enseignement supérieur et de recherche, des hôpitaux et des industriels. « Les principaux représentants de cette task force nous ont indiqué avoir démontré dès avril 2020 que les masques chirurgicaux maintiennent leurs performances de protection après plusieurs cycles de lavage à 60°C avec détergent », notent les rapporteurs.

■ Par **Sandra Coutoux**

UNE AUTRE BANQUE EST POSSIBLE


**LÀ OÙ IL VA,
VOTRE ARGENT
S'APPELLE
AGIR**

**CARTE
BANCAIRE AGIR**

**GRÂCE À VOUS, CHAQUE RETRAIT ET CHAQUE ACHAT
DÉCLENCHENT UN MICRO DON À L'ASSOCIATION
SOLIDAIRE DE VOTRE CHOIX***

* Choix optionnel à effectuer parmi les 21 associations partenaires. En 2020, le Crédit Coopératif et ses clients leur ont versé plus de 709 000 euros de dons grâce à la carte bancaire Agir.



La jeunesse des campagnes en quête d'audace

Ils ont grandi en zone rurale, loin des grandes métropoles et ne s'autorisent pas toujours certaines carrières par manque d'information ou de modèles inspirants. Pour réduire la fracture sociale entre les jeunes des champs et ceux des villes, l'association Chemins d'avenirs a mis en place un dispositif innovant.

Les origines géographiques et sociales influencent le degré d'autocensure des jeunes, au moment où ils doivent choisir leur orientation. C'est ce qu'a démontré un rapport publié en 2019 par la fondation Jean-Jaurès, en partenariat avec l'institut de sondage IFOP et l'association Chemins d'avenirs. On y découvre que 48 % des jeunes de 17 à 23 ans issus des villes de moins de 20 000 habitants ont fait ou vont suivre des études supérieures ambitieuses contre 67 % des jeunes de l'agglomération parisienne. Un décalage qui s'explique par des freins psychologiques, parfois économiques, et des contraintes liées à la mobilité. « *Permettre aux jeunes des zones rurales et des petites villes d'avoir autant de chance de réaliser leur potentiel que les jeunes des grandes métropoles est l'objectif qui occupe inlassablement nos équipes depuis 2016* », explique Gabrielle Légeret, responsable plaidoyer de l'association Chemins d'avenirs, qui accompagne dans huit académies près de 1 500 jeunes vers la réussite.

Ouvrir le champ des possibles

Au moment de choisir leur orientation, 42 % des jeunes de zones rurales, contre 32 % pour les jeunes de l'agglomération parisienne, ont déclaré disposer d'un manque d'information sur les différentes filières et les possibilités de carrière.

« *Eloignés des grands centres*

culturels, ils développent un manque de confiance en eux et manquent surtout de modèles inspirants autour d'eux », poursuit Gabrielle. C'est pour déconstruire les croyances limitantes que l'association a développé un système de parrainage entre des professionnels de différents secteurs d'activité et des jeunes de la 4^e à la terminale. « *L'objectif est d'apporter une ouverture, c'est pour cette raison que les mentors sont situés dans des régions différentes des jeunes, certains sont même basés à l'étranger.* » Le parrain ou la marraine s'engage à suivre l'adolescent durant 18 mois. Un accompagnement sur mesure au long cours pour l'aider à mieux se connaître, pour partager un carnet d'adresses et proposer des stages intéressants, ou encore le préparer à des entretiens ou à des concours. Pour obtenir un changement systémique en faveur des jeunes des zones rurales et des petites villes, l'association travaille à créer un écosystème de réussite vertueux autour de chaque jeune, au sein de son territoire. De nombreuses



entreprises soutiennent le projet et permettent ainsi à leurs collaborateurs de partager bénévolement leurs expériences. Anne-Lise, élève de terminale au lycée Théodore-de-Banville, à Moulins (Allier), est ravie : « *On est épaulés tout au long de notre scolarité, on bouscule nos habitudes et on nous donne accès à de magnifiques opportunités !* » Véronica, de son côté, est en deuxième année de droit, et c'est sans doute grâce à sa marraine avocate, qui l'a confortée dans son choix de faire ce métier.

« L'Éducation nationale ne peut pas tout »

L'association propose aussi aux jeunes des témoignages d'artistes, d'entrepreneurs, d'artisans, de politiques auxquels s'identifier. Ils partagent avec eux les forces que constituent

« *Permettre aux jeunes des zones rurales d'avoir autant de chance de réaliser leur potentiel que les jeunes des grandes métropoles est l'objectif qui occupe inlassablement nos équipes depuis 2016.* »

Les chiffres-clés à retenir

42 % des jeunes de 17 à 23 ans

des centres-villes indiquent avoir des modèles qui les inspirent dans leurs choix de formation ou de carrière, contre 28 % dans les territoires ruraux.

80 %

des classes populaires habitent hors des grandes métropoles et banlieues.

10 millions des moins de 20 ans

grandissent dans les zones rurales et les petites villes.



une enfance à la campagne, les défis qu'ils ont parfois rencontrés ou encore les conseils qu'ils auraient aimé recevoir au collège ou au lycée. Des ateliers de prise de parole en public sont aussi organisés pour aider les élèves à préparer les épreuves orales des concours d'entrée

aux grandes écoles. « Grâce à ce dispositif, 6 élèves sur les 7 que nous avons préparés pour l'oral de Sciences Po ont réussi le concours d'entrée. » Malgré leurs bons résultats scolaires, des élèves de zones rurales et de petites villes échouent à l'oral de certains concours parce qu'ils ne maîtrisent pas les codes de ces entretiens. « L'Éducation nationale ne peut pas tout. Nous sommes là pour les aider à donner confiance en eux et à valoriser ce qu'ils sont. » L'association a également mis en place un dispositif d'empowerment au féminin dès 2018, qui s'adresse cette année à l'ensemble des élèves en classe de terminale accompagnées. L'occasion pour les jeunes filles qui subissent beaucoup plus une orientation scolaire « genrée » en milieu rural de disposer de nouvelles perspectives, en particulier dans l'entrepreneuriat.

Lutter contre la fracture géographique et sociale

Si les zones blanches sont de plus en plus réduites, l'accès au numérique reste moins fluide que dans les grandes villes mieux connectées au haut débit. Le sujet a été mis en lumière par le premier confinement. « Nous avons distribué beaucoup de clés 4G et des ordinateurs portables à nos filleuls », poursuit Gabrielle Légeret. Les stages sont une autre clé vers la découverte de nouveaux métiers, mais les kilomètres à parcourir pour s'y rendre peuvent vite se transformer en obstacle.

C'est pour cette raison que l'autre champ d'action de l'association est d'offrir des bourses mobilité. Chemins d'avenirs a terminé sa phase d'expérimentation au sein de huit académies, tout en développant de nombreux partenariats avec les collectivités locales, les entreprises, les enseignants et les familles. L'association souhaite poursuivre son engagement en faveur de la réduction des inégalités entre les jeunes, et prévoit de déployer son dispositif d'accompagnement d'ici 2025 à l'ensemble de l'Hexagone.

■ Par **Sandra Coutoux**

Pour aller plus loin :

www.cheminsdavenirs.fr



Canada

Dans les entreprises sous réglementation fédérale, un congé de 10 jours (dont 5 rémunérés) est proposé aux victimes de « violences familiales » pour notamment pouvoir se mettre à l'abri. Des mesures similaires ont été prises dans les provinces autonomes (congé payé de deux jours au Québec, par exemple).

Ces entreprises à l'écoute des maux de leurs employées

Violences conjugales, règles douloureuses... Plusieurs pays ont pris les devants pour mettre en place des mesures fortes.

■ Par **Philippe Lesaffre**

France

L'entreprise Intimina-France a mis en place un congé menstruel pour les employées (2/3 des effectifs) qui souffrent de règles douloureuses (une femme sur deux selon l'Ifop). Un minimum d'une journée en off ainsi qu'un aménagement du temps de travail sont proposés. Ce type de congé n'est pas inscrit dans le Code du travail français.

Écosse

Le pays est devenu en 2020 le premier à rendre les protections périodiques gratuites dans les écoles, les universités et les organismes publics.

Japon

En 1947, le pays instaure un congé menstruel (pour règles douloureuses) mais peu de femmes sautent le pas.

L'Indonésie (deux jours payés) a imité son voisin un an plus tard pour les salariées souffrant de dysménorrhée (fortes douleurs liées aux règles). La Corée du Sud (un jour non payé), Taiwan (trois jours rémunérés).

Philippines

Depuis 2004, un congé de 10 jours est proposé pour les victimes de violences conjugales.

La Nouvelle-Zélande

L'État néo-zélandais accorde un congé payé de trois jours en cas de fausse couche ou de naissance d'un enfant mort-né, et ce, pour les deux parents. Le pays avait déjà créé un congé payé spécifique pour les victimes de violences conjugales en 2018.





On a rencontré le premier prescripteur de cannabis médical

C'est peut-être « juste symbolique », comme il s'amuse à le dire, mais le docteur Nicolas Authier est devenu le premier à prescrire une ordonnance avec des médicaments à base de cannabis en France. C'était à Clermont-Ferrand le 26 mars 2021, en compagnie du ministre des Solidarités et de la Santé Olivier Veran, pour le lancement de l'expérimentation du cannabis médical, une première en France. Le psychiatre et pharmacologue nous en dit plus.

Que signifie, pour vous, l'arrivée de cette expérimentation du cannabis médical en France ?

Cela signifie que l'on met à notre disposition un éventail plus large de produits avec l'espoir de mieux soulager des patients, notamment dans le cadre de certaines pathologies pour lesquelles on est dans des impasses thérapeutiques. Certains des patients traités pourront donc peut-être bénéficier d'une amélioration de leur état clinique, de leur qualité de

vie, et c'est bien là l'objectif de la médecine : soulager sans nuire. Cette expérimentation s'adresse uniquement à des patients déjà en échec thérapeutique.

Pourquoi le corps médical n'est-il pas unanime à propos de ces traitements ?

Parce que certains médecins ne veulent pas véhiculer de faux espoirs sur un traitement miraculeux capable de régler tous les problèmes des patients. Surtout que les approches scientifiques, jusqu'ici,

affirment que les effets sont modestes. Des approches peu concluantes aussi liées à la diversité des produits testés et des méthodes d'évaluation pas toujours conformes aux essais cliniques de référence. Donc, quand on dit que la recherche a déjà été faite dans d'autres pays, que les bénéfices sont totalement démontrés, c'est tout simplement faux, on expérimente et on cherche encore...

D'où cette réticence aussi chez certains médecins à l'idée de prescrire ces médicaments...

Oui, en partie. Difficile de prescrire des médicaments quand on ne sait pas si leurs effets thérapeutiques sont démontrés, ou même quand on ne sait pas comment les prescrire. On ne maîtrise pas encore totalement la posologie, ni la composition de ces produits, cela reste une

« Quand on dit que la recherche a déjà été faite dans d'autres pays, que les bénéfices sont totalement démontrés, c'est tout simplement faux, on expérimente et on cherche encore. »

La France est le

22^e

pays européen
à autoriser l'usage
du cannabis médical

24

mois d'expérimentation

3 000

places en file active

215

centres médicaux référents



5 pathologies concernées

Seuls les patients atteints d'un cancer, de troubles épileptiques sévères, de sclérose en plaques, souffrant de douleurs chroniques neuropathiques ou étant en soins palliatifs sont concernés.

3 grandes familles de médicaments

Des médicaments très riches en CBD avec des traces de THC, des médicaments très riches en THC et pauvres en CBD, et des médicaments équilibrés en CBD et THC. Ce sont des huiles actuellement, la prescription de fleurs à vaporiser arrivera cet été, et les prescriptions se font en milligrammes de l'un ou des deux phytocannabinoïdes.

médecine expérimentale. Mais tout cela va changer dans les prochaines années. Avec cette expérimentation, près de 5 000 professionnels de santé français vont être formés : médecins, pharmaciens... Nous allons accroître nos connaissances autour du produit, des connaissances que, jusqu'à maintenant, personne n'avait. En faculté de médecine, par exemple, on n'est pas formé à cela. Il faut créer toute cette culture, toute cette formation autour des produits pharmaceutiques dérivés du cannabis.

Y a-t-il un risque de dépendance avec ces nouveaux médicaments ?

Le THC est la substance psychotrope contenue dans le

« Légaliser signifiera continuer d'expérimenter mais sans limite de places. »

cannabis qui est responsable du risque de dépendance. Si on traite un patient longtemps avec un produit à base de THC, oui, on augmente le risque d'induire une dépendance. Cela va se manifester dans un premier temps par une dépendance physique, où le produit sera moins efficace, puis, dans un second temps, et pour une proportion beaucoup plus faible de patients avec des vulnérabilités, une dépendance physique et psychologique que l'on appelle l'addiction, où le patient consommera de manière irrationnelle le produit, indépen-

damment de son indication thérapeutique. Mais il y a tout de même peu de risque que cela se produise dans un contexte médicalisé. Il y a un suivi du patient dans cette expérimentation, avec un médecin, un pharmacien, et toujours cette balance bénéfices-risques qui doit être réévaluée lors de chaque ordonnance, finalement comme pour tous les médicaments.

Justement, comment s'effectue ce suivi ?

Avant d'être inclus dans l'expérimentation, le patient

« Il faut rassurer sur les risques ou effets indésirables, et cette expérimentation devrait apporter des réponses dans ce sens. »

est soumis à des évaluations cliniques, qui sont renseignées au sein des registres, sur ses douleurs, sa qualité de vie, son humeur, son anxiété, etc. On va mesurer précisément, comme dans une étude clinique (mais sans groupe placebo), l'évolution de ses symptômes à cinq reprises sur les 24 mois maximum d'expérimentation... En tout cas, pour les patients sur lesquels le traitement fonctionne. Les autres sur lesquels cela ne fonctionne pas, ou qui présentent des effets indésirables non tolérables, arrêteront. La place libérée sera alors proposée à un autre patient.

Pensez-vous que cette expérimentation pourra aboutir à une législation plus souple ?

C'est une expérimentation de politique publique sur les conditions d'accès au cannabis à usage médical. Donc, moyennant peut-être quelques ajustements, il est que, dans deux ans, l'on sorte du cadre expérimental en matière de conditions d'accès, et au moins que ces produits puissent être accessibles sans quota de patients, mais toujours avec des conditions spécifiques de prescription, bien entendu. En fait, légaliser signifiera

continuer d'expérimenter, mais sans limite de places. Il faudra néanmoins arbitrer la question cruciale du coût de ces traitements et de leur prise en charge ou non par l'assurance maladie ou les mutuelles. Certains pays avant nous ont fait le choix de légaliser l'expérimentation, de notre côté, on expérimente une potentielle légalisation. Qu'importe la formule, pourvu que les décisions soient les bonnes pour les patients au final. Tant qu'on ne maîtrise pas totalement l'usage d'un produit à visée thérapeutique, on l'expérimente, ce n'est pas grave, il faut juste l'assumer.

Quels pourraient être les freins à un assouplissement ?

Pour l'usage médical, la légalisation n'est finalement qu'une petite partie du problème. Il faut apporter des preuves scientifiques pour que les professionnels de santé prescrivent ces produits et, donc, que les patients concernés y aient réellement accès. Il faut rassurer aussi sur les risques ou effets indésirables, et cette expérimentation devrait apporter des réponses dans ce sens. Cela peut être aussi politique, ce qui ne semble pas le cas pour le moment, mais on ne sait jamais.

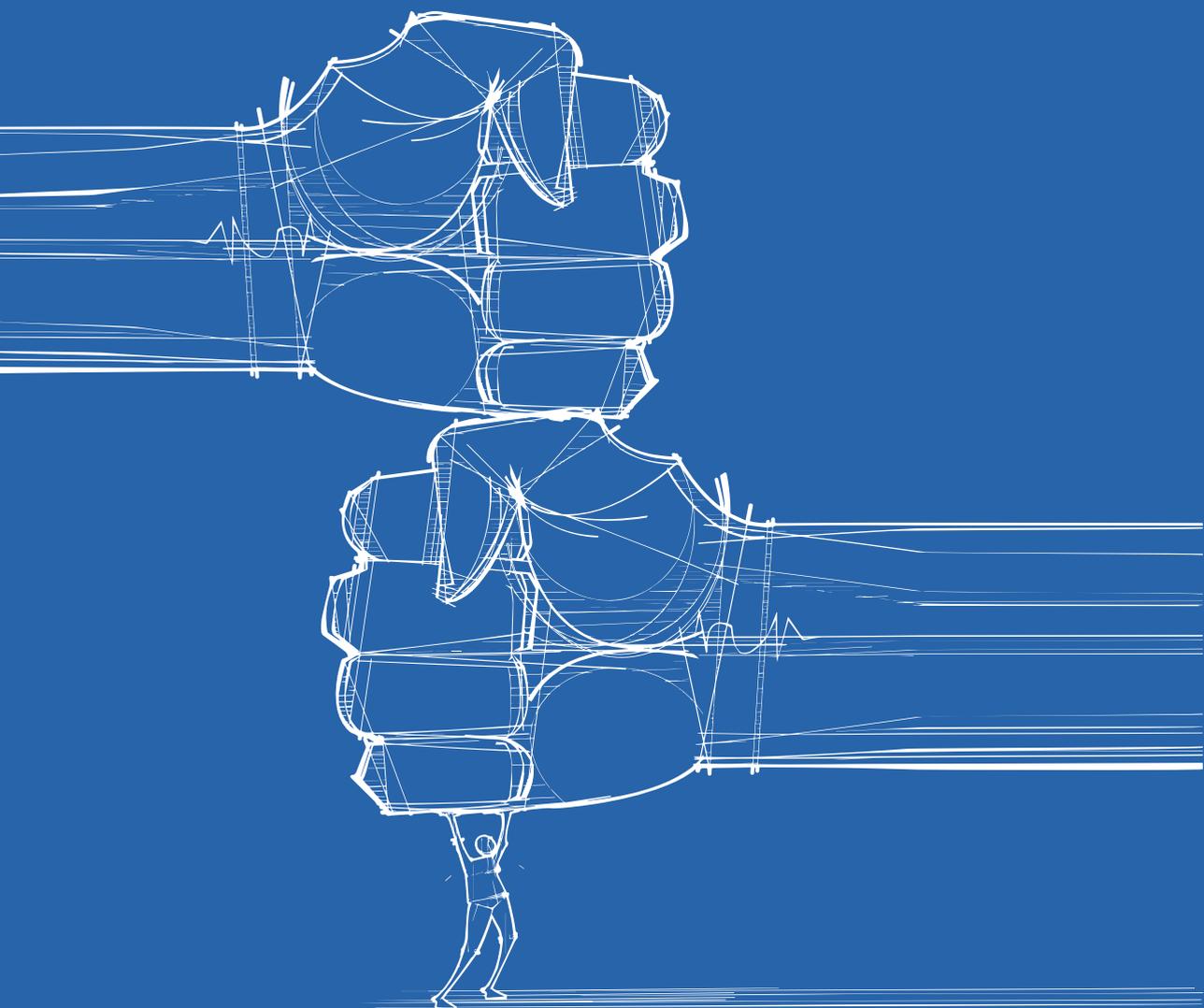
Le cannabis thérapeutique pourra-t-il s'étendre à d'autres pathologies ?

Je ne sais pas s'il pourra s'étendre au moment de la législation, mais il peut y avoir des évolutions selon les avancées des études scientifiques. Dans certaines indications, par exemple dans la psychiatrie, pour les troubles anxieux, on sait que les produits riches en CBD peuvent être intéressants. Il y en a beaucoup d'autres. Il y a des centaines de molécules dans le cannabis. On restreint notre raisonnement au THC et au CBD, alors que d'autres molécules jouent très probablement une part dans les faits thérapeutiques. La recherche travaille encore sur le rôle de toutes ces molécules et devrait apporter des réponses dans les années à venir.

■ Propos recueillis par
Geoffrey Chapelle



« **L'intersectionnalité,** c'est l'enchevêtrement des dominations » »



C'est un mot qui revient souvent dans les discours militants féministes du moment. Que signifie vraiment le concept d'intersectionnalité ?

Florence Rochefort, historienne des féminismes et coautrice avec Bibia Pavard et Michelle Zancarini-Fournel de « Ne nous libérez pas, on s'en charge », nous éclaire sur le sujet.

D'où vient le concept d'intersectionnalité ?

Le terme intersectionnalité est, au départ, une proposition de la juriste et militante féministe afro-américaine Kimberlé Williams Crenshaw. Dans un article publié en 1989, elle met en lumière la triple peine infligée à des ouvrières noires, confrontées à la fois à l'exploitation économique, au sexisme et au racisme. L'intersectionnalité est un terme juridique, mais aussi politique, qui désigne comment s'entremêlent les oppressions de sexe, de genre, de race et de classe. Il incarne l'enchevêtrement des dominations. Aujourd'hui, ce terme a dépassé les frontières américaines et est utilisé pour dénoncer les multiples formes de discriminations subies par un seul individu ou un groupe, ou encore la conjonction entre plusieurs combats sociétaux. Le mot est devenu une incitation à la convergence des luttes contre le sexisme, le racisme et parfois le capitalisme et l'homophobie.

En quoi ce concept est-il utile pour penser le monde actuel ?

L'intersectionnalité, ce n'est pas un mot magique. C'est un outil de réflexion nécessaire pour penser

la complexité de la société d'aujourd'hui. Nous vivons au sein d'une société multiculturelle, dans un monde globalisé, et penser la multiplicité des oppressions et leur imbrication peut permettre de penser de nouvelles formes de mobilisations pour une société plus égalitaire. Le concept d'intersectionnalité appréhende le sujet des discriminations à travers sa dimension systémique. La diversité des expériences vécues par des groupes minoritaires et leur prise de conscience politique participent à un renouvellement des forces sociales. L'écoute et le dialogue avec ces groupes minorés ou « subalternes », notamment racisés, lèvent le déni ou l'occultation sur les causes structurelles des discriminations. Il peut en surgir des réponses nouvelles pour élargir les horizons démocratiques, égalitaires, écologiques et féministes et même universalistes.

En explorant l'histoire du féminisme, qu'avez-vous découvert sur la convergence des luttes ?

En cherchant à démêler les liens entre féminisme et colonialisme, ou entre féminisme et socialisme, nous avons identi-

fié, par exemple, l'importance de l'antiesclavagisme comme racine de la pensée, et de l'action féministe, mais aussi les liens avec l'émancipation du prolétariat et les libérations coloniales, avec les pionnières de la pensée de la négritude. Aujourd'hui, les femmes issues des peuples autochtones au Brésil, aux États-Unis, en Équateur sont en première ligne pour défendre leur culture et protéger leurs terres de l'exploitation de grands groupes industriels, qui mettent en péril l'équilibre de la planète à l'heure du réchauffement climatique. L'écoféminisme représente, pour certains courants, ce croisement entre les enjeux écologiques, anticapitalistes et les enjeux féministes, en montrant que l'oppression des femmes et de la nature trouve son origine dans le même système basé sur l'exploitation et la marchandisation du vivant. ■ Propos recueillis par **Sandra Coutoux**

Pour aller plus loin :

Ne nous libérez pas, on s'en charge. Une histoire des féminismes de 1789 à nos jours, de Bibia Pavard, Florence Rochefort et Michelle Zancarini-Fournel. Editions La Découverte.



Suzane

*« Je parle à
tous ceux qui
se sentent
différents »*

La chanteuse Suzane reprend la route des festivals cet été ! En juillet, elle sera à l'affiche des Francofolies de la Rochelle et du festival Solidays. L'occasion pour cette artiste engagée contre l'homophobie de retrouver son public, quelques mois après la réédition de son album « Toï Toï II ».

Interview





Féminisme, homophobie, écologie... Vos chansons s'inspirent des combats d'aujourd'hui. C'est quoi, pour vous, être une artiste engagée ?

Mon engagement en tant qu'artiste se traduit par le fait de me sentir concernée par le monde qui m'entoure. J'écris des chansons sur les sujets qui me touchent dans ma vie de femme et de citoyenne. Quand je pense à un artiste engagé, je pense tout de suite à Balavoine. Il incarnait cette cohérence. Ma conscience artistique s'exprime dans chaque mot, dans chaque thème que je choisis pour tenter de mettre en lumière les dysfonctionnements de notre époque, et mieux transformer le monde. Pour moi, dans la

société dans laquelle nous vivons, que l'on soit artiste ou citoyen, il me semble urgent de s'engager pour l'égalité, le respect de la diversité et la planète. J'ai d'ailleurs choisi de donner un concert en live depuis la Mer de Glace à Chamonix, fin juin, pour sensibiliser le public aux conséquences du réchauffement climatique. L'intégralité des recettes a été reversée à la fondation GoodPlanet de Yann Arthus-Bertrand.

La chanson « Ptit gars », raconte l'histoire d'un jeune rejeté par sa famille parce qu'il est homosexuel. Pourquoi ce sujet vous tient-il à cœur ?

Je crois que je portais cette chanson en moi depuis l'en-

fance. Contrairement à ce jeune dont je parle dans la chanson, mon coming out a été bien accueilli par ma famille, et j'ai eu la chance d'être bien entourée. J'ai entendu trop d'histoires d'exclusion, de rejet pour ne pas être touchée par cette solitude, cette souffrance. L'homosexualité est encore trop taboue dans notre société, malgré les avancées, et cette chanson résonne énormément auprès des jeunes. Je reçois de nombreux messages. Après mes concerts, les plus âgés aussi me remercient d'avoir mis des mots sur ce qu'ils ont pu ressentir. Je peux comprendre cette sensation d'étouffement, de peur, d'angoisse face au rejet. Toute personne qui prend conscience de sa différence se demande si



« Ma conscience artistique s'exprime dans chaque mot, dans chaque thème que je choisis pour tenter de mettre en lumière les dysfonctionnements de notre époque, et mieux transformer le monde. »

elle va continuer à être aimée, si elle exprime qui elle est. À travers mes chansons, je parle à tous ceux qui se sentent différents. Je suis chamboulée par les messages que je reçois, et j'espère qu'un jour, je n'aurai plus besoin d'écrire ce type de chanson car ce ne sera plus nécessaire.

Que pensez-vous des attaques dont la chanteuse Hoshi a été victime sur les ondes par le chroniqueur Fabien Lecœuvre ?

Je pense que ces insultes sont inadmissibles et devraient être poursuivies en justice. On ne peut plus être sexiste et homophobe à la radio sans qu'il ne se passe rien. Le côté positif de cette affaire, ce sont les réactions

des médias et du public. Ce genre de propos ne passe plus, là où peut-être il y a 10 ans on ne se gênait pas sur les plateaux télé pour en rire. Il y a cependant encore trop peu d'artistes qui prennent parti sur ces sujets. Surtout lorsque ce sont des femmes qui sont attaquées sur leur physique ou harcelées. Grand Corps Malade fait partie de ceux qui osent écrire sur le sujet, c'est très courageux. Quand j'ai écrit la chanson *SLT*, qui parle du harcèlement subi par les femmes, on m'a dit de faire attention. Comme si le sujet était sensible. Je reçois beaucoup de commentaires haineux dans l'anonymat des réseaux sociaux, mais je reçois aussi beaucoup de messages qui me remercient de dénoncer des comportements que de nombreuses femmes subissent, sans oser en parler.

Quels sont vos projets pour les mois à venir ?

Retrouver le chemin des concerts et du public, après une longue pause forcée à cause de la pandémie. Je serai en tournée en France au moins jusqu'en décembre. Que du bonheur ! Ce sera l'occasion de défendre mon album *Toi Toi II*, une réédition enrichie de cinq nouveaux

titres dont *le Monde d'après*, qui est inspiré de ce que nous venons de traverser sur le plan collectif. Ce qui se passe à l'intérieur de moi et ce qui se passe à l'extérieur, dans la société, forment un tout dans lequel j'aime puiser mon inspiration.

Il n'y a pas de pause pour moi en ce moment en ce qui concerne l'écriture. J'ai déjà de nouveaux textes, de nouvelles mélodies qui viennent à moi. C'est une période assez intense parce qu'il y a aussi tout ce temps à rattraper avec le public, l'appel de la scène. Ce que j'aime, c'est créer de l'énergie positive, et c'est à cela que je vais me consacrer dans les mois qui viennent.

■ Propos recueillis par **Sandra Coutoux**

Pour aller plus loin :

Suzane, *Toi Toi II*
(Wagram Music)

En concert :

- Le 4 juillet au Festival Solidays (Hippodrome de Longchamp)
- Le 14 juillet aux Francofolies de la Rochelle
- Le 14 septembre au Trianon à Paris



**Élodie Oksman,
directrice des ressources humaines
du groupe Heineken France**

« *Plus il y a de personnes
out dans l'entreprise,
mieux on parvient à
créer de l'empathie* »

La situation des LGBT+ au travail est inquiétante. Alors que, en 2018, 54 % des personnes LGBT+ déclaraient être out au travail, ce chiffre est tombé à 43 % en 2020, selon une étude du Boston Consulting Group pour TÊTU. Élodie Oksman, la directrice des ressources humaines (DRH) du groupe Heineken en France, explique comment mettre en place une politique inclusive.

Qu'est-ce qui vous a conduit à vous emparer des problématiques liées à l'inclusion des personnes LGBT+ ?

Avant de travailler chez Heineken, j'ai été DRH d'un site industriel. Un jour, un de mes collègues du comité de direction m'a dit d'un ton affolé qu'il devait absolument s'absenter parce que son "ami" était à l'hôpital. Même en panique, au bord des larmes, il faisait attention à ne pas genrer la personne avec qui il partageait sa vie. Je me doutais qu'il était homosexuel et j'ai ressenti un immense sentiment d'injustice. J'ai respecté qu'il ne veuille pas parler de son orientation sexuelle au travail. J'ai donc continué à ne pas genrer son compagnon lorsque je prenais de ses nouvelles, et j'ai mis en place une politique d'entreprise.

En 2013, j'ai ainsi initié le premier réseau de personnes LGBT+ et allié-es au sein de notre groupe. La première réunion, on a dû l'organiser dans un café, à l'extérieur de nos locaux, de peur que les personnes qui avaient accepté d'y participer soient outées. Cela montre l'étendue du problème.

Que mettez-vous en place comme outils pour cultiver une culture inclusive au sein de votre groupe ?

En 2018, chez Heineken, nous avons mis en place une sensibilisation massive avec un focus particulier sur le coming out. Plus il y a de personnes out au sein de l'entreprise, mieux on parvient à créer de l'empathie. Mais mon but n'est absolument pas que

tous se révèlent, cela peut d'ailleurs être compliqué lorsqu'on a construit une histoire vis-à-vis de ses collègues. En revanche, pour les nouveaux embauchés, il faut que ce ne soit pas une question. Ce serait un échec pour moi qu'une personne out à l'extérieur se cache chez nous quand elle arrive. Le 15 octobre 2020, nous avons signé la charte de L'Autre Cercle, qui s'adresse à tous les collaborateurs et entérine un niveau d'ambition important, ce qui va bien au-delà de la simple apposition du logo. Sur le vocabulaire, nous avons sensibilisé les 100 managers les plus importants du groupe. Nous avons également réalisé, à destination des cadres, des fiches avec des cas pratiques pour apprendre à réagir de manière appropriée.

Comment fait-on pour que tout le monde s'empare du sujet au sein de l'entreprise ?

Avant tout, il s'agit de détricoter l'idée qu'une personne ne devrait pas parler de son orientation sexuelle ou de son identité de genre au travail parce que cela relèverait de la vie privée. Chaque collaborateur devrait pouvoir parler librement des personnes qu'il aime. On peut aussi rappeler les statistiques, même si l'on manque cruellement de données. Ce type de politique d'entreprise nécessite de créer de l'adhésion, d'où la sensibilisation et l'explication. Finalement, ce sont des sujets beaucoup plus consensuels que certains veulent le croire.

On constate un manque criant de grands dirigeants ouvertement LGBT+, notamment en France. Quand vous les voyez lors de tables rondes, vous leur dites qu'ils peuvent s'affirmer parce que leur statut les protège davantage que les autres ?

Leur responsabilité, ce serait de créer des groupes de travail entre dirigeants pour parler de ces sujets-là, aller à la conquête de publics qui ne sont pas sensibilisés, dans des forums généralistes, par exemple. Beaucoup d'entreprises délèguent ces sujets aux ressources humaines, alors que c'est une question de leadership et de management.

Quel conseil donneriez-vous à un dirigeant d'une petite entreprise qui souhaiterait s'engager sur le sujet ?

Je ne crois pas aux gros programmes et aux affiches sur les murs. Je pense que l'empathie et le storytelling sont beaucoup plus efficaces. Ce dirigeant devrait expliquer en quoi il est personnellement blessé d'entendre des propos LGBTphobes. Sa conviction doit emporter ses salariés. Il peut raconter le vécu de personnes discriminées. La question LGBT+ est très politisée, mais, lorsque l'on parle de la vie réelle des personnes, on montre qu'il y a consensus.

■ Propos recueillis par
Nicolas Scheffer

TÊTU CONNECT

DIVERSITÉ & INCLUSION LGBT+ EN ENTREPRISE

LE PREMIER FORUM QUI RASSEMBLE
LES ACTEURS DU MONDE DU TRAVAIL
POUR PROMOUVOIR LES TALENTS LGBT+
ET AIDER LES ENTREPRISES
À DÉVELOPPER UNE CULTURE
PLUS INCLUSIVE.

WWW.TETUCONNECT.COM

CONFÉRENCES WORKSHOPS
PODCASTS WEBINARS ...

ABInBev

accenture



BNP PARIBAS

BCG

CANAL+ GROUPE

COTY

ENGIE

facebook

france-tv



Google

HEINEKEN

IBM

JCDecaux

ING



L'OREAL



mastercard

Microsoft

orange

PUBLISER GROUPE

GROUPE RATP

SOCIETE GENERALE

verizon media

vivendi



Ces artistes qui œuvrent pour l'avenir



KissKissBankBank et MOUVEMENT UP s'associent pour valoriser, cette fois, des citoyens et des citoyennes qui s'engagent dans une démarche artistique.



Matière Grasse

Le dessinateur et imprimeur Mathieu Zanellato édite la revue artistique *Matière grasse*, dont le cinquième opus (couverture ci-dessus réalisée par Sophie Couderc), sur le thème des fake news, est en cours de préparation, après une campagne de précommande.

Matière Grasse, c'est quoi ?

C'est une maison d'édition associative que j'ai créée en 2013 après être sorti des beaux-arts. C'est un fil rouge depuis plusieurs années. C'est une revue

à petit tirage avec des illustrations, des bandes dessinées. Nous en sommes au cinquième opus. Tous les numéros sont différents, je conçois tout de A à Z. J'invite des artistes dont j'aime le travail. L'idée : mettre en valeur le point de vue d'artistes contemporains sur des images et des histoires iconiques de la culture populaire.

Quels sont les thèmes traités ?

Pour le premier opus, on est partis de tableaux classiques célèbres (comme la Joconde).

Puis, pour le numéro 2, on a travaillé sur des cartes anciennes de voyageurs et des récits d'explorateurs, tels que Christophe Colomb, sur lesquels on s'est questionnés : on les met à jour ? On leur rend hommage ? On les confronte ? C'est un exercice de style. Pour le troisième opus, on s'est penchés sur le tarot de Marseille. J'ai dit aux dessinateurs et dessinatrices de partir des cartes, et ils ont eu... carte blanche. Pour le quatrième numéro, j'ai posé une série de gravures du 16^e siècle sur les sept merveilles du monde.

Et le dernier numéro, c'est donc à propos de fake news...

C'est un sujet d'actualité, non ? J'avais envie de m'engager un peu plus politiquement dans cet opus, au-delà de l'aspect artistique. Là, le numéro contiendra plus de pages que les autres. Nous avons conçu un faux journal télévisé parodique. Cela reprend la structure d'un JT d'une chaîne de télé inventée, dont le logo ressemble curieusement à Cnews.

J'ai joué le rôle d'un présentateur mettant en avant les « reportages » conçus par les artistes. Des femmes et des hommes qui ont choisi les thématiques à traiter parmi les sujets d'un JT classique. Le ton est ironique, satirique, écrit au second degré. On s'amuse avec ces fausses nouvelles. Par exemple, une île imaginaire engloutie par la montée des eaux, où les habitants, en réalité, se débrouillent très bien.

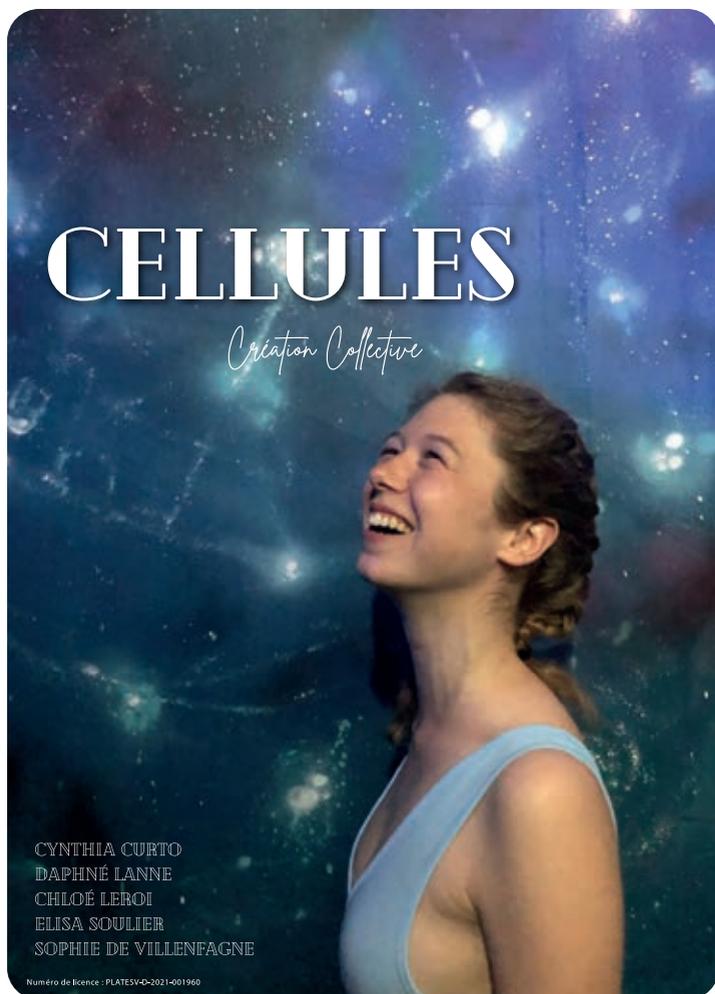
matieregrasse.bigcartel.com

Cellules

Au plus fort de la crise sanitaire, les théâtres sont restés fermés, mais cela n'a pas empêché les artistes de plancher sur des idées de création. En 2020, une jeune compagnie, Les Loges, s'est constituée autour de comédiennes prêtes à retrouver les planches, tout autant que le festival d'Avignon, annulé en 2020. Cynthia Curto, Daphné Lanne, Chloé Leroi, Elisa Soulier et Sophie De Villefagne s'y produisent en juillet. Elles ont imaginé *Cellules*, une réflexion autour du concept de la peur. *Cellules* se déroule dans un monde imaginaire. C'est l'histoire de Lucie, 17 ans, malade et résidant dans un hôpital. Elle rêve de voyager sur Oniri, la planète libre. À travers un univers poétique et fantaisiste, cinq femmes se battent contre les peurs qui nous habitent pour trouver leur liberté. La jeune troupe a réussi une campagne de crowdfunding, les fonds ayant servi à préparer le spectacle.

Au-delà du Club

Sarah Gamrani, DJ (Hawa Sarita), chanteuse dans le nouveau duo Baraka, poétesse, en plein confinement, s'est lancée dans ce projet un peu fou : rassembler des artistes membres des scènes électroniques françaises, de Paris et de Lyon, et appartenant à des minorités de genre. But de l'opération : questionner notre rapport à la fête, pour le faire évoluer. Toutes imaginent des événements plus safe,



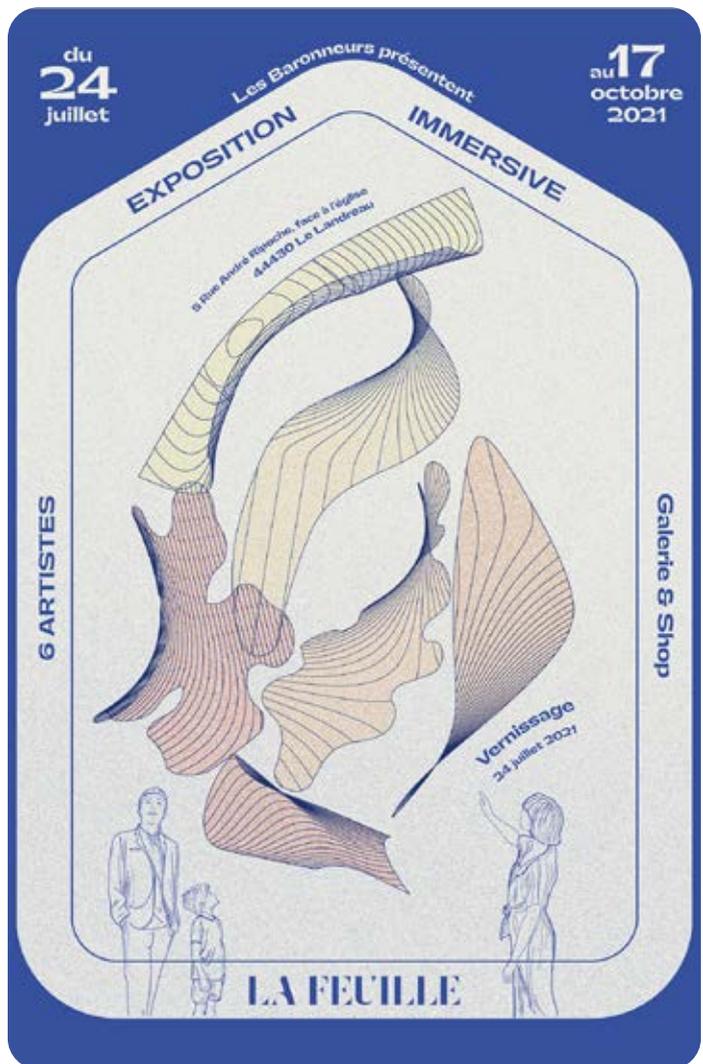


plus inclusifs, et plus respectueux de notre environnement et des diversités qui les composent. Cela donne *Au-delà du Club*, un livre collectif et un recueil de textes, de poésies, de portraits, de photos aussi. Un ouvrage prévu pour octobre 2021.

La Feuille

Ce sont six artistes qui veulent investir une commune de Loire-Atlantique : à partir de cet été, pendant plusieurs semaines, ils seront au Landreau, à l'est de Nantes. Le projet *La Feuille* prendra la forme d'un espace de création. Dans le détail, les artistes, qui ont lancé une campagne de crowdfunding en ce printemps, proposeront jusqu'à octobre une fresque extérieure, une exposition immersive, sans oublier des visites virtuelles et une boutique pour soutenir les porteurs de l'initiative estivale. Sculpture, peinture, graphisme, création de motifs, ils et elles touchent à tout...

■ Par **Philippe Lesaffre**





Il est 3 heures du matin à Edern, dans le Finistère. Pierre-Yves transmet son savoir à Aliou, un jeune Malien qui lui a été confié par une association locale. Aliou a traversé la Méditerranée très jeune et n'avait aucune attache en France. Le paysan-boulangier et son apprenti ont développé une forte connivence et se taquinent allègrement alors que je peine à me réveiller, encore fatiguée de mon étape de la veille.

Carnet de bord

L'ambullangère

(3/4)

Quand on part en itinérance pendant plusieurs semaines, le fil du temps nous apparaît peu à peu comme distendu, lointain. C'est ainsi que j'entame la partie bretonne de mon périple, avec cette drôle d'impression d'être la narratrice d'un roman naturaliste qui se déroulerait juste sous mes yeux, observant les estivants qui affluent sur les côtes bretonnes sans savoir que la drôle de cycliste que je suis traverse le pays pour rencontrer celles et ceux qui font le pain de leurs vacances.

« La biodynamie requiert en premier lieu une observation régulière, attentionnée, patiente des éléments. »

Pour fêter mon entrée dans la région, je m'autorise une journée de tourisme à longer la côte ensoleillée depuis Avranches, passant saluer le Mont-Saint-Michel, Cancale et la pointe du Groin, avant de me laisser happer par l'océan - enfin ! - à travers une ouverture dans les remparts de la cité malouine. Qui dit Bretagne dit baignade, parole de petite-fille d'Armoricaïne. Trêve de plaisance, la terre m'appelle. Cap au sud, je longe une partie du canal d'Ille-et-Rance pour rejoindre la ferme d'Olivier Clisson, Le Chant du Blé, à Parthenay-de-Bretagne. Nous sommes au cœur du bassin rennais, reconnu pour la richesse de ses sols, mais qui voit hélas, comme de nombreux territoires, sa petite paysannerie battre de l'aile face à la pression foncière. Comme la plupart des territoires français, les exploitations y sont de plus en plus étendues et de moins en moins nombreuses. Mon hôte m'apparaît alors comme un tranquille résistant, paysan-boulangier, cultivateur et éleveur de quelques nantaises, race aussi farouche que robuste. Olivier est le premier à me raconter son expérience de la biodynamie. Novice en matière d'agriculture et fréquentant davantage de bars citadins que de fermes, je ne connaissais ce

courant que dans le domaine viticole, probablement le sommet de l'iceberg. Cette méthode de culture écologique se base sur des pratiques biologiques, mais va plus loin en matière de régénération de la terre et d'équilibre général de la biosphère. Dans les explications que me donne le paysan, une chose me plaît en particulier : la biodynamie requiert en premier lieu une observation régulière, attentionnée, patiente des éléments. Cela m'évoque ces quelques vers de Kipling, tirés de son poème *Tu seras un homme, mon fils* : « *Si tu sais méditer, observer et connaître, sans jamais devenir sceptique ou destructeur (...)* »

De plus en plus, je réalise que la vocation de paysan.e-boulangier.e va bien de pair avec une entrée en relation humble et apaisée - mais non moins stimulante - avec les bêtes, les plantes, la terre, les astres. En parlant d'étoiles, c'est après avoir quitté la ferme d'Olivier que je m'offre ma première nuit de clocharde céleste. Remontant la Rance, je débusque une petite île reliée à la terre par une écluse. Sur cette île, un bosquet, et au milieu de ce bosquet, invisible depuis la rive, un tout petit pré qui vient tout juste d'être fauché...





Laura et François ont fondé ensemble le Ti Fournil à Erquy, dans les Côtes-d'Armor. Ils cultivent leurs céréales et font leur pain avec leurs quelques employés. Dans la région, ils sont réputés pour leurs four-nées impressionnantes : près de 300 kilos de pain ce jour-là ! Pour tenir le rythme, on écoute du Brel et on blague beaucoup : l'humour est un dénominateur commun à presque tous les fournils que j'ai fréquentés.



Là, une meule de foin semble attendre que je déroule mon couchage. De temps à autre qu'il fait bon être seule et s'autoriser un peu d'errance pour prendre du recul ! Bientôt, je rattrape les côtes pour faire à nouveau cap à l'ouest. Rien ne semble arrêter mon attraction pour l'extrémité du pays. « *Non, je n'ai pas peur de bivouaquer seule.* » On me pose très souvent la question.

Je le dis à nouveau : il y a, selon moi, moins de risques à dormir dans une forêt que de rentrer seule chez soi le soir à pied à Paris (et c'est terrible). Ces remarques apparemment anodines sont le sujet de discussions très fréquentes avec les paysannes-boulangères que je rencontre. Pour elles, comme pour moi, il n'est pas toujours évident de s'imposer

« C'est moi qui fais le pain, mon mari est informaticien ! »

Après la fournée, Olivier m'emmène voir ses parcelles-test qu'il surveille avec une grande attention. Contrairement à beaucoup de paysans-boulangers, il ne concentre pas ses choix sur des variétés anciennes souvent sorties des frigos de l'Inra (Institut national de la recherche pour l'agriculture) et réactivées après des années de sommeil, leur préférant des blés venus d'Autriche ou d'Allemagne où ils sont sélectionnés depuis des décennies selon les critères de la biodynamie.



dans un domaine historiquement masculin car les barrières sont aussi nombreuses qu'invisibles. Les femmes sont moins prises au sérieux, on leur fait moins confiance sur les aspects techniques et physiques du travail, on s'étonne : « *Il n'est pas là, le boulanger ?* » « *Non, c'est moi qui fais le pain, mon mari est informaticien !* » Moi-même, pourtant première intéressée,

je n'avais pas imaginé croiser le chemin d'autant de femmes dans le milieu ; j'étais partie en ne connaissant pratiquement aucun.e paysan.e-boulangier.e, et je crois me souvenir me représenter plutôt des hommes, dans la fleur de l'âge, seuls dans leur fournil... Que les clichés ont la vie dure ! Rencontrer régulièrement des femmes aux manettes, seules ou en famille, parfois avec

enfants, m'a donné envie d'illustrer leurs histoires et montrer leur exemple de courage et de détermination à toutes celles qui hésitent aujourd'hui à sauter le pas vers leur vocation.

■ Par **Eugénie Senlis**

cahier de saison

L'Été pour récupérer

Par Joséphine Rivet



L'art de la sieste

Elle s'apprend, elle s'entraîne, on l'appelle avec difficulté les premières fois parce qu'on n'a pas toujours le temps, l'envie, et pourtant tous les praticiens nous le répètent : une sieste de 15 minutes seulement permet à votre corps de retrouver le bon rythme, le bon flow pour le reste de la journée. En méditation, il est rappelé que lorsque l'on est pressé, il faut méditer deux fois plus, alors lorsque vous êtes fatigué, écoutez-vous et dormez 30 minutes.

La cohérence cardiaque

Méthode de gestion du stress et des émotions, elle entraîne de nombreux bienfaits sur la santé physique, mentale et émotionnelle. Elle permet notamment de réguler son anxiété. Vous pourrez la pratiquer tout au long de l'année, comme un rituel quotidien pour vous détendre. La méthode « 365 » est simple : assis ou debout, 3 fois par jour, 6 respirations par minutes, pendant 5 minutes. Inspirez 5 secondes, expirez 5 secondes en comptant doucement. Bonne pratique!

L'aromathérapie

Cette branche de la phytothérapie, proche de la naturopathie, consiste en l'utilisation de composés aromatiques pour vous accompagner dans votre bien-être. Pour travailler sur l'agitation que nous pouvons ressentir avec une année d'attention, déposez une goutte d'une de ces huiles essentielles sur votre plexus et vos poignets : racine d'angélique, lavande fine, mandarinier ou ylang-ylang.



lobby_des_consciences main.



Rejoins la team 🕶️

Engage-toi aux côtés de **Lucie Lucas**,
Eric Antoine, **Jamy Gourmaud**, de nos
36 ambassadeurs et experts engagés en
faveur de la transition écologique.

Notre première requête

Développer l'alimentation biologique et locale
dans les cantines.

@lobby_des_consciences

Pourquoi pas... 🤔



Je participe 🙌





Comprendre



Elle nous a reliés quand nous étions confinés. La culture n'a pas vocation uniquement à nous divertir ou à nous détourner de l'ennui, mais bien à nourrir notre esprit pour grandir. Elle nous permet de partager des émotions et de mieux comprendre le monde qui bouge. En cela, elle est vitale, essentielle, comme en témoignent les nombreux artistes engagés que nous avons rencontrés.

Bernard Latarjet : « Il faut compléter notre héritage exceptionnel »
54

Jimmy Nelson : « Les peuples autochtones nous rappellent ce que nous sommes en tant qu'êtres humains »
58

Delphine Diallo : « Je suis déterminée à changer le regard sur les femmes noires »
64

Marion Siéfert, la touche-à-tout qui réinvente le théâtre au temps des réseaux
68

Catastrophe, l'heureux accident qui dynamite la pop
72

Rencontre avec (LA)HORDE, le collectif d'artistes engagés qui mène la danse
74

Phia Ménard : « Le théâtre est un lieu politique »
80

Tombés pour Daho
84

Abdelka Boumansour : « Les jeunes ont besoin de fêtes pour créer un tissu social et affectif »
90

Combat dans la nuit
94

« Les films nous marquent, nous portent, nous changent »
100

Davy Rothbart : « Depuis la sortie de 17 Blocks aux États-Unis, des hommes politiques s'intéressent aux quartiers »
104

Quand le jeu vidéo dématérialise les liens sociaux
108

François Beaune : « Je ne suis ni psy, ni curé, je suis un collecteur d'histoires »
110

Des livres et des liens
114

Le design au service de l'inclusion
118

Dossier mode : Fashion revolution
120



Bernard Latarjet

« *Il faut compléter
notre héritage
exceptionnel* »

Ancien conseiller culture de l'Élysée sous François Mitterrand, Bernard Latarjet est un ingénieur agronome dont le parcours atypique conjugue territoires et culture. Président - entre autres - de l'Office national de diffusion artistique, de l'Association des Centres culturels de rencontre ou encore du Montfort Théâtre à Paris, ce haut-fonctionnaire singulier retrace pour Mouvement UP l'histoire de la politique culturelle française, soulignant à quel point elle est indissociable de notre contrat social républicain.

Avant tout, qu'est-ce-que la politique culturelle d'un État ?

Il s'agit des objectifs fixés et des moyens mobilisés par les pouvoirs publics pour initier un ensemble de projets qui concourent à quatre grandes missions. Tout d'abord, sauvegarder et mettre en valeur les patrimoines culturels. Ensuite, aider à la création sous toutes ses formes, mais aussi à l'émancipation des citoyens. La dernière mission étant la régulation des industries culturelles privées, qui tendent à se concentrer et à privilégier des logiques commerciales au détriment de la diversité des formes de création et des œuvres. Tout pouvoir public qui mène une action et se dote de moyens participant à atteindre ces quatre objectifs conduit une politique culturelle.

Quelles sont les spécificités de la politique culturelle française ?

Son âge, déjà. Elle est liée à l'essor de la République et ses valeurs « Liberté, Égalité, Fraternité ». Dès la Révolution française, s'organise une politique culturelle impulsée par l'État au service de la régénération de la société. C'est à cette époque que le Louvre passe de palais des rois à musée du peuple, par exemple. On peut aussi souligner l'importance des moyens financiers qui sont consacrés à la politique culturelle, ou encore le rôle de l'État central comme initiateur et soutien.

Sa dernière originalité consiste en un arsenal de mesures incomparable : le régime de l'intermittence, le prix unique du livre, le fonds de soutien aux industries cinématographiques...

Des figures incontournables de son histoire ?

On a tendance à citer des noms de politiques du XX^e siècle, mais de nombreux acteurs ont contribué à sa maturation. Ainsi, Vivant Denon, premier directeur du Louvre et des musées nationaux en 1802, a voulu faire de cet établissement un outil au service de l'histoire de l'art, mais aussi un instrument pédagogique pour tous les publics. Je pense aussi au cartel des directeurs de théâtre dans les années 20, qui ont, dans leur volonté d'une rupture avec le mercantilisme du boulevard, jeté les bases d'un nouveau théâtre. Et que dire de Jean Zay qui, en 1936, était ministre de l'Éducation nationale du Front populaire et a créé le Centre national du cinéma et le Festival de Cannes !

La création du ministère de la Culture en 1958 a donc entériné ce qui existait déjà ?

En France, pays issu de la tradition monarchique, la personnalité du président de

la République compte.

Ne pourrait-on pas dire que la politique culturelle a débuté avec François Ier lors de la création de la Bibliothèque nationale ? Cette tradition se maintient. En 1958, De Gaulle décide qu'il y aura un ministère de la Culture et le confie à André Malraux, François Mitterrand choisit, lui, de doubler le budget de la culture en 1981 : en France, quand le président a une volonté de rayonnement par la culture, la politique prend corps et se développe. Quand il n'y en a pas, elle s'étirole.

En quoi la culture peut-elle souder les citoyens d'une nation ?

Qu'est-ce que la culture sinon la représentation des valeurs par lesquelles des hommes et des femmes se reconnaissent appartenir à une même communauté ? C'est un grand musée mais aussi un bal populaire, une association locale, une troupe d'amateurs, une chanson, etc. Toutes les enquêtes sur les pratiques culturelles des Français prouvent que la démocratisation est compliquée : les publics ont augmenté, mais les barrières sociales n'ont pas été surmontées, ce sont toujours les mêmes qui vont au musée, au théâtre, etc.

« En France, quand le président a une volonté de rayonnement par la culture, la politique prend corps et se développe. Quand il n'y en a pas, elle s'étirole. »

« Les établissements culturels traditionnels sont en train de prendre la mesure de la dimension sociale de leur action. »

Prenez les Gilets jaunes : il y avait une critique de la culture comme nourriture de l'élitisme, un symbole institutionnel que l'on rejette. En quoi la culture aujourd'hui aide-t-elle à alimenter la lutte contre la précarité, la xénophobie ou l'intégrisme religieux ?

Comment corriger le tir si la culture est perçue comme un marqueur des fractures au lieu de créer de la cohésion ?

L'idée est de moins parler de démocratisation culturelle que de démocratie culturelle, ou comment faire en sorte que les citoyens puissent être acteurs de leur propre culture et non consommateurs des œuvres qu'on leur propose. Depuis deux ou trois ans, on assiste à une transition culturelle : les projets ne ruissellent plus depuis Paris ou des institutions publiques mais partent des acteurs des territoires. On n'en est plus à implanter des musées ou des centres culturels, il faut laisser pousser les projets de territoire conçus avec les moyens du bord : une fanfare, une école de musique, une salle polyvalente, un dépôt de livres, peu importe ! Côté institutionnel, il y a une prise de conscience de la nécessité de coopération : le monde artistique et culturel est individualiste par nature.

Il faut avoir les meilleurs artistes, le meilleur budget, etc. Cette logique de l'individuel dans la politique culturelle est en train de s'inverser. Collaborer, mutualiser les idées, les compétences, les projets, mais aussi les moyens - non pour additionner les pauvretés, mais pour faire plus, mieux, différemment. Les établissements culturels traditionnels sont en train de prendre la mesure de la dimension sociale de leur action. L'idée n'est pas de rogner notre héritage exceptionnel, mais de le faire évoluer en un modèle répondant à cette transition, reposant sur ces quatre piliers que sont l'exigence démocratique, l'équité territoriale, le soutien à l'innovation et la nécessité de coopération.

La politique culturelle est-elle capable de s'adapter à des innovations qu'elle n'a pas initiées ?

Une nouvelle génération d'acteurs de la culture, artistes ou non, créent de toutes pièces leur propre lieu, projet, programmation, économie, public... C'est foisonnant et effectivement insuffisamment pris en compte par les pouvoirs publics. Mais on trouve aussi de formidables initiatives publiques comme les Micro-Folies*, initiées par la Villette.

Ces changements se font spontanément parce que la société l'exige, des acteurs montrent la voie. Reste la question de la volonté politique et de la réorientation des moyens.

Une nécessaire et radicale adaptation doit se faire face à la crise des structures d'intégration sociale, au consumérisme et à l'individualisme de masse et à l'explosion des pratiques liées aux technologies numériques qui n'évoluent pas dans le maintien des structures traditionnelles. Les acteurs de la politique culturelle quels qu'ils soient doivent trouver la réponse à la question :

« À quoi pouvons-nous servir ? »

■ Propos recueillis par
Roxane Guichard

*Musées numériques alimentés par 12 institutions culturelles nationales - bientôt 18 - dont le musée du Louvre, le Centre Pompidou, l'Opéra national de Paris et la Philharmonie de Paris. Chaque Micro-Folie a un projet culturel et artistique unique : les collectivités peuvent y ajouter différents modules selon les besoins de leur territoire, tels qu'un Fablab, un espace d'expression artistique, une scène de spectacle vivant ou encore un espace d'expérience de réalité virtuelle.



Jimmy Nelson

« *Les peuples autochtones nous rappellent ce que nous sommes en tant qu'êtres humains* »

Le photographe anglais Jimmy Nelson parcourt le monde pour rendre hommage à l'héritage culturel des peuples indigènes. Des tribus d'Éthiopie à celles de Tanzanie, en passant par l'Inde, la Mongolie ou encore la Sibérie, il nous invite à entrer en relation avec les derniers gardiens de l'âme du monde.

Entretien



Pourquoi avoir choisi de photographier des peuples autochtones à travers la planète ?

Je ne défends pas des communautés indigènes en danger, j'essaie d'éveiller l'humanité à leur richesse culturelle et spirituelle. Quand je suis à leur contact, je me sens appartenir à la famille humaine. Quand je les regarde, je vois aussi à quel point nous sommes, dans nos pays industrialisés, devenus arrogants, déconnectés de la Terre et du vivant, déconnectés de nos ressentis. Les peuples autochtones nous rappellent ce que nous sommes en tant qu'êtres humains. Face à ces gens, au bout du monde, je me sens totalement nu. Je ne suis ni un anthropologiste, ni un journaliste, je suis un artiste. Quand je vois leur beauté, leur dignité, leur force, je n'ai qu'une envie, c'est de partager l'émotion que j'ai ressentie à leur contact. Notre monde change très





« J'espère que cette crise va nous aider à ouvrir notre conscience, à réveiller notre humanité, nous pousser à davantage respecter la Terre et le vivant. »

vite, et nous pousse vers toujours plus d'uniformisation, avec des évolutions positives et négatives comme le réchauffement climatique. Je suis persuadé que le dialogue interculturel est une clé d'un monde pacifique et durable. Les peuples autochtones et les minorités sont les gardiens d'une sagesse et d'un lien intrinsèque avec la nature qu'il faut préserver à tout prix.

Qu'est-ce qui a déclenché cette prise de conscience ?

J'ai commencé à photographier ces peuples pour me sauver moi-même de ma propre noirceur. J'ai été un enfant, ouvert, curieux. J'accompagnais mon père géologue à travers le monde. À 7 ans, j'ai été envoyé dans un internat catholique, et ma vie a basculé quand j'ai été victime d'abus sexuels de la part de prêtres. On me racontait que les hommes

noirs étaient méchants, alors que c'étaient des hommes blancs et religieux qui me violentaient. Cela a créé en moi une faille et surtout une profonde haine de moi-même. Je n'ai pas pu me regarder dans un miroir pendant presque 15 ans. J'ai voyagé et commencé à faire de la photo pour me sauver de cette enfance douloureuse. La souffrance a été le début d'un voyage à la fois intérieur et extérieur, pour retrouver mon âme et la réaligner avec mon corps et mon esprit. Pendant des années, j'ai vécu à côté de moi-même, puis je suis parti au Tibet. Enfant, j'avais adoré l'histoire de *Tintin au Tibet*, et c'est comme ça que je suis parti dans ce pays à pied pendant un an. J'ai rencontré des moines bouddhistes et c'est là que j'ai expérimenté l'empathie. Ils m'ont accueilli sans juger mon apparence, ni mes émotions.

L'art peut-il changer le monde ?

Si vous changez la façon dont vous regardez les gens, les gens que vous regardez changent. Et si ce changement est suffisamment puissant, il prendra de l'ampleur pour toucher

l'ensemble de l'humanité. Quand je vais sur le terrain, seul, avec une ancienne chambre photographique, je ressens de la gratitude. J'aime la découverte, la rencontre avec les différents peuples à travers le monde, et je suis heureux de montrer comment je les vois : dignes, forts, beaux. J'aime photographier avec tous mes sens, faire émerger les couleurs et toutes les sensations qui me traversent. Ce chemin est sans doute un voyage de guérison pour moi. Je partage ce que je ressens à travers mon art, c'est ma façon d'exprimer mon humanité. La photo n'est qu'un moyen pour y arriver, pour ressentir le contentement, la joie, l'harmonie face à la beauté que je perçois des gens et de la nature. C'est en faisant cela que je trouve mon alignement et ma paix. En même temps, j'ai personnellement décidé d'élever la barre créative à des niveaux que je n'avais jamais atteints auparavant, avec une expérience multimédia qui permet au spectateur de se rapprocher le plus possible de la véritable empathie humaine.



« Si vous changez la façon dont vous regardez les gens, les gens que vous regardez changent. »

La crise sanitaire mondiale est-elle un ultime signal d'alerte ?

La pandémie est peut-être une magnifique opportunité de prendre conscience de la folie dans laquelle nos civilisations de la consommation, du gaspillage, de la technologie, de la solitude nous plonge. Nous avons créé les conditions qui ont permis au virus d'émerger. Les peuples premiers nous renvoient aussi à nos erreurs, et c'est peut-être pour cela que certains d'entre nous n'aiment pas les écouter. Pour la première fois de

notre histoire commune, nous expérimentons en même temps le fait de faire face à un ennemi commun : un virus. J'espère que cette crise va nous aider à ouvrir notre conscience, à réveiller notre humanité, nous pousser à davantage respecter la Terre et le vivant. Je suis optimiste, car cette expérience nous rappelle à quel point la vie est précieuse. La vraie richesse ne se situe pas dans l'accumulation des biens matériels, mais dans la qualité des relations humaines. C'est ce qui vous fait ressentir un profond épanouissement. Il s'agit de

réapprendre à écouter, à se relier, à respecter la vie qui nous entoure. ■ Propos recueillis par **Sandra Coutoux**

Pour aller plus loin :
www.jimmynelson.com

À voir :
 L'exposition *Last sentinels* de Jimmy Nelson à l'Atelier des lumières jusqu'au 10 juillet 2021. Tous les jours de 18h30 à 22h45. 38 rue Saint-Maur, Paris (11^e).



Bio express

Jimmy Nelson est né au Royaume-Uni en 1967, et commence à travailler en tant que photographe en 1987. Après avoir passé 10 ans dans un internat jésuite dans le nord de l'Angleterre, il part seul accomplir la traversée du Tibet à pied. Les photos effectuées lors de ce voyage lui vaudront un énorme succès international. Après avoir couvert des conflits comme la guerre en ex-Yougoslavie et travaillé pour la publicité, il part à la rencontre des peuples autochtones, qu'ils soient papous, kazakhs ou himbas. Il a photographié près d'une trentaine d'ethnies dans son dernier livre, *Homage to Humanity*, publié en 2018. Il vit actuellement à Amsterdam, aux Pays-Bas.



Delphine Diallo

« *Je suis
déterminée
à changer
le regard
sur les femmes
noires* »

Elle déconstruit l'image de la femme-objet pour rendre aux femmes noires leur propre pouvoir. Delphine Diallo, photographe franco-sénégalaise installée à New York depuis 10 ans, a fait de son art un outil chamanique. Son œuvre engagée transforme le regard porté à travers l'histoire sur les femmes d'origine africaine.

Entretien

Pourquoi centrer votre œuvre sur les femmes noires ?

Les femmes sont au cœur de mes œuvres, parce que j'aime représenter les femmes avec dignité, élégance et intégrité. Je suis déterminée à changer la perception de la femme noire et de la femme en général. Je suis persuadée que la force collective et créatrice des femmes, ainsi que leur résilience leur permettront de changer le monde.

Mon travail sur les femmes noires a commencé ces dernières années quand j'ai compris qu'il existait peu, voire pas du tout de portraits de femmes noires d'origine africaine. Le regard de l'homme blanc sur la femme noire est limité dans le monde de la photographie. Quand elles étaient représentées, elles étaient soit des esclaves, soit des objets sexuels. L'art permet de changer de regard. La majorité des femmes

que je photographie sont des connaissances. Je ne définis pas le concept avant les séances photo, je travaille à l'instinct avec les femmes pour révéler leur beauté unique. Je m'appuie beaucoup sur mes inspirations issues de la mythologie. Je m'intéresse beaucoup à la symbolique aussi.

Quand a eu lieu le déclic, la prise de conscience des limites de la condition féminine ?

C'est une rupture amoureuse qui a déclenché mes prises de conscience. J'avais 31 ans. Après 14 ans de relation, mon compagnon de l'époque m'a trompée avec une autre femme. Ce qui m'a le plus blessée, c'est la haine de cette femme à mon égard. Cela a questionné mon rapport aux femmes. Comment une femme peut-elle blesser une autre femme ? J'ai réfléchi beaucoup sur la condition féminine, sur ce qui empêchait la sororité. La femme a été exploitée par le patriarcat, créant de la rivalité entre nous pour l'attention des hommes. J'ai trouvé cela aberrant, et c'est à ce moment que ma conscience s'est ouverte.

« Quand les femmes noires étaient représentées, elles étaient soit des esclaves, soit des objets sexuels. »





Une photographe française à New York

Delphine Diallo est née en 1977 d'un père sénégalais et d'une mère française. Dès l'âge de 18 ans, elle suit une filière artistique puis décroche un diplôme d'arts visuels à l'Académie Charpentier, à Paris, en 1999, et commence une carrière de graphiste avant de se lancer dans la photographie. Sa rencontre avec le photographe américain Peter Beard va changer sa vie. Sensible à sa créativité, l'artiste lui propose de collaborer à la réalisation du calendrier Pirelli au Botswana. En 2008, elle s'installe à New York où elle développe son art. En 2012, Delphine Diallo est mentionnée par le magazine *Smithsonian* comme l'une des stars émergentes de la photographie. Artiste afro-féministe engagée, elle a, ces dernières années, fait de ses portraits de femmes noires d'origine africaine un levier du changement de la société.

« L'art peut changer la société, mais la société ne changera pas sans les femmes. »

J'ai compris que nous vivions toutes une histoire que les hommes avaient écrite pour nous. Grâce à la photographie, je reprends le pouvoir sur mon histoire et je redonne le pouvoir aux femmes. J'ai décidé de m'engager envers moi-même et de développer mon art. C'est un chemin artistique et spirituel. Aujourd'hui, je vis à New York, je gagne ma vie avec mon art, mais nous sommes encore minoritaires.

L'art peut-il changer le monde ?

C'est plus facile aux États-Unis, car ce pays fait un chemin que la France ne fait pas encore envers la reconnaissance des minorités, du passé, de l'esclavage. Les esprits sont encore pollués

par des représentations des femmes noires liées à l'histoire coloniale. C'est souvent inconscient, et c'est bien cela le problème. En France, on ne veut pas voir ce qui dérange. Le chemin vers la liberté passe pourtant par la lucidité. Quand l'actrice française Aïssa Maïga - qui est une amie - bouscule la grande famille du cinéma français lors de la cérémonie des César en disant qu'il est temps de remodeler les imaginaires pour sortir des rôles stéréotypés joués par les acteurs noirs, elle obtient des regards un peu gênés. Difficile de nous construire sans une diversité de représentations, sans modèles. Une révolution du féminin est en cours. Il est temps de reprendre notre liberté personnelle, de

prendre notre place, de ne plus demander l'autorisation pour exister, créer, parler. Nous ne voulons plus être soumises aux fantasmes d'autrui. Nous voulons montrer au monde qui nous sommes. L'art peut changer la société, mais la société ne changera pas sans les femmes.

■ Propos recueillis par
Sandra Coutoux

Pour aller plus loin :
www.delphinediallo.com



A photograph of a person lying on their side on a stage floor, holding a long, black, telescopic pole. The person is wearing a light-colored t-shirt and dark shorts. The background is a plain, light-colored wall. The lighting is soft and even.

Marion Siéfert, la touche-à- touche qui réinvente le théâtre au temps des réseaux

L'autrice, metteuse en scène et performeuse Marion Siéfert incarne parfaitement le théâtre « nouvelle génération ».

Après avoir invité une rappeuse dans sa création « Du Sale ! », sa nouvelle pièce, « *_jeanne_dark_* », se concentre sur l'histoire d'une ado harcelée, accro à son téléphone. Jouée sur scène devant un public, et en même temps pour une audience en ligne lors de lives Instagram, cette production étrange et fascinante invente une forme hybride de spectacle vivant « post Internet ».

Explications



« _jeanne_dark_ » met en scène Helena de Laurens en ado harcelée. On a vu récemment dans l'actualité des faits divers autour des réseaux et du harcèlement. Vous avez pensé cette pièce comme un reflet de la société ?

Le point de départ ne m'est pas venu de l'actualité, même si j'avais lu des chiffres inquiétants sur le nombre d'ados harcelés en ligne. Dès qu'on se penche sur le sujet des réseaux, on tombe sur le problème du harcèlement. L'idée m'est en fait apparue en cherchant un point de départ assez fort au fait que ce personnage de Jeanne Dark dévoile tout d'elle, sans pudeur. Le fait de se relever d'une humiliation permettait ces confessions. Ce qui m'intéressait, c'est comment on répond à une honte. Au moment de

la construction de la pièce, j'ai pensé à cette scène de *8 Mile* avec Eminem qui m'a marquée. On le voit lors d'une battle finale tout dire sur lui-même. Face à ce déluge, son adversaire n'a alors plus rien à répondre.

Cette pièce est jouée à la fois au théâtre, sur une scène, et pour une audience virtuelle, lors de lives Instagram. De quelle façon pensez-vous la mise en scène pour ces deux publics différents ?

Le spectacle trouve son sens dans le face-à-face des deux publics, présentiel et à distance.

Toute la difficulté consiste à penser deux mises en scène en une. On répète avec le téléphone et des écrans sur le côté pour se rendre compte de ce qui se passe en temps réel. Ensuite, je revois les lives Instagram et réajuste en conséquence. Pour les représentations, on négocie toujours avec les théâtres pour qu'il y ait du public dans la salle, au moins 30 ou 40 personnes, même si la pandémie a compliqué les choses. On a ainsi eu des étudiants qui sont venus voir le spectacle, mais aussi des professionnels.

« Le fait de se relever d'une humiliation permettait ces confessions. Ce qui m'intéressait, c'est comment on répond à une honte. »

Dans une interview, vous disiez vouloir « amener au théâtre ce qui en est exclu ». C'est une façon pour vous de démocratiser le théâtre ?

« Amener de l'exclu » : je dirais plutôt que dans la pièce *Du Sale !*, l'idée était de faire se rencontrer deux milieux qui se côtoient peu, le rap et le théâtre. Pour *_jeanne_dark_*, je voulais représenter des sujets qu'on ne montre pas assez, et qui peuvent toucher les personnes dans leur intimité. Je voulais aussi apporter un regard critique, du recul sur les réseaux. Ces derniers font partie intégrante de notre vie, mais ne sont que très rarement mis en scène. Dans la pièce, on voit la folie de quelqu'un qui, pendant 1h40, parle devant son téléphone.

Voyez-vous des points communs entre le théâtre et les réseaux sociaux ?

Ce sont deux champs de représentation. Mais la fonction et les affects qui les sous-tendent ne sont pas les mêmes. Sur Instagram, ce sont les affects narcissiques qui sont survalorisés. C'est un réseau qui n'a pas été créé pour l'art, mais qui a principalement pour vocation de vendre des choses, de promouvoir. C'est l'opium du peuple, une sorte de religion au sens marxiste du terme. Tandis qu'au théâtre, on tend plutôt à provoquer la catharsis ou des interrogations. Il s'agit de représenter la société et d'amener le public à se questionner collectivement sur lui-même. Par ailleurs, les règles et le

droit ne sont pas les mêmes au théâtre et sur Instagram. On n'a pas la même liberté. Le spectacle a rencontré des problèmes de censure car la comédienne se touche la poitrine à un moment donné, ce que le réseau perçoit comme de la stimulation de parties génitales, alors qu'il n'y a aucune nudité.

nous envie collectivement ? Il n'y a quasiment aucun débat sur ces questions. Le champ médiatique dominant nous confronte sans cesse à de faux dilemmes (« Macron ou Le Pen ? » en est l'exemple le plus symptomatique) et agite des peurs comme des épouvantails. Je suis frappée par la fréquence

« Même si on n'est pas nanti, on peut se lancer aujourd'hui dans le théâtre. Mais cela nécessite encore plus de courage, de ténacité et de chance. »

La culture et le spectacle vivant ont été assez malmenés ces derniers temps, avec beaucoup d'intermittents qui se sont retrouvés au chômage. Comment avez-vous vécu ce moment ?

Au-delà de ce qui s'est passé pour les intermittents et le monde de la culture, des choses assez graves ont eu lieu comme la loi sécurité globale. Il s'agit d'une censure et d'une diminution des libertés inquiétantes, même si le monde du théâtre s'est peu mobilisé autour de ces questions. Cette période de pandémie peut être perçue comme celle d'une restriction des droits accélérée, avec une mise en place d'outils de surveillance de masse. Au-delà de questions sectorielles, c'est la question du choix de société qui se pose. De quel futur avons-

et la simultanéité des agressions du pouvoir actuel envers les plus fragiles. La réforme de l'assurance chômage est catastrophique. Dans le champ artistique, seules quelques personnes pourront se relever de cette pandémie. Et tout ça tend, hélas, à marginaliser le théâtre et le spectacle vivant qui deviennent de plus en plus l'apanage de ceux qui peuvent se le permettre. Heureusement, même si on n'est pas nanti, on peut se lancer aujourd'hui dans le théâtre. Mais cela nécessite encore plus de courage, de ténacité et de chance.

■ Propos recueillis par
Violaine Schütz

_jeanne_dark_ en live sur le compte Instagram @_jeanne_dark_ les 24, 25 et 26 août 2021. [instagram.com/_jeanne_dark_/](https://www.instagram.com/_jeanne_dark_/)

CATASTROPHE, l'heureux accident qui dynamite la pop



Ne vous fiez pas à son nom, qui annonce des bouleversements malheureux. Ce collectif fou, né en 2015 dans un squat, bouscule joyeusement la scène française en mêlant musique, cinéma, podcast, littérature et théâtre. Son dernier album « Gong ! » est une comédie musicale sur l'écologie et les réseaux sociaux qu'il défend avec ferveur, cet été, dans toute la France. Rencontre avec l'une des têtes pensantes de la bande : le palpitant Pierre Jouan.

Comment allez-vous aujourd'hui ?

Mieux ! Le fait de remonter sur scène nous permet de retrouver des sensations rares et belles qu'on avait presque oubliées. On renoue aussi avec les cafés et les rencontres, qui sont des sources d'enchantements quotidiens. Ce qui nous a manqué, ce sont surtout les petites choses : une banane dans une loge, une conversation avec des inconnus accoudés à un stand de merchandising, une discussion anodine autour d'un café le matin.

Vous avez misé dès le départ pour le collectif, à une époque où de plus en plus d'artistes évoluent en solo. Pensez-vous qu'en s'unissant, on va plus loin ?

C'est certain. Le groupe est un équilibre instable, traversé par des courants contraires. Mais cette précarité rend à la fin le projet d'autant plus beau. En concert, à chaque seconde, nous avons six fois plus de chance qu'un artiste solo de commettre une erreur, une « fausse note ». Chaque faux pas de la part d'un individu déstabilisera l'ensemble du groupe. Mais si, à la fin, comme six équilibrées sur une même corde, nous parvenons au bout sans

avoir chuté, la victoire sera d'autant plus belle. Le groupe donne une force incroyable.

Votre premier album, « La nuit est encore jeune », sorti en 2017, était accompagné d'un essai. Pensez-vous que la pop doit être plus ambitieuse ?

L'idée était de présenter le projet par l'écriture et de dire par là que ce n'était pas que de la musique. Ou plutôt : la musique pop aujourd'hui, c'est aussi des visions du monde qui s'affrontent. Ce qui nous stimule le plus, ce sont avant tout les idées.

On reste très inspirés par d'autres médias, d'autres disciplines : les films, les livres, l'architecture, la danse...

Pouvez-vous nous en dire plus sur « Gong ! », votre deuxième album que vous décrivez comme « un musical sur le café, les smartphones et le temps qui passe » ?

On voulait parler de cette sensation qu'on a de vivre à l'intérieur d'un compte à rebours. On a toujours l'impression que le ciel s'apprête à nous tomber sur la tête, qu'un grand désastre est à venir. L'inquiétude écologique y est sans doute pour quelque chose. On voulait aussi arrêter

le temps, suspendre, pendant un concert, cet ultimatum dans lequel il nous semble vivre au quotidien, pour partager avec les spectateurs une transe libératrice. Retrouver un calme et goûter à la joie. Il s'agit d'une comédie musicale parce qu'on peut tout s'y autoriser : les costumes les plus extravagants, des paroles sincères, du sens et du non-sens, des tours de magie, des chorégraphies...

Le thème de ce numéro, c'est « no culture, no future »... Qu'est-ce que cela vous inspire ?

La culture est une chose plus fragile qu'elle n'y paraît. Le droit de créer ne va pas de soi. En France, il est très protégé, mais ces acquis sont toujours à surveiller. Il est sans doute temps de remettre l'imagination au centre, pour mieux respirer, mieux vivre. Plus que jamais, on a besoin de retrouver des corps, des visages, de danser et de vibrer ensemble, sans écran pour nous séparer.

■ Propos recueillis par **Violaine Schütz**

Catastrophe - *Gong !* (Tricatel)
En concert tout l'été en France.
Plus d'infos sur lacatastrophe.fr



Rencontre avec **(LA)HORDE,** **le collectif** **d'artistes engagés** **qui mène la danse**

Formé il y a 10 ans par trois artistes français, le collectif (LA)HORDE n'a de cesse de casser les codes de la danse contemporaine en y incorporant leur vision inclusive et politique. Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel ont ainsi chorégraphié les mouvements de communautés en marge comme les septuagénaires, les adolescents ou les non-voyants. On a rencontré le trio qui s'attelle aujourd'hui à insuffler un vent nouveau à une institution :
le Ballet national de Marseille.

Vous êtes à la direction artistique et administrative du Ballet national de Marseille (BNM) depuis septembre 2019. Comment est-ce arrivé ?

Personne ne nous a sollicités et ça n'a jamais été une destination pour nous, comme un projet de fin de carrière, de prendre la direction d'un ballet. On a simplement vu une annonce du ministère de la Culture et de la ville de Marseille pour un appel à projets public. Ce qui nous a poussés à candidater, c'est en grande partie Marseille, une ville multiculturelle où beaucoup de choses sont possibles. Mais aussi le fait que le BNM puisse garantir l'emploi à une équipe de danseurs de façon permanente. On a rédigé un manifeste pour définir notre vision de la danse contemporaine. Notre candidature a un peu surpris et dérouté au départ, comme un grain de sable. Mais on a eu la chance que le projet fasse mouche. On ne voulait pas être en rupture ou faire table rase. On a tout fait pour comprendre l'histoire du Ballet. On a ensuite démarré en montant en quelques mois la pièce *Room With a View* avec le musicien Rone.

En tant qu'artistes qui défendaient une vision démocratique de la danse, c'est important qu'au Ballet, les danseurs puissent évoluer dans de bonnes conditions, notamment financières ?

En fait, on a proposé quelque chose de global, avec une partie opérationnelle. Ce qui définit

notre dynamique, c'est un projet qui fasse œuvre en la structure. En tant qu'artistes, on est très investis par rapport à l'équipe de production. La manière dont on rémunère les danseurs et toutes les personnes attachées à une pièce fait partie intégrante de l'œuvre. On ne peut pas traiter des sujets qui nous tiennent à cœur sans faire attention à ce que les valeurs éthiques soient respectées. Quand on est arrivés à Marseille, on s'est rendu compte que certains danseurs étaient en CDD et que cela créait des malaises par rapport aux danseurs en CDI. Tout le monde est alors passé en CDI, ce qui permet plus d'implication. Le CDI n'empêche pas d'évoluer autre part ou de se reconvertir si les danseurs en ont envie. La sécurité ne contraint pas le danseur. Elle le rend plus libre artistiquement.

Il y a aussi beaucoup de diversité au sein de vos danseurs... Est-ce une volonté politique ?

Il y avait déjà des danseurs au Ballet national de Marseille avec qui ça a matché tout de suite. Puis on a recruté une quinzaine de danseurs de 16 nationalités différentes, dont certains sont autodidactes. En fait, on s'est rencontrés tous les trois dans (LA)HORDE en dansant, en tant qu'amis, dans des soirées organisées par les milieux queer. C'étaient des fêtes très ouvertes, inclusives et transgénérationnelles. Ça a dû jouer. Notre première pièce, c'était *Void Island* avec des seniors.



« On considère ces corps comme des véhicules d'histoires. »

On a aussi fait appel à des danseurs de jumpstyle avec *To da Bone*. Il s'agit d'une communauté de hard dance qui s'est développée sur Internet parce qu'elle a été forcée de le faire, les clubs de province diffusant cette musique fermant les uns après les autres. Mais ce n'est pas une communauté idéale,



car elle est majoritairement blanche, masculine et cis. On a également travaillé avec des danseur.euse.s traditionnel.le.s géorgien.ne.s pour *Marry Me In Bassiani*. Mais, au départ, cela n'a rien d'intellectuel. C'est une entrée par le sensible, le sentimental et le spectaculaire. Ce sont des danseurs qui pro-

voquent une émotion, des corps qui nous attirent avec lesquels on a envie de monter une pièce. On considère ces corps comme des véhicules d'histoires. Et un senior va porter un récit différent par rapport à quelqu'un de plus jeune. Être artiste, de toute façon, c'est politique. Le corps l'est tout autant, ainsi que

l'endroit où il se meut. Nous pensons que le corps, plus que jamais vecteur de nombreuses représentations et de symboles, a besoin d'une variété d'esthétiques et de formats d'expression ((LA)HORDE se situe à l'intersection de plusieurs arts dont la chorégraphie, la performance, la mise en scène, la réalisation

de films ou l'installation, ndr). Pour échapper à l'élitisme, le Ballet doit faire entrer de la représentativité, de la diversité.

Dans une vidéo postée sur Instagram par le Ballet national de Marseille, l'un de vos danseurs parle de votre studio comme d'une safe place. Vous teniez à cette liberté d'expression ?

On apprécie l'idée que le Ballet puisse être un refuge pour les artistes. Nous sommes attachés depuis nos débuts au concept de safe place. Cela signifie simplement qu'on peut dire

les choses. Au studio, il existe des temps pour travailler, mais aussi des rendez-vous mensuels pour discuter de l'entraînement. On a aussi fait entrer l'ostéopathe sur les heures de travail des danseurs.

Vous avez un côté prophétique. Le corps est au centre de votre création. Or, il a été contraint pendant la pandémie, ce qui a rendu le mouvement encore plus vital. « Room With a View » parlait d'effondrement avant la Covid. Et vous la jouez collectif depuis vos débuts,

« On ne peut pas traiter des sujets qui nous tiennent à cœur sans faire attention à ce que les valeurs éthiques soient respectées. »

ce qui est devenu primordial après la solitude des confinements. Comment l'expliquer ?

On aurait souhaité que ça ne le soit pas trop, prophétique. Mais comme on travaille avec pour matière le monde qui nous entoure, malheureusement ce sont des choses qui arrivent. On deale avec une esthétique de la violence depuis nos débuts. Une certaine idée du « no future » nous habite. Mais pour la pièce *Room With a View*, la rencontre avec Rone nous a poussés à trouver de la lumière. À la fin, on ressent une communion très forte entre les danseurs et le public. En ce moment, on a besoin que les artistes nous donnent de l'espoir. Il va falloir dénicher l'émotion qui procure cette énergie, l'énergie de rencontrer l'autre. Parce que c'est trop facile d'être « collapse » dans le collapse. ■ Propos recueillis par **Violaine Schütz**.



Childs, Carvalho, Lasseindra, Doherty, création 2021 de (LA) HORDE, au théâtre du Châtelet à Paris du 16 au 19 juillet.

Rone Room With a View, les 10 et 11 juillet au festival de Marseille et le 1er août à la Biennale de Venise avec Rone.

Plus d'infos sur
www.collectiflahorde.com

LA CULTURE DE L'ENGAGEMENT !



ACTAVISTA s'engage, depuis 2002, à faire en sorte que le patrimoine historique en péril devienne un levier pour aider des personnes en difficulté à se bâtir un avenir, grâce au développement de chantiers d'insertion et de formation professionnelle.



BAO Formation s'engage depuis 2009 à former demandeurs d'emploi et professionnels aux métiers d'hier et de demain. Des formations par le geste professionnel, sur des métiers en tension, adaptées aux besoins des entreprises et menant à l'emploi.

JOURNÉES EUROPÉENNES DU PATRIMOINE 2021 PLONGEZ-VOUS AU CŒUR DE SITES EXCEPTIONNELS :

- › LE FORT SAINT-NICOLAS (MARSEILLE) - 18 & 19 SEPTEMBRE
- › L'HÔPITAL CAROLINE (ÎLES DU FRIOUL, MARSEILLE) - 19 SEPTEMBRE

Plus d'informations : actavista.fr & baoformation.fr





Phia Ménard

« *Le théâtre est
un lieu politique* »

Artiste aux multiples facettes, la directrice de la compagnie Non Nova mêle dans ses créations le politique et l'appel à l'intime. Pour elle, le théâtre est une nécessité politique.

Rencontre

Il n'est pas facile de définir Phia Ménard en un seul mot. « *Indisciplinée* », lâche-t-elle dans un sourire, à une terrasse de café par une chaude journée de juin. Artiste, performeuse, metteuse en scène, jongleuse... Les différentes disciplines se mêlent au sein de ses créations. Celle qui vient d'un « *milieu ouvrier éclairé* » comme elle le dit, découvre les arts du spectacle lors de ses études à Nantes : « *On m'apprend à jongler et c'est comme si j'apprenais d'un coup quelque chose qui me plaisait vraiment.* » Devenue étudiante de Jérôme Thomas, maître de la jonglerie, elle commence à jouer à l'étranger. « *Et la jonglerie m'amène à la question chorégraphique, à celle de la dramaturgie, de la marionnette, qui amène au théâtre... Ce sont des situations qui vont faire que je rencontre d'autres formes par nécessité : j'ai besoin de pratiquer, de comprendre* », détaille-t-elle. En 1998, elle monte sa compagnie, Non Nova, et passe du côté de la création scénique.

Dès lors, ses créations enchaînent les critiques, les tournées, les prix. Et s'articulent autour des questions d'identité, de corps, mais aussi de matière : carton, scotch, peinture, papier,

sac poubelle... « *Sentir le point d'entrée entre le symbole porté par une matière, un élément, et la relation à un corps, c'est une relation évidente pour moi* », explique-t-elle. Autre thème récurrent pour l'artiste : les questions de déconstruction et de reconstruction, symboliques ou littérales, qu'elle explique par une âme d'enfant. « *Je crois qu'on adore construire des choses pour les détruire. On le fait sur des petites choses, mais j'ai tendance à imaginer en grand* », s'amuse-t-elle.

Détruire la maison du patriarche, puis reconstruire l'Europe

Parmi ses créations phares, *Saison Sèche*, créée en 2018 à Avignon, ridiculise et fait exploser la domination patriarcale. Sur scène, sept femmes s'échappent pour tenter de détruire la maison du patriarche, et changer les règles du jeu. « *C'est parti d'un fantasme, de dire que peut-être qu'en dansant, si toutes les femmes jouaient à être des hommes, peut-être que les hommes trouveraient ça ridicule et que la société patriarcale s'effondrerait* », évoque-t-elle. Dans ce spectacle, les sept femmes se déguisent en hommes, pressant le pas, rappelant que « *vivre est*

une performance ». Cet apprentissage des codes du féminin et du masculin, Phia Ménard l'a vécu lors de sa transition de genre en 2008. Mais en étant « *devenue femme au milieu de la société des femmes* », elle découvre la sororité. « *C'est l'attention, le partage de l'intime, l'apaisement du dialogue... Tout ce qui m'avait tellement manqué* », décrit-elle.

« Chaque pas de l'humanité est long, mais chaque pas pour la détruire est d'une facilité incroyable. »

Pourtant, elle interroge aussi la violence des femmes, les fait crier, danser, prendre de l'espace. « *On sait que la société tient grâce aux femmes, à leur travail non rémunéré. Pour moi, en tant que femme, je ne comprends pas qu'on ne puisse pas être féministe. Le mot féminisme est quelque chose qui fait peur* », explique-t-elle entre deux gorgées de café.

En 2019, elle revient avec la première partie de *La Trilogie des contes immoraux (pour Europe)*, baptisée *Maison Mère*. Dans cette pièce, elle incarne une Athéna punk construisant

« Si toutes les femmes jouaient à être des hommes, peut-être que les hommes trouveraient ça ridicule et que la société patriarcale s'effondrerait. »

« La qualité n'est pas définie par les autres mais par soi-même, ce qui vous oblige à être honnête avec vous-même et donc sincère. »

à bout de bras un Parthénon en carton. Lors d'un voyage à Athènes, elle voit Grecs et migrants se mêler dans les files de la soupe populaire. « *On ne connaît rien de l'histoire de la Grèce, on s'est arrêté à l'Antiquité : c'était poser la question de l'Europe, et comment on assigne une société à une partie de son histoire* », souligne-t-elle. Face aux crises économiques, migratoires et écologiques, elle imagine une Europe « *qui donne des maisons en carton puisqu'en Grèce, il ne pleut jamais* », ironise-t-elle. Pourtant, à la fin de la pièce, c'est bien la pluie qui vient détruire la maison en carton : « *La construction de cette maison, c'est un peu la construction de l'humanité. Par contre, la destruction prend peu de temps. Chaque pas de l'humanité est long, mais chaque pas pour la détruire est d'une facilité incroyable.* » Pour le spectateur incrédule, c'est le sentiment d'impuissance. « *L'autre question politique, c'est la manière de renvoyer à cette figure du sauveur qu'on attend. Quand le héros abandonne, on est dans l'incapacité à s'assembler. C'est pour dire que, seule, je ne peux pas le faire mais ensemble, oui* », nous décrypte-t-elle.

« Ne fermez plus jamais les théâtres, sinon ce sera la guerre »

Après plus d'une année marquée par la pandémie et la fermeture des lieux culturels, Phia Ménard reprend cet été le chemin de la scène. Non sans amertume pour la politique réservée à la culture déclarée comme « non prioritaire » pendant de longs mois :

« *Dans cet arrêt, on a respiré. Sauf que cet arrêt qui aurait pu être un moment de réflexion n'a été qu'un arrêt économique.*

On nous a montré que nous n'étions que des travailleurs, une énergie mécanique pour générer le pouvoir de l'argent. »

Mais la violence est ailleurs, selon l'artiste. « *En fermant les théâtres et les espaces culturels, on a bien montré que, dans une société néolibérale, c'était même un des dangers. Et aujourd'hui, je le dis en menace : ne fermez plus jamais les théâtres, sinon ce sera la guerre* », insiste-t-elle.

Alors, comment se dessine le monde d'après, selon Phia Ménard ? Avant tout, il faudrait questionner notre rapport au temps : « *Comment résister, et prendre le temps, ne pas retourner à cette folie, et comment accepter soi-même de*

faire le deuil de cette folie qui nous plaisait tant ? » À 50 ans, elle dit commencer à savoir ce qu'est le temps, et ce qui le rend qualitatif. « *La qualité n'est pas définie par les autres mais par soi-même, ce qui vous oblige à être honnête avec vous-même et donc sincère* », lance-t-elle, d'un regard malicieux. C'est ce qu'amène l'œuvre de Phia Ménard : conjuguer nos propres questionnements avec l'ambition d'une lutte collective. Et si nous étions sincères, justement ?

■ Par **Pauline Ferrari**



Tombés pour **Daho**

Bleu comme lui ? Sans aucun doute ! Entre chanson et pop, Étienne Daho a inventé un langage unique dont les jeunes générations continuent de s'inspirer.

Par son sens de la pop, ses influences anglo-saxonnes tournées en chanson française de haute voltige, l'incarnation de mots sensibles et jamais mièvres, Étienne Daho est un phare pour la scène francophone depuis longtemps. Si, à ses tout débuts, personne ne pouvait imaginer que ce chanteur à la longue mèche brune deviendrait une telle référence, il a su prouver, au fil des disques et de collaborations fructueuses, la pertinence – la nécessité – de sa présence.

De plus, contrairement à nombre d'artistes de sa génération, il suit l'actualité musicale de près, et y participe même activement. Il ne manque jamais une occasion de soutenir les jeunes artistes, de Lou Doillon à François & The Atlas Mountains. Pour Mouvement UP, six musicien.ne.s indispensables à la scène hexagonale reviennent sur ce que leur a transmis Daho.

Silly Boy Blue



C'est d'abord un souvenir visuel : une photo de Daho dans le calendrier de Pierre et Gilles familial. Quand j'étais enfant, les parents l'écoutaient beaucoup. À la fin de l'été 2015, et un peu par hasard, je l'ai vu en concert au festival Rock en Seine. Moi qui ne connaissais que les tubes, j'ai pris une mégaclaque ! Il portait un costume noir très simple, un collier de cow-boy

autour du cou, c'était la grande classe... Une justesse sans en faire des caisses. Cette performance m'a permis de découvrir des chansons que je ne connaissais pas, d'acheter des albums plus confidentiels, tout en me replongeant dans ces grands classiques. Il est influencé par la musique anglo-saxonne, mais celle-ci doit aussi l'être par lui ! Ce qui m'impressionne chez Daho, c'est qu'il dit peu de choses pour exprimer beaucoup. En témoigne *Le premier jour (du reste de ta vie)*, que j'ai écouté dans le car qui m'emmenait à Paris, lorsque j'ai quitté mes parents. Si je devais reprendre une de ses chansons ? *Bleu comme toi*. Le jour où je devrais faire une reprise en français, ce sera ce morceau-là. La couleur bleue est importante pour moi, elle fait partie de mon identité de musicienne, elle touche aux rêves, à la poésie,

à cette mélancolie heureuse que distille si bien Daho.

Silly Boy Blue, Breakup Songs (Columbia / Sony), disponible.

Yan Wagner



Si ma culture musicale francophone est restreinte, Daho fait partie des trois chanteurs qui comptent pour moi, avec Gainsbourg et Bashung. Petit, je le voyais à la télévision grâce aux clips diffusés le samedi

Silly Boy Blue

« *Ce qui m'impressionne chez Daho, c'est qu'il dit peu de choses pour exprimer beaucoup.* »

Yan Wagner

« Pendant l'adolescence (...), j'ai redécouvert Daho à la vingtaine grâce à ces synthés, ces compos super efficaces et cette voix spéciale, qui me plaisait déjà quand j'étais enfant, douce et rassurante. »

matin. Pendant l'adolescence, j'ai rejeté la pop pour écouter à fond du rap, mais j'ai redécouvert Daho à la vingtaine grâce à ces synthés, ces compos super efficaces et cette voix spéciale, qui me plaisait déjà quand j'étais enfant, douce et rassurante. J'ai fait sa connaissance lors de l'hommage à Jacno à la Cité de la Musique en 2011. Il était venu me féliciter à la fin de mon concert... L'année suivante, je lui ai proposé d'enregistrer un duo sur mon premier album, *The Only One*, il a tout de suite accepté. Tout s'est fait naturellement, sans rien d'intimidant. Ensuite, j'ai été chargé des claviers sur son album

Les Chansons de l'Innocence perdue, travaillé sur une reprise de *Paris Sens Interdits*, puis œuvré à la pré-production sur ses tournées, l'Eden Tour et Blitz... Notre collaboration est épisodique, d'autant que je vis désormais à Marseille, mais on ne se perd pas de vue. On m'a dit que son influence s'entend sur mon nouveau disque, *Couleur Chaos*... ce que je n'ai pas forcément conscientisé. Cela tient sans doute au fait de chanter en français et au désir assumé de vouloir (ou du moins essayer !) proposer des tubes.

Yan Wagner, Couleur chaos (Yotanka), sortie le 3 septembre 2021.

Jehny Beth**Jehny Beth**

« Il est lumineux, entraînant, enthousiaste, et ne laisse pas indifférent par sa connexion aux autres, sa facilité à communiquer. »

Je l'ai rencontré via un ami commun au début des années 2010. Je démarrais tout juste mon groupe Savages. On vivait à l'époque tous les deux à Londres. On allait à des concerts, on riait, car Étienne a beaucoup d'humour. Des blagues de l'époque nous restent encore aujourd'hui ! Il est lumineux, entraînant, enthousiaste, et ne laisse pas indifférent par sa connexion aux autres, sa facilité à communiquer. C'est rare. Il m'a invitée à venir à des défilés avec lui, à faire des interviews ensemble car il aime croiser les conversations, inclure d'autres musiciens dans sa propre promotion. Il m'a généreusement offert plusieurs plateformes... Pendant l'enregistrement de mon premier album solo, *To Love is To Live*, à l'ouest de Londres, il est venu me voir. Il a écouté et était très concerné, ému. Il sait prendre la température, donner son énergie... et repartir. Son opinion compte : je lui avais envoyé des idées de noms pour le premier album de Savages, et il avait confirmé mon intuition sur *Silence Yourself*, par exemple... J'apprends sans cesse d'Étienne. Quand on est chez lui, on discute, on écoute des disques, on regarde des

Adrien Gallo

« Il est plein d'encouragements et possède également cette chose rare chez les artistes qui témoignent d'une si longue carrière : son âme adolescente. »

photographies. Il a vraiment ce sens de la transmission et du partage de l'art, qui est le centre de sa vie. Et lorsque je lui dis : « Tu ne t'arrêtes jamais ! », il me répond : « Mais c'est mon métier ! »

Jehny Beth, To Love is to Live (Caroline) et Utopian Ashes, avec Bobby Gillespie (Columbia/Sony), disponibles.

Adrien Gallo



Quand le troisième album des BB Brunes est sorti, il nous avait fait passer un message

selon lequel il appréciait notre musique. Plus tard, il m'a invité chez lui pour écouter son album, *Les Chansons de l'Innocence perdue*, je lui ai, de mon côté, envoyé des démos de mon premier solo, *Gemini*, dont le titre était déjà un clin d'œil ! *Heures hindoues*, quelle chanson... Étienne est doux, habité, ultrasensible, doté d'une incroyable culture cinématographique et musicale. Il est plein d'encouragements et possède également cette chose rare chez les artistes qui témoignent d'une si longue carrière (qui est toujours restée cohérente) : son âme adolescente.

La naïveté, l'incandescence, une curiosité qui ne se tarit pas avec le temps... C'était aussi le cas de Christophe. Dans sa manière d'envisager et produire les chansons, il apporte quelque chose de rock à la pop, toujours très efficace chez lui, élégante et minimale.

Je me retrouve aussi dans la sentimentalité de son écriture : mon nouvel album, *Là où les saules ne pleurent pas*, est une invitation à la tendresse.

Là où les saules ne pleurent pas (Parlophone), sortie le septembre 2021.

Calypso Valois



Étienne et mes parents, Elli et Jacno, se connaissaient bien. Je le croise depuis que je suis petite, mais pendant longtemps, on se contentait de se dire bonjour timidement. En 2009, au décès de mon père, nous nous sommes rapprochés. Il a été très bienveillant, m'a beaucoup soutenue autour du projet de disque hommage à mon père, *Jacno Future*. À l'époque, je faisais déjà de la musique avec mon précédent projet Cinéma, et c'est l'un des premiers à m'avoir écoutée et donné confiance en moi.

Calypso Valois

« Si Étienne inspire autant de personnes de la scène actuelle, c'est qu'il nous tire vers le haut, et donne envie de nous dépasser. »

Étienne est l'un des plus grands artistes français actuels. Il a un sens de la mélodie sans pareil, ses textes sont impressionnants et inspirants, et sur scène, il m'a beaucoup influencé. Longtemps, j'avais tendance à me cacher derrière mon clavier, mais en le voyant en live, j'ai compris ce qu'était d'être un interprète. Il ne se dissimule derrière aucun artifice de son ou de lumière même, et sa scénographie est extrêmement recherchée... On reçoit une émotion tellement forte quand il incarne ses chansons ! Si Étienne inspire autant de personnes de la scène actuelle, c'est qu'il nous tire vers le haut, et donne envie de nous dépasser.

Second album à paraître en 2022.

Malik Djoudi

C'est une source d'inspiration : comment sortir des codes et rendre la langue française musicale ? Comment renouveler son image tout en préservant son identité ? Comment rendre les choses simples même quand elles sont compliquées ? C'est un tout, et heureusement qu'Étienne Daho est là pour montrer la voie.

Nous nous sommes rencontrés au Midi festival, où il était parrain de l'édition, à l'époque de mon premier album. Quand j'ai commencé à jouer, je l'ai vu derrière la console. Wow. C'était impressionnant car j'ai toujours écouté sa musique ! Nous sommes devenus amis et, grâce à lui, des portes se sont ouvertes. Il m'a donné beaucoup de confiance dans ce que je faisais, il m'a toujours conseillé. En 2019, nous avons fait un morceau avec Étienne et le regretté Philippe Zdar, À tes côtés, auquel je tiens beaucoup... C'est une épaule sur laquelle je peux me reposer, à la fois un grand frère et un ami, d'une curiosité incroyable. Sans lui, je n'en serais peut-être pas là...

Malik Djoudi, Troie (Cinq7/Wagram), sortie fin septembre 2021.

■ Témoignages recueillis par **Sophie Rosemont**

Malik Djoudi

« C'est une épaule sur laquelle je peux me reposer, à la fois un grand frère et un ami, d'une curiosité incroyable. »





**Abdelka Boumansour,
directeur général Pôle Addictions
GROUPE SOS Solidarités**

*« Les jeunes
ont besoin
de fêtes pour créer
un tissu social
et affectif »*

Abdelka Boumansour occupe, au sein du Groupe SOS, un rôle majeur. En tant que directeur général du pôle « Addictions », il œuvre au jour le jour pour ceux qui dépendent de substances ou d'autres drogues non chimiques. Mais cet ancien habitué du Palace bénéficie aussi d'un accès privilégié à la jeunesse et à la nuit, deux entités malmenées ces derniers mois dont il nous parle avec justesse.

Pouvez-vous m'en dire plus sur votre rôle de directeur général au sein du secteur « Solidarités » du Groupe SOS ?

Je suis en charge de trois grands pôles d'activités : « Addictions », « Soins avec hébergement temporaire » ainsi que « Santé communautaire et lutte contre les discriminations ». Cela englobe à la fois la lutte contre les drogues et contre le sida, mais aussi les addictions aux jeux d'argent, aux écrans ou encore aux réseaux sociaux. Nous gérons, parmi nos différentes missions telles que la prévention auprès des jeunes,

des CSAPA, soit des centres de soin, d'accompagnement et de prévention en addictologie. Les personnes dépendantes, notamment les ados, quel que soit leur milieu social, peuvent y être accueillis, informés, accompagnés, de façon à la fois médicale et psychologique.

Avez-vous remarqué une hausse des addictions depuis la Covid ?

Tout à fait, surtout chez les jeunes, qui consomment encore plus de cannabis et d'alcool ou même des produits de synthèse. Il y a aussi le chemsex, une pratique qui associe sexe et produits chimiques qui a pris une ampleur encore plus dangereuse, même si cela fait plusieurs années qu'elle existe.

« L'évolution positive concernant la nuit, c'est son progrès en matière d'inclusivité. »

Quel a été votre parcours avant de devenir directeur ?

Je viens de la génération « black-blanc-beur ». J'ai grandi dans des cités en banlieue parisienne avant d'étudier à Nanterre. J'ai découvert, dans les années 90, mon orien-



« Les jeunes et la culture de la nuit ont été pointés du doigt au sujet de la transmission du virus, car il faut bien trouver un coupable. »

tation sexuelle. Je commençais à l'assumer, mais c'était compliqué dans des quartiers très populaires. Je m'ennuyais à la fac, quand j'ai vu une petite annonce dans une revue LGBT intitulée *E.Male*. Le Groupe SOS cherchait un développeur dans le cadre de la lutte contre le VIH. J'ai candidaté, et c'est comme ça que je suis arrivé en 1998 en tant qu'emploi jeune au sein du Groupe SOS. J'avais envie de faire quelque chose d'utile pour la société, et mon militantisme grandissait au fur à mesure que je m'assumais dans ma sexualité.

Vous étiez un habitué au Palace. Quel souvenir en gardez-vous ?

J'y allais alors que c'était la fin du club, dans les années 90. Il y avait des soirées mythiques et épiques comme les tea dances, des fêtes gay qui avaient lieu le dimanche après-midi. J'ai découvert là-bas une nuit qui m'accueillait tel que j'étais, avec mes origines. Je quittais ma famille banlieusarde pour y retrouver une autre famille. Avec des amis, on organisait aussi des soirées au Palace.

Est-ce que la nuit, c'était mieux avant ?

Oui et non. Je me souviens de soirées géniales, les follivores,

autour de la chanson française, avec une ambiance fabuleuse, très « campagne » avec des plateaux de fromage. Elles se déroulaient dans plusieurs lieux parisiens, notamment le Bataclan. Mais, à Paris, la nuit était différente de celle du reste de la France. Dans la capitale, les soirées gay n'étaient pas toujours ouvertes aux autres communautés. C'était assez individualiste. Tandis qu'en province, ça se mélangeait plus, notamment avec des hétéros gay friendly accueillis dans des soirées homos de façon chaleureuse. L'évolution positive concernant la nuit, c'est son progrès en matière d'inclusivité. De plus en plus de collectifs, que ce soit dans les soirées hétéros ou LGBT, organisent des fêtes plus ouvertes. Ce sont de fantastiques avancées.

Pendant la pandémie, les clubs étaient fermés, mais les jeunes ont continué à faire la fête, parfois de manière illégale, tel un élan vital. Quel rôle social joue la nuit ?

La nuit est un exutoire et permet de rencontrer des inconnus, ce qui est essentiel. Quand je suis arrivé à Paris, qui est une ville dure, je ne connaissais personne, et c'est en soirée que je me suis fait des amis en plus de

ceux découverts à la fac. Mes meilleurs amis, je les ai connus la nuit. Ça m'a aussi permis de me construire en tant que personne. De la même manière, les jeunes d'aujourd'hui ont besoin de fêtes pour créer un tissu social et affectif. C'est quelque chose de l'ordre du nécessaire. La Covid a brisé toutes les relations. On a constaté plus d'isolement, de dépression mais aussi de violences conjugales. Il n'y avait plus d'exutoire. Certains ont alors bravé les confinements et pris des risques car ils cherchaient à s'échapper de ce qu'ils vivaient pendant la pandémie. Les jeunes et la culture de la nuit ont été pointés du doigt au sujet de la transmission du virus, car il faut bien trouver un coupable. Mais quand on est jeune, braver les interdits et se montrer insouciant font partie intégrante de cette période. S'ils ne respectaient pas les règles, ce n'est pas simplement pour « emmerder le gouvernement », mais parce qu'ils avaient besoin de se retrouver et de maintenir un semblant de relations humaines pour ne pas trop sombrer. Ce que je peux comprendre.

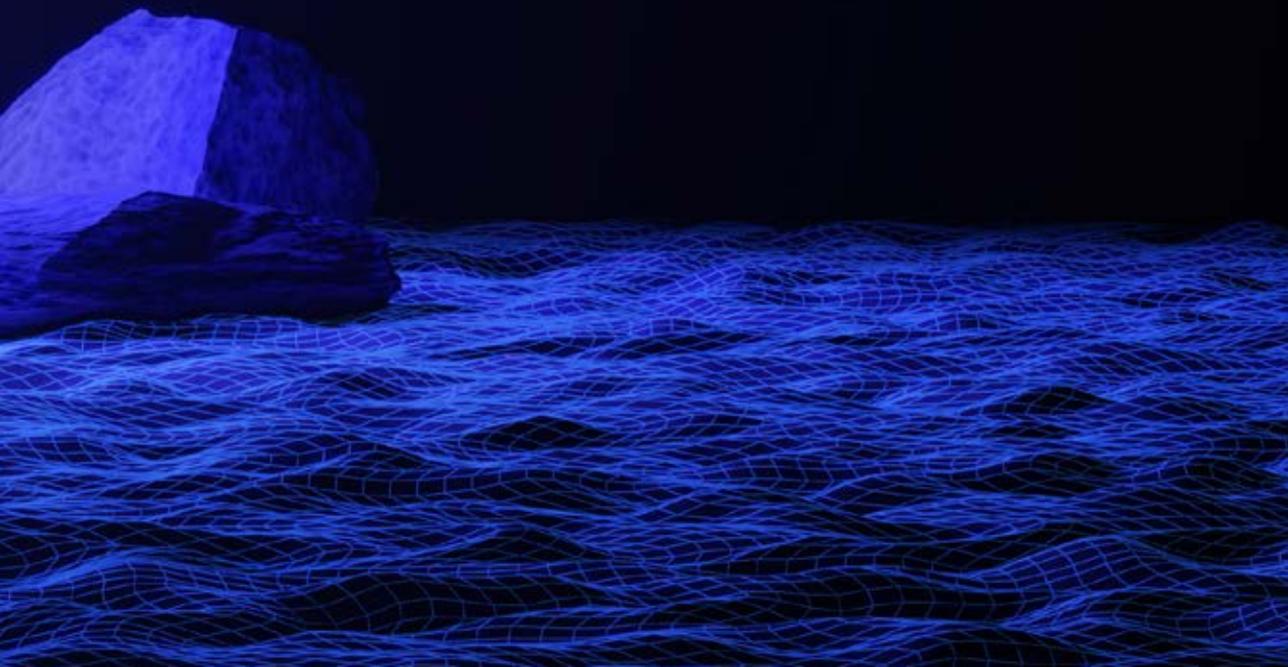
■ Propos recueillis par
Violaine Schütz



Combat dans la nuit

Interview croisée d'une avocate spécialiste de la musique, Alexandra Jouclard, et d'un artiste révélé notamment aux dernières Victoires de la musique, Malik Djoudi.

Deux regards, des combats, deux manières de décrire un mal-être dans la profession. Ils évoquent des solutions qui se dessinent pour sortir de l'impasse.



Comment pourrait-on vous présenter dans un papier qui lie musique, nuit et combats ?

Alexandra Jouclard : Je commence par la nuit car elle nous a vraiment manqué. C'est grâce à la nuit que j'ai découvert ma vraie vocation. Je suis passée d'avocate en droit des affaires à avocate de la musique en commençant par les clubs, alliance de la nuit et de la création.

La nuit reste pour moi la quintessence de l'univers de l'intime, du mélange des gens dans une création totalement débridée et quasiment organique.

Pour ce qui est de la musique, elle a pris un tournant particulier ces derniers mois, j'y ai vu beaucoup de fragilité, beaucoup d'humain. La musique est, elle aussi, organique. Ce que Malik a créé chez Radio France en est un des exemples. Nous avons davantage l'habitude de création brute jusque-là. Quant au mot combat, il est intrinsèque à mon métier d'avocate, surtout en ce moment.

Malik Djoudi : J'ai écrit une chanson sur la nuit. C'est dans la nuit que je m'oublie, que je fais de la musique, je joue, je fais des concerts. La nuit m'inspire beaucoup. Il m'est arrivé de vivre plus la nuit que le jour. C'est une grande source d'inspiration, elle me permet d'oublier, de m'évader. J'en suis moins, maintenant, de cette nuit, mais elle reste pour moi un moment de rencontres, les rapports y sont plus faciles, on est tous un peu plus égaux. J'aime l'idée de s'oublier dans la nuit.

La musique, c'est ma vie. Depuis tout petit, c'est elle qui me fait tenir. Je suis très heureux d'en faire mon métier, de sortir mon troisième album en septembre, c'est ma façon d'aimer et d'exister. La musique aussi est un acte de résistance, comme l'art de manière générale.

Malik Djoudi, le 23 janvier dernier, vous avez créé avec Juliette Armanet et Didier Varrod « Hypernuit », un rendez-vous de 6 heures de live à la Maison de la Radio avec 100 artistes.

Quel message souhaitez-vous faire passer ?

Malik Djoudi : Être musicien représente beaucoup de sacrifices, comme beaucoup de métiers d'ailleurs. On ne pouvait plus exercer nos métiers. L'idée est partie de ce sentiment d'être abandonné. Jouer devant des gens qui écoutent, pouvoir se rassembler, c'était un cri de vie qui nous a fait énormément de bien. Le message d'Hypernuit ? Ce genre d'évènement est essentiel à une société.

Malik Djoudi
*« La musique,
 c'est ma vie.
 Depuis tout
 petit, c'est elle
 qui me fait
 tenir. »*

Que peut-on retenir des décisions prises pendant le confinement concernant la protection de la culture ?

Alexandra Jouclard : On va plutôt parler de tentative de destruction, je m'explique : le fait de mettre la culture sous intraveineuse d'argent, pour moi ce n'est pas de la protection. Certes la culture a été soutenue plus qu'aux États-Unis, mais moins qu'en Allemagne. La culture en Allemagne est dans l'ADN de tout individu. La musique et l'art en général font partie de leur quotidien. En France, elle a été considérée comme non essentielle. Même dans des aides, la répartition des allocations donne l'avantage à des institutions plutôt qu'à des artistes, des auteurs, des personnes vivantes. Je ne dénigre pas les institutions, je décris juste une réalité. Laurent Garnier a fait une tribune qui n'a reçu aucun écho à ce sujet. Mettre la culture sous cloche est pour moi violent. Comme disait Malik, la culture est un acte de résistance, d'expression et de transmission. La réaction à ces décisions a été une énorme résistance : la prise d'antenne de Malik sur Radio France, la levée de bouclier des festivals... j'ai vu énormément de soutiens. Je fais partie de « l'Appel des indépendants » qui regroupe 1 600 structures culture et médias, toutes indépendantes. Le critère pour être indépendant est de ne pas être soutenu majoritairement par des institutions. La gestion de la crise pour la culture a permis des regroupements de mou-

Malik Djoudi

« Soit des décisions sont prises, soit on risque de se retrouver sur une offre où seuls Netflix et Spotify deviendront nos principaux médias. »

vements culturels face à cette tentative de destruction. L'année 2020 m'a mise en colère. Les bonnes intentions du gouvernement d'aider la culture ont pu créer des situations terribles pour les artistes. Certes, il y a eu un prolongement de l'intermittence, mais des artistes se sont retrouvés dans des situations monstrueuses. A contrario, j'ai vu naître, de la résistance, des prises de conscience et de la résilience, même si je trouve le mot galvaudé.

Malek Djoudi : Il y a des pays dans lesquels les artistes ont été laissés dans la nature, c'est une chance d'avoir un statut d'intermittent. La culture est ce qui représente vraiment la France à l'international. Ce sentiment de ne pas pouvoir exercer nos métiers a été très violent. Je pense qu'il va y avoir des séquelles sur les artistes - certains ont même changé de métier- mais aussi sur

le système culturel. J'ai peur que des écarts se creusent entre les artistes en devenir et les énormes artistes qui vendent beaucoup, que le mainstream soit privilégié à l'expérimental. Mais on est encore debout et c'est ça le principal !

Comment fait-on pour sensibiliser les publics à leur rôle dans la préservation de la création ?

Malik Djoudi : Au public, il faut lui dire de revenir aux concerts, mais le combat est vain et ne se résoudra pas à ça. Il faut faire avec l'évolution de nos consommations, le message serait plus de créer des formats équitables entre les artistes. Dans quelques années, l'industrie du disque sera finie. Nous avons certainement des solutions à trouver, sinon seuls les artistes mainstream pourront vivre de leur métier, contrairement aux autres.

Alexandra Jouclard : Dans la musique, on peut avoir les mêmes prises de conscience que pour le « manger sain et local ». C'est une vraie prise de conscience qui est en cours. Comme le souligne Malik, les gens ont pris conscience, pendant la période du confinement, qu'ils ne ressentent pas la même émotion entre le live des concerts et les diffusions captées, mêmes si elles étaient très bien réalisées. Les concerts amènent de telles surprises ! Je suis super optimiste et combative pour que les choses deviennent équitables. Il ne faut pas oublier qu'une directive européenne vient d'arriver sur la rémunération équitable et juste. Des acteurs sont en train de faire bouger les choses. Il y a une situation très manichéenne entre les grosses majors et les indépendants, notamment sur le streaming. Des plateformes comme Deezer sont en train de pousser le « user centric » qui te permet, comme lorsque tu achètes un disque, de rémunérer convenablement l'artiste. Pourquoi ça bloque actuellement ? Le secteur de la musique est le plus trusté. Je travaille également dans le cinéma et le spectacle vivant, et la musique est le seul secteur tenu par

Alexandra Jouclard

« Le fait de mettre la culture sous intraveineuse d'argent, pour moi ce n'est pas de la protection. »

Alexandra Jouclard

« Je sens chez mes clients une forme de rage, un peu comme à la chute du mur de Berlin quand il y a eu une explosion de la création berlinoise, j'adorerais avoir ça à Paris. »

des majors, qui décident qui ils mettent en avant ou pas.

Il nous faut mettre en place quelque chose de plus participatif. Reprenons l'exemple allemand : United We Stream a récolté 400 000 euros pour soutenir les artistes, en France ce n'est pas le cas. Il reste aussi un basculement à faire de la part des artistes. Les artistes ont encore un peu de mal à expliquer les situations d'urgence dans leur métier. Ils ne veulent pas en rajouter, ils ont parfaitement conscience que d'autres situations sont pires. Il y a une forme de culpabilité à dire que ça ne va pas. C'est dommage, car si les artistes arrivaient à dire « on a besoin d'aide », ça les aiderait à mieux faire passer le message.

Malik Djoudi : Nous sommes à un vrai tournant et il va être très rapide. Soit des décisions sont prises, soit on risque de se retrouver sur une offre où seuls Netflix et Spotify deviendront nos principaux médias, et beaucoup d'artistes disparaîtront. J'adore découvrir de nouveaux artistes, de nouvelles pièces de théâtre, de nouveaux créateurs, de nouveaux metteurs en scène. J'ai peur que ces métiers ne

soient plus accessibles pour beaucoup d'entre nous.

Alexandra Jouclard : Je crois que, de cet effondrement, il va en ressortir quelque chose. Tu vois Malik, je m'occupe du Sarcus festival qui, pendant un mois avec l'agence Bleu Nuit, crée une résidence d'artistes au cours de laquelle le Rex club, le Badaboum et plein d'autres, programment des artistes, des plasticiens... Je sens chez mes clients une forme de rage, un peu comme à la chute du mur de Berlin, quand il y a eu une explosion de la création berlinoise. J'adorerais avoir ça à Paris. Nous pouvons arriver, nous aussi, vers une explosion. Je pense que l'on peut aller vers le beau.

■ Propos recueillis par

Macha Binot

EN QUÊTE DE SENS



Le podcast
qui vous aide
à trouver
le sens de votre
existence par
Yohann Marcet,
logothérapeute

De la philosophie à la psychologie en passant par l'histoire, la politique, la culture et des rencontres avec des personnalités inspirantes qui se sont posées la question du sens de leur existence, le podcast « en quête de sens » vous aide à cheminer et à trouver la voie du sens que vous voulez donner à votre existence.

Épisode 6 :
RENCONTRE AVEC NICOLAS HULOT :
« le prochain saut sera celui du sens »

Une production MOUVEMENT UP.

Photo : Zoé Fidji

SUIVEZ-NOUS





Caroline Safir,
directrice générale Commune Image

« *Les films
nous marquent,
nous portent,
nous changent* »

En 2020, le metteur en scène marocain Ismael El Iraki a présenté son premier long-métrage, « Zanka Contact », dont la post-production a été finalisée à la fabrique de cinéma Commune Image. Mouvement UP a échangé avec sa directrice générale Caroline Safir ainsi qu'avec le réalisateur. Un entretien croisé pour comprendre leur rapport au 7^e art et ce qu'un film peut (nous) apporter.

À quelle occasion vos chemins se sont-ils croisés ?

Ismael : Lorsque Commune Image a accueilli, six mois durant, le montage de mon premier long *Zanka Contact*. Le film, tourné au Maroc, dure deux heures, avec une esthétique poussée, en pellicule, en cinémascope, mais à petit budget, donc il y a eu peu de prises. D'où de nombreuses difficultés en post-production. Six mois, c'est une éternité pour un montage, alors sans le soutien de Commune image, on n'aurait jamais fini ce film ! (Rires).

Comment entre-t-on à Commune Image ?

Caroline : Tout démarre avec la découverte d'un projet, qui nous tape dans l'œil, puis on rencontre la personne à l'origine de l'initiative. Là, en l'occurrence, Ismaël et son monteur Camille Mouton. L'équipe avait besoin d'un coup de pouce au niveau de la post-production ; c'est l'étape du dernier kilomètre, comme je dis souvent, une période souvent problématique. D'où le besoin de les encourager.

Le film, qui sera en salles le 29 septembre, a rapidement été bien accueilli...

Ismael : On a eu de la chance. La pandémie étouffait tout

espoir, et puis le film a été pris en sélection officielle à la Mostra de Venise en 2020 ! Cela a été une joie de le présenter là-bas. Puis Khansa Batma, la rockstar marocaine qui joue le rôle principal, a reçu le prix de la meilleure actrice (section Orizzonti), alors qu'elle n'avait jamais joué avant ! Après les festivals se sont enchaînés... et quelques prix aussi.

Caroline : Au Festival international du film d'Aubagne, Ismael a eu le Prix de la Meilleure Mise en scène.

Dans ce film primé, que voulez-vous montrer ?

Ismael : Pas les sujets sociaux attendus du Maroc, mais l'esprit de la ville de Casablanca, sa rébellion, sa folie. Ce mélange d'humour et de violence, ce mix d'influences typiquement marocain aussi. Ma position politique, en tant que cinéaste africain, c'est que je revendique le droit à la fiction. On attend d'un cinéaste africain qu'il ait une approche documentaire,

qu'il donne des nouvelles de son pays. Moi je dis qu'on a le droit de filmer une histoire d'amour rock'n'roll, un film fantastique, un western, de la science-fiction, voire tout ça en même temps !

C'est important de pouvoir sortir des cases ?

Ismael : Oui. Et, pour ça il faut des personnages qui cassent les carcans. Prenez Khansa Batma, c'est une femme marocaine d'une puissance folle, qui défend ses convictions avec force. Son personnage lui ressemble : on sort du cliché de victime permanente des femmes maghrébines. Idem pour Ahmed Hammoud. Son personnage de rocker est loin des clichés sur les hommes magrébins, ni agressif ni tchatcheur rigolo à la Jamel Debbouze. On voulait montrer une masculinité maghrébine empreinte de fragilité, qui est encore rare.

Est-ce que ce type de films est plus difficile à réaliser ?

Ismael : C'est surtout plus dur à financer, car il faut inventer de nouvelles cases. Mais on est plusieurs cinéastes marocains à oser le film de genre, comme Sofia Alaoui, César du court-métrage en 2021 avec *Qu'importe si les bêtes meurent*,

« On est là pour faire vivre des émotions aux gens. »



« Si les jeunes s'engagent dans le 7^e art, on aura tout gagné. »

un film de science-fiction, ou encore Yasmine Benkirane et son futur film *Reines*, un road movie féminin en camion !

Que peut apporter le cinéma ?

Ismael : Un film, c'est une expérience collective quand on le regarde en projection. Mais après la séance, chacun se souviendra d'un aspect différent, chacun racontera un film différent. Il y a l'objet culturel, le film. Et ce qu'il en reste, ce que l'on en retient : l'émotion.

Caroline : C'est un moteur, un vecteur, un constructeur de liens à une période où ces derniers sont de plus en plus ténus. Les films permettent de faciliter

le dialogue entre des personnes d'horizons différents. Au cinéma, en l'occurrence, on regarde toutes et tous dans le même sens, et alors « l'étranger » n'est plus « l'étranger ».

Ismael : On veut faire vivre des émotions. Faire pleurer, rire, émouvoir via la musique (pour *Zanka Contact*, en tout cas). C'est l'émotion qui rapproche.

Justement, un film peut-il changer le monde ?

Ismael : Ken Loach répondait à cette question en disant « à peine donner un coup de main ». Alors que ses films ont changé le monde dix fois ! Souvent, les personnes qui ont beaucoup d'impact sont les plus humbles. Comme chez Commune Image.

Caroline : Il y a des films qui nous marquent, qui nous changent. Ils nous portent, nous font évoluer dans la manière de nous projeter dans la vie, via les représentations (au sujet des questions de genre notamment). Prenons le cas de *Petite fille* de

Sébastien Lifshitz, pour la question de trans-identité. De très nombreuses personnes parviennent à se sentir plus légitimes par rapport à ce qu'elles sont ou par rapport à des choix de vie, après avoir vu un film. Il est là, le pouvoir du cinéma.

Le cinéma amène aussi de belles rencontres...

Caroline : Commune Image veut créer des ponts entre celles et ceux qui n'auraient pas forcément eu la chance de se croiser. On propose des rencontres avec des jeunes de Seine-Saint-Denis, où l'on est situés. On veut créer du commun entre les habitants d'un territoire et les créateurs.

Ismael : Donnez les moyens de raconter les histoires de ce territoire aux gens qui en sont issus et vous aurez des surprises : des comédies musicales, du fantastique... Les gens sont divers par essence, les clichés sur la banlieue viennent d'ailleurs. Pour les rencontres, je reviens bientôt pour présenter mon film. J'ai hâte !

Caroline : Si ces rencontres peuvent susciter des vocations, ce serait bien... Ce sont les citoyens de demain. En rencontrant des personnalités d'origines différentes, ils se rendent compte que l'on n'est pas obligés de venir du 7^e arrondissement parisien pour percer dans le cinéma. C'est ouvert à tous, et il y a de très nombreux métiers dans le milieu. Alors si ces jeunes s'engagent dans le 7^e art, on aura tout gagné. ■ Propos recueillis par **Philippe Lesaffre**



Davy Rothbart

« Depuis la sortie de *17 Blocks* aux États-Unis, des hommes politiques s'intéressent aux quartiers »

Pendant 20 ans, la caméra de ce journaliste progressiste a suivi les combats au quotidien, mais aussi les petites victoires d'une famille afro-américaine de Washington D.C., à 17 blocs du Capitole...

Interview

Ce quartier ne se situe qu'à 17 pâtés de maison du Capitole, mais est tristement connu pour son haut taux de criminalité. C'est là que vit la famille Sanford. En 1999, l'apprenti journaliste et réalisateur Davy Rothbart fait leur connaissance. C'est le début d'une longue amitié. Très vite, Cheryl et ses enfants Denice, Smurf et Emmanuel se prêtent au jeu de la caméra... En 2010, Rothbart réalise que les 1 000 heures de rushes accumulées peuvent offrir un documentaire exceptionnel, entre journal filmé et saga familiale. En résulte *17 Blocks*, qui témoigne de l'intérieur de la brutale réalité de

foyers afro-américains écrasés par un système souvent malveillant. Cofondateur de *Found Magazine*, coréalisateur d'un documentaire sur des basketteurs, *Medira*, auteur de deux films sur le groupe punk Rise Against, Rothbart signe à 46 ans le film qui le fait rentrer dans la cour des grands.

Comment as-tu rencontré ces deux frères Sanford, Smurf et Emmanuel, qui sont chacun un pilier narratif de *17 Blocks* ?

Après la fac, j'ai déménagé à Washington D.C. pour écrire un recueil de nouvelles ou un

roman... sans grand succès. J'ai trouvé un petit job, je squattais chez un ami qui n'était jamais là. J'étais seul et tous les jours, au lieu d'écrire, je jouais au basket, à 13 blocs du Capitole. Le terrain était situé pile entre un quartier résidentiel plutôt mignon, et un autre beaucoup plus pauvre et accidenté. C'est là que j'ai rencontré Smurf qui, âgé de 15 ans, était plus charismatique que moi, charmant, plein d'énergie. Son petit frère Emmanuel était toujours là, le regardant à travers la grille. Il était trop petit pour jouer, on acceptait qu'il vienne uniquement quand on manquait de joueurs !

« Ma mère faisait partie des militants blancs qui partageaient des bus avec des activistes noirs et qui descendaient protester contre la ségrégation dans le Sud. »

Et, très vite, tu as été « adopté » par la famille Sanford, comme le dit la matriarche Cheryl !

Oui. Un jour, Smurf m'a proposé de venir dîner chez lui. Avec leurs sœurs Denice et Cheryl, on a passé un bon moment. J'y suis allé très souvent, d'autant que j'étais loin de ma propre famille. Ils ont été très généreux avec moi, très accueillants.

Et tu as commencé à les filmer... avant qu'ils le fassent eux-mêmes !

J'avais toujours regardé énormément de films, mais je n'osais pas ambitionner de devenir cinéaste. Avant de m'installer à Washington, j'ai quand même acheté ma première caméra. C'est avec Emmanuel, Smurf et Denice que j'ai fait mes armes de cinéaste. Je les filmais eux, mais aussi leur appartement, les environs, les gens du quartier à qui on posait des questions... J'étais très influencé par le réalisateur iranien Abbas Kiarostami qui, dans *Où est la maison de mon ami ?*, raconte simplement la vie d'un village de montagne. J'ai essayé de faire la même chose à Washington, avec un fil narratif précis : un gamin perd un ballon de basket et va le récupérer chez un autre du quartier, etc.

Mais sans grand succès... Alors on a continué à filmer pendant des mois, je leur laissais parfois la caméra le week-end. Ça pouvait être lyrique quand Emmanuel filmait de sa fenêtre... Ensuite, j'ai déménagé. Nous sommes restés en contact et quand j'allais les voir, on sortait la caméra.

Sans dévoiler « 17 Blocks », c'est un drame qui, 10 ans plus tard, vous convainc de revenir filmer plus longtemps. Et de faire ce film ?

J'étais dans le Michigan quand Denice m'a appelé et raconté ce qui s'était passé. Le lendemain, j'ai pris un avion pour D.C. et la première chose que Cheryl

m'a dit c'est : « *Mais où est la caméra ?* » Elle avait compris le pouvoir d'information des images. Elle voulait tout enregistrer. Alors on s'y est remis. Ça a pu nous briser le cœur parfois, mais c'est ce qui nous a aussi guidés. Je ne pensais pas que ça allait durer 10 ans de plus... Jusqu'au jour où j'ai réalisé qu'il fallait faire un film de ces 20 années.

D'autant qu'elles reflètent l'évolution de la société américaine, de la situation professionnelle et affective des personnes noires...

Depuis la sortie de *17 Blocks* aux États-Unis, des hommes politiques comme Antonio Delgado



ont manifesté leur intérêt pour ces quartiers. Ils réalisent que le manque de travail, l'usage de drogue, les meurtres sont intrinsèquement liés, sans que les victimes ou les criminels y soient forcément destinés. Des associations nous soutiennent de près, comme Everytown for Gun Safety, la plus grande organisation de prévention de violence par armes à feu, ou le mouvement Black Lives Matter de D.C. Cependant, Cheryl pense toujours que sa vie ne compte pas. Car il manque une véritable volonté politique, un budget digne de ce nom, des dialogues à organiser...

Il y a quelques années, avec les Sanford, tu as lancé l'association Washington II Washington, qui permet à des enfants de D.C. ou de la Nouvelle-Orléans de camper en pleine nature durant trois semaines...

C'est Cheryl qui m'a soufflé l'idée. Elle se souvenait que lorsqu'Emmanuel était petit, je voulais l'emmener camper mais sans avoir jamais eu l'occasion de le faire. La première année, on est partis avec une dizaine d'enfants du voisinage dans les montagnes splendides environnantes. Aujourd'hui, il y a plus de 60 petits campeurs qui constatent à quel point le monde est bien plus grand que ce qu'ils ont l'habitude de voir, et toutes les possibilités qu'il peut leur offrir. Certains des débuts deviennent accompagnateurs à leur tour, comme Justin, le

fil de Denice... La nature est la meilleure des enseignantes. Évidemment, l'organisation peut être chaotique : quand on a 50 dollars de budget, on n'a pas d'autres choix que de s'entasser dans un van et de se contenter de foncer vers le vert !

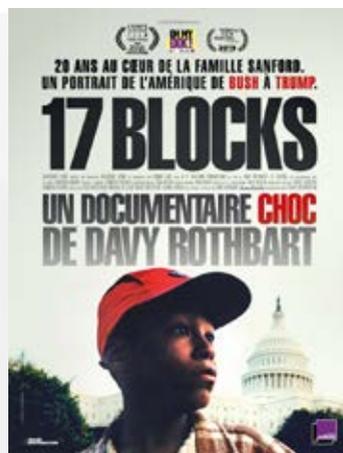
« Quand on a 50 dollars de budget, on a pas d'autres choix que de s'entasser dans un van et de se contenter de foncer vers le vert. »

As-tu été toi-même élevé dans une famille engagée ?

Oui ! Dans sa jeunesse, ma mère a été très impliquée dans la lutte pour les droits civiques. Elle faisait partie des militants blancs qui partageaient des bus avec des activistes noirs et qui descendaient protester contre la ségrégation dans le Sud, où les gens les attaquaient sans se priver. Elle a aussi été active au sein du mouvement pacifique durant la guerre du Vietnam. Mon père, lui, était un homme qui parlait avec tout le monde, dans la rue, les bars...

Est-ce de lui que tu tiens ton amour des histoires ?

Sans aucun doute, mais surtout du fait que ma mère est sourde, je crois. Quand j'étais enfant, les gens qui voulaient lui parler s'adressaient à moi pour que je traduise en langage des signes. C'est sans doute cela qui m'a donné l'envie de raconter les autres, de rapporter leurs paroles. ■ Propos recueillis par **Sophie Rosemont**



Pour aller plus loin :

washingtontowashington.org
17blocksfilm.com

QUAND LE JEU VIDÉO DÉMATÉRIALISE LES LIENS SOCIAUX

Durant le confinement, de nombreuses personnes ont compensé leur manque de lien social par les jeux en ligne. Ces univers virtuels peuvent-ils créer de véritables liens sociaux ou ne sont-ils qu'illusoire ? Nous avons sondé, via un célèbre forum de jeux vidéo, des joueurs âgés entre 25 et 35 ans, de fins connaisseurs qui, entre deux parties, nous ont livré leur avis.

mickaeljs

Le jeu vidéo peut créer du lien, dans la mesure où un jeu en ligne ou même un jeu local multijoueur permet de se connecter à d'autres personnes qui partagent nos valeurs, d'élargir son cercle social et de s'enrichir sur le plan personnel. D'un autre côté, le jeu vidéo est aussi un prétexte pour se couper du monde ou encore évacuer sa frustration, comme ces gens qui passent 8h/jour devant LoL (League of legends, ndlr) en cassant leur clavier et en insultant les autres.

Lestormtrooper

Des liens sociaux éphémères : tu rencontres des gens, tu joues avec eux, puis tu changes de jeu et de gens.

Sinnlos

Le jeu vidéo seul ne suffit pas à créer un lien (au sens où le lien, même s'il est né par le jeu, n'est pas complet), mais il contribue à le renforcer à partir du moment où il crée des souvenirs communs.

IceLewis

C'est rarement un créateur de lien social... Par contre, oui ça doit servir de béquille à pas mal de personnes solitaires pour compenser une vie sans lien social.

Pseudo14-09-20

Le jeu vidéo peut nous amener à échanger avec des personnes qui pourraient être éloignés de nous de prime abord, vu que sur internet tu n'as pas de genre, d'origine, etc. Surtout quand tu joues à des jeux sans communication verbale.

Unwoke

Sur le long terme, on peut s'acoquiner avec des gens qu'on aurait jamais croisés ailleurs que dans un jeu vidéo. Mais, le style et le titre auquel on joue sont assez déterminants : on est ce qu'on consomme.

tokeybleh

Perso j'ai rejoint une guilda sur WoW (World of Warcraft, ndlr) il y a plus de 10 ans, on était une cinquantaine, et depuis, un noyau de 10 joueurs s'est formé et on joue toujours ensemble sur différents jeux. J'en ai même rencontrés certains dans la vraie vie, et bien souvent, on se retrouve sur Discord le soir juste pour discuter, sans même jouer, et on rigole toujours autant. Ils font clairement partie de mes meilleurs potes aujourd'hui.

El Diablo X9

Dans certains cas, oui, mais faut pas en faire la solution divine pour se faire des amis. C'est comme les réseaux sociaux...

Mikse96

Moi qui suis introverti (asocial même) dans la vraie vie, ça me fait plaisir de jouer et plaisanter avec des Français, Anglais et Italiens sur un certain jeu de foot en 2D...

«LE JEU VIDÉO PEUT COMPENSER DES MANQUES»

Laurent Trémel est sociologue, auteur de plusieurs publications sur les jeux vidéo.

Il nous livre son avis.

Selon vous, le jeu vidéo crée-t-il du lien social ?

Pour des personnes issues de milieux socioculturels où les relations sociales sont assez riches, le fait de jouer à des jeux vidéo ne les empêchera pas d'entretenir des liens sociaux derrière ou en dehors des écrans. En revanche, pour un adolescent déscolarisé, sans beaucoup d'amis, qui joue près de 10 heures par jour, il n'y aura pas de miracle au niveau du lien social, il continuera seul à faire évoluer son personnage virtuel jusqu'à ce qu'il devienne un surhomme.

Un processus susceptible de le désocialiser pour de bon...

Oui, le processus maintient dans la solitude, mais il flattera l'égo, car le jeu vidéo est un pansement égotique. Il y a, dans ces univers virtuels, des formes

de compensation à des situations sociales professionnelles, économiques qui se dégradent aujourd'hui. Les industriels du jeu vidéo l'ont compris et conçoivent des jeux qui vont permettre à de jeunes adultes de connaître la mobilité sociale, la réussite, le succès à travers leur avatar. Et puis, il y a aussi des formes de compensation qui vont leur donner la sensation de vivre une vie sociale épanouie avec leur personnage. Les progrès techniques font que la plupart des interactions sociales sont aujourd'hui retranscrites dans les jeux vidéo, y compris les relations amoureuses ou sexuelles...

« Les univers virtuels peuvent permettre à des personnes pouvant avoir des handicaps sociaux ou physiques de s'intégrer ici plus facilement. »

Le virtuel peut-il permettre à des personnes de s'intégrer plus facilement que dans le réel ?

Les univers virtuels peuvent en effet permettre à des personnes pouvant avoir des handicaps sociaux ou physiques de s'intégrer ici plus facilement. C'est normal puisque le but de ces jeux est de se bâtir une personnalité alternative. Une identité plus « gratifiante » que celle de la vie de tous les jours. Mais les individus tels qu'ils sont structurés sur le plan socioculturel auront tendance, que ce soit dans la vie de tous les jours comme dans les loisirs, à se rapprocher de personnes qui partagent les mêmes caractéristiques socioculturelles. Dans des jeux tels que *World of Warcraft*, il y a des joueurs jugés trop jeunes ou même des joueuses qui se font exclure de groupes par d'autres joueurs sous prétexte qu'ils ne répondent pas au profil du joueur attendu là.

■ Propos recueillis par **Geoffrey Chapelle**



François Beaune

*« Je ne suis
ni psy, ni curé,
je suis un collecteur
d'histoires »*

François Beaune est un écrivain du réel, un infatigable collecteur d'histoires.

Sa source d'inspiration ? La vie des autres. Depuis 10 ans, l'auteur installé à Marseille œuvre avec sensibilité à partager une galerie de portraits incarnant la complexité du monde actuel.

Entretien

Quand avez-vous commencé à collecter des histoires ?

Je collecte des histoires vraies depuis 2011, lorsque Marseille, où je vis, a été choisie comme capitale européenne de la culture. Pendant deux ans, j'ai voyagé à travers la Méditerranée, et j'ai interrogé des inconnus à Alger, Sfax, Gaza, Tétouan, Marseille, Tunis, Tanger, Athènes, Le Caire, Jérusalem... J'ai rencontré près de 1 500 personnes qui m'ont raconté leurs histoires. J'ai été inspiré par l'auteur américain Paul Auster, qui avait lancé un appel à ses concitoyens pour collecter les anecdotes de vie. Ma démarche a donné lieu au projet *Histoires vraies de Méditerranée*, une sorte de

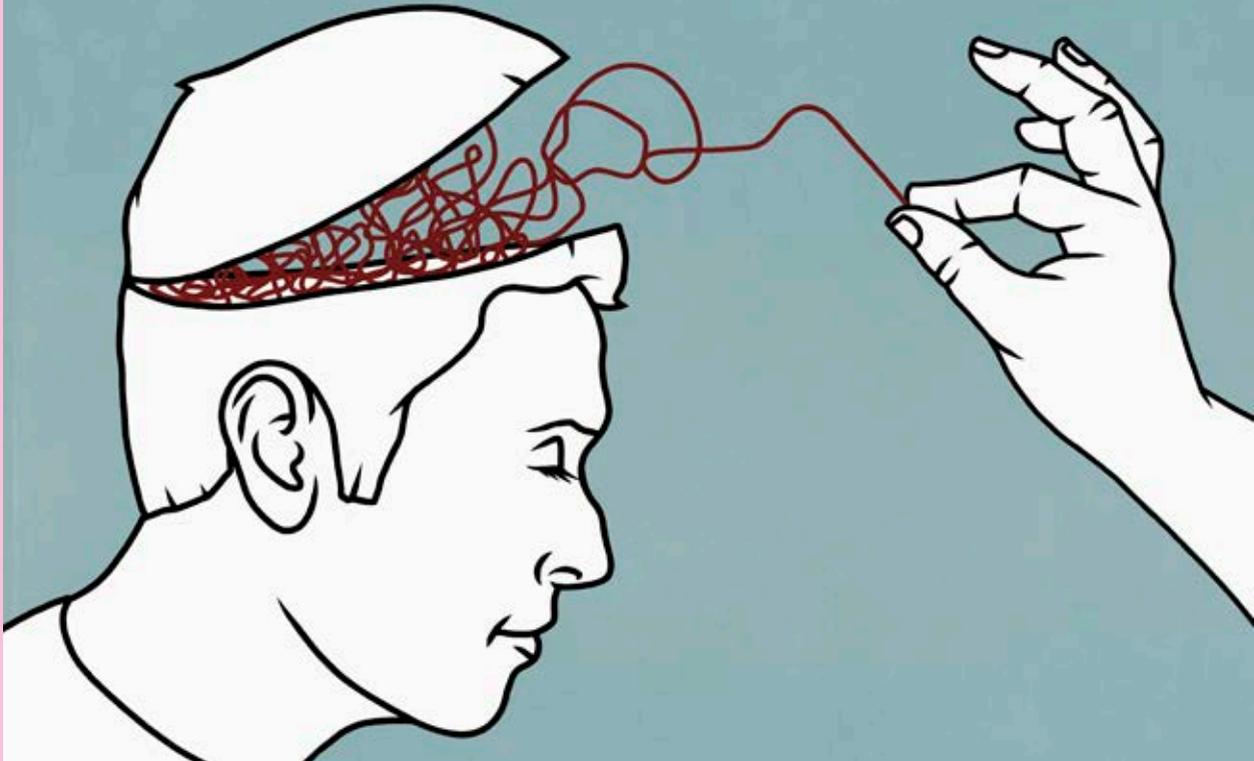
bibliothèque d'histoires multilingues et communes aux habitants du bassin méditerranéen. J'ai ensuite créé l'association Histoires vraies. La collecte des histoires par des artistes se fait aujourd'hui dans toutes les langues, et les histoires sont restituées sous forme de textes, vidéos, spectacles.

Tout le monde peut y participer, toutes les histoires sont libres de droit, car les histoires font partie du patrimoine de l'humanité.

Votre source d'inspiration, c'est la vie elle-même ?

Je suis un écrivain du réel, dans la mesure où je n'invente rien. Tout est déjà là, sous mes yeux. Tous les personnages de mes livres sont inspirés de personnes qui existent, que j'ai rencontrées et avec qui j'ai passé du temps pour mieux les connaître. Dans mon dernier livre, *Calamity Gwenn* (Albin Michel, 2020, ndlr), je raconte l'histoire d'une femme de 30 ans qui travaille dans

« Le hasard m'amène des gens qui ont quelque chose sans doute à nous dire de notre humanité. »



« J'aime parler des invisibles, entrer en empathie avec les gens et leurs histoires, c'est vraiment une expérience radicale de l'altérité. »

un sex-shop de Pigalle, et qui partage sous la forme d'un récit intime sa vie nocturne, ses virées, ses amours... Dans la vie, Gwenn s'appelle Rozenn, et j'ai passé de longues heures à l'écouter, à lire ses journaux intimes avec son accord. Depuis la 6^e, j'écris des poèmes, des essais, des nouvelles. J'ai toujours pris des notes partout, tout le temps, dans le métro, dans le train, pour nourrir mon inspiration. J'écris pour me mettre à l'écart du monde et pouvoir ensuite agir dessus. Jusqu'à 30 ans, j'ai voyagé, enchaîné les petits boulots : j'ai été barman, commis de cuisine, j'ai réalisé des sondages pour la SOFRES, j'ai été veilleur de nuit. Mon premier livre, *Un homme louche*, est sorti en 2009 et, depuis, je vis de mon métier d'écrivain. J'ai réalisé des documentaires sonores pour Arte radio et France Culture. J'aime créer mes propres archives pour me rendre compte de la réalité du monde.

La réalité dépasse-t-elle souvent la fiction ?

Parfois, le réel est plus fort que la fiction. Dans mon livre *Omar et Greg*, je raconte l'improbable amitié qui relie Greg, un employé du bureau régional

du Front national en région PACA, et Omar, qui a passé sa jeunesse à chasser les skins. Greg était le voisin d'une amie, il m'a raconté son enfance compliquée dans une banlieue dure de Lyon. Le harcèlement qu'il vivait parce qu'il était obèse. En trouvant ce job au bureau régional du Front national, Greg a eu le sentiment de trouver enfin une famille. Il m'a ensuite présenté son ami Omar. Ils se sont rencontrés au moment où Jean-Marie Le Pen commençait à ouvrir le parti aux musulmans. Omar avait été militant au PS et au sein de l'association SOS Racisme. Il s'est rapproché du FN pour tester autre chose. Leur amitié improbable s'est construite sur un sentiment commun d'injustice et une enfance similaire entre les murs d'une cité. Le hasard m'amène des gens qui ont quelque chose sans doute à nous dire de notre humanité. Encore une fois, je ne suis ni psy, ni curé, je suis un collecteur d'histoires.

Vous menez aussi de nombreux projets de proximité auprès de publics très variés ?

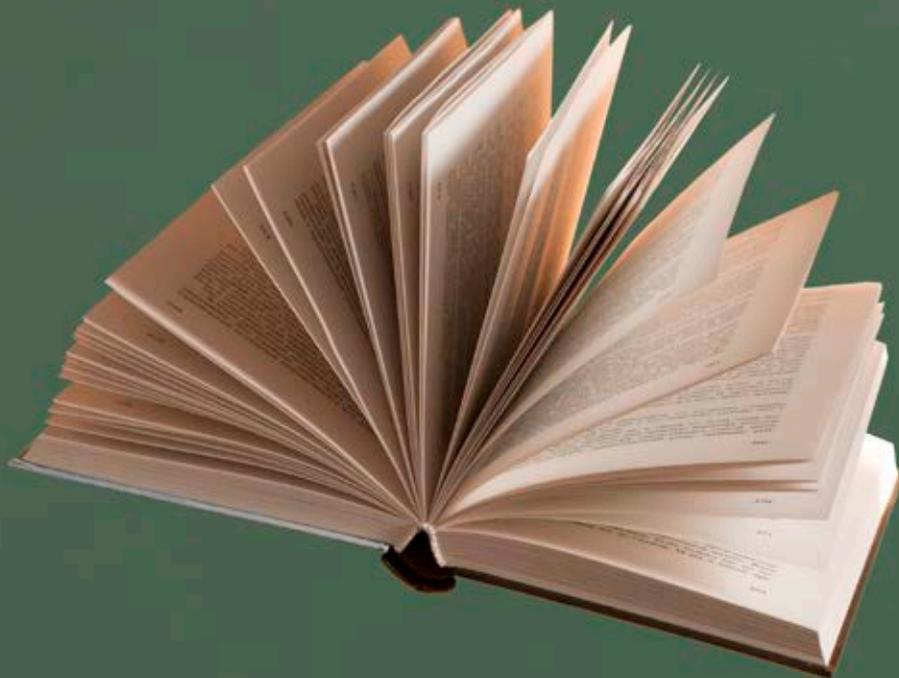
J'organise des veillées dans les villages des territoires où je suis en résidence artistique.

On se retrouve avec les habitants et on partage nos histoires. C'est très fort. Je fais cela en ce moment sur le territoire du Val d'Amboise, en Indre-et-Loire, pour mieux comprendre qui sont les habitants. En partenariat avec l'Agence régionale du livre PACA, je suis aussi intervenu en prison auprès de détenus étrangers qui parlent peu ou pas français. Nous étions plusieurs auteurs dans le cadre de ce projet, accompagnés d'interprètes, et l'idée était d'en tirer un spectacle, un livre et des podcasts. Le projet a été baptisé *Les Histoires vraies du dedans*. Bientôt, je vais travailler avec des mineurs placés par la Protection judiciaire de la jeunesse, à la demande de l'association La Fabrique des mouvements à Aubervilliers. La vocation d'un écrivain, à mes yeux, est de raconter la complexité du monde à partir du réel. J'aime parler des invisibles, entrer en empathie avec les gens et leurs histoires, c'est vraiment une expérience radicale de l'altérité. ■ Propos recueillis par **Sandra Coutoux**

Pour aller plus loin :

histoiresvraies.org
Calamity Gwenn, de François Beaune. Albin Michel, 2020.
Omar et Greg, de François Beaune. Nouvel Attila, 2018.

Des livres et des liens



Les livres sont-ils essentiels à nos vies ? Ces professionnels n'ont pas attendu la crise sanitaire pour faire du livre bien plus qu'un produit de consommation culturelle. Découvrez leurs initiatives.

Gilles Arnoult - Le Bouquine Truck : « Nous avons imaginé un véritable salon littéraire sur roues ! »

Le Bouquine Truck va sillonner les marchés locaux, les plages et les festivals du sud de la France, cet été. À son bord, des auteurs locaux qui vont ainsi rencontrer les lecteurs et dédicacer leurs ouvrages. L'initiative est née dans l'esprit de Gilles Arnoult, le directeur de la maison d'édition indépendante nîmoise Nombre7. « Nous publions environ 350 auteurs de romans et de récits. 2020 a été une année difficile, car la crise sanitaire nous a contraints à annuler tous les salons littéraires, qui sont les espaces privilégiés de nos auteurs pour se faire connaître. Cela nous a poussés à innover et à créer le Bouquine Truck, qui a pour ambition de susciter la rencontre entre les auteurs et les lecteurs au cœur de la cité ! Concrètement, cet été, le camion va s'installer dans des festivals, des marchés, des campings dans un rayon de 150 km autour de Nîmes, pour faire la promotion d'écrivains locaux. À chaque étape, trois auteurs viendront dédicacer et parler de leurs livres avec le public. L'idée est de créer du lien, de permettre aux auteurs d'échanger avec les lecteurs. Nous avons imaginé un véritable salon littéraire sur

roues ! Cette approche ouvre le champ des possibles et permet une forte relation de proximité. Auteurs et lecteurs reprennent contact, lors d'une rencontre directe, engagent la conversation et vivent ensemble des moments privilégiés. Cette initiative s'engage à soutenir la diversité des offres culturelles. Dans un monde d'édition particulièrement encombré, les « petits » écrivains qui ne relèvent pas d'une maison parisienne de premier rang manquent cruellement de visibilité et d'occasions de défendre leurs textes. Nous croyons au pluralisme culturel, aux talents locaux. Le Bouquine Truck est un outil pour valoriser la culture de proximité. Les municipalités sont nombreuses à soutenir l'initiative et nous avons noué des partenariats avec des librairies indépendantes. C'est une nouvelle manière d'investir la culture dans la cité. »

Bérengère Lebrun - Liliroulotte : « Le livre est porteur d'éducation, de réflexion, de citoyenneté »

Bérengère Lebrun, 42 ans, sillonne les routes du Finistère et parfois des Côtes-d'Armor et du Morbihan, au volant de sa librairie jeunesse itinérante. Dans sa Liliroulotte, cette éducatrice de jeunes enfants accompagne les parents, intervient dans des

structures dédiées aux enfants de tous les âges et a fait du livre jeunesse un moyen de créer du lien social en milieu rural.

« J'ai exercé mon métier d'éducatrice dans différentes structures pendant quelques années. Il n'y avait pas de librairie jeunesse dans le Finistère, et je sentais qu'il y avait une demande des parents et des professionnels de l'enfance. Cela m'a donné l'idée de créer une librairie jeunesse ambulante dans un camping-car, pour être proche des gens. Le projet a mis quatre ans à voir le jour, en partie parce que réunir les financements a été compliqué. J'ai lancé un financement participatif qui m'a bien aidée, mais les banques ont eu du mal à me suivre. C'est vraiment le soutien de la presse locale et une rencontre qui ont tout débloqué. Sept ans plus tard, le projet existe toujours, et c'est une grande fierté ! Pour moi, le livre est porteur d'éducation, de réflexion, de citoyenneté. Les parents viennent dans ma Liliroulotte pour bénéficier d'un accompagnement éducatif. Le livre permet d'aborder certains sujets et de créer un échange avec les enfants. J'interviens dans les écoles, les crèches, les IME, les lycées... J'organise des ateliers lecture et anime des formations à la lecture à voix haute. J'aime la variété de mes missions et j'aime répondre

aux besoins des habitants des territoires ruraux. Le livre est essentiel, pour que l'humanité se révèle, que les gens rêvent, réfléchissent, y voient plus clair, mais c'est surtout la relation humaine qui est au cœur de mon projet. Je crée un espace d'échange. Je choisis les livres de ma librairie ambulante comme une petite fourmi, c'est mon côté militant. Vendre des nouveautés m'intéresse moins, ce que j'aime, c'est proposer des livres qui répondent aux besoins des familles : les émotions, la séparation, l'arrivée d'un frère ou d'une sœur, etc. ou juste pour rire ! Je me considère comme une libraire engagée, car j'essaie de contribuer à ce que l'individu se développe plus vite que l'individualisme... J'ai envie d'amener un lien de proximité positif, et les retours encourageants me poussent à continuer. »

**David Lorrain - Recyclivre :
« Remettre un livre en circulation, c'est bon pour la planète »**

Recyclivre est une entreprise écocitoyenne et solidaire qui collecte gratuitement des livres chez des particuliers et les revend à petits prix. Une partie du service est assurée par des personnes en situation de handicap. David Lorrain a quitté le monde de la finance pour se consacrer à ce projet pionnier de l'économie circulaire, il y a 10 ans.
« En 2008, je cherchais un moyen de faire don de mes

livres, et je n'ai pas trouvé de service adapté. J'ai pensé que je ne devais pas être le seul dans cette situation, et cela m'a donné l'idée de créer un système de collecte et de revente d'occasions. Je revenais d'Espagne, j'avais travaillé un peu dans la finance et j'avais envie de créer mon entreprise. Dès le départ, la dimension sociale et solidaire de mon projet s'est imposée. J'avais envie de donner une seconde vie aux livres et une seconde chance aux gens confrontés à un accident de la vie. Recyclivre a noué un partenariat avec l'entreprise d'insertion francilienne ARES. La gestion du stockage et les commandes des livres sont gérées par des salariés en situation de handicap physique. Dès le départ, nous avons pensé une organisation des tâches inclusive adaptée aux personnes. Et cela marche ! L'efficacité économique est l'un des piliers de notre entreprise, c'est pourquoi nous misons sur un service de qualité. Nous sommes aussi fiers de proposer à nos clients la possibilité de contribuer à des associations contre l'illettrisme, par exemple, à chaque achat. Depuis la création de Recyclivre, nous avons reversé plus de 2 millions d'euros à des associations. En 2020, le confinement a boosté les ventes, ce qui confirme que les biens culturels sont des biens essentiels en temps de crise. En 2021, nous avons lancé une application d'achat et de vente

de livres pour permettre aussi à ceux qui le souhaitent de le faire. Remettre un livre en circulation, c'est aussi bon pour la planète. On économise jusqu'à 450 g de Co2. Nous sommes fiers aussi de participer à la sauvegarde du climat ! »

■ Témoignages recueillis par
Sandra Coutoux

CREATIS
CREATIS



Source

**L'émergence d'une nouvelle génération
d'entrepreneuses dans la culture et les médias.**

Vous aussi, vous pensez qu'il est temps de faire émerger
de nouvelles voix dans la culture et les médias ?

Rendez-vous en septembre 2021 pour candidater à la saison 2
de Source, programme d'accompagnement
et de mentoring dédié aux entrepreneuses inspirées.

residencecreatis.com/source

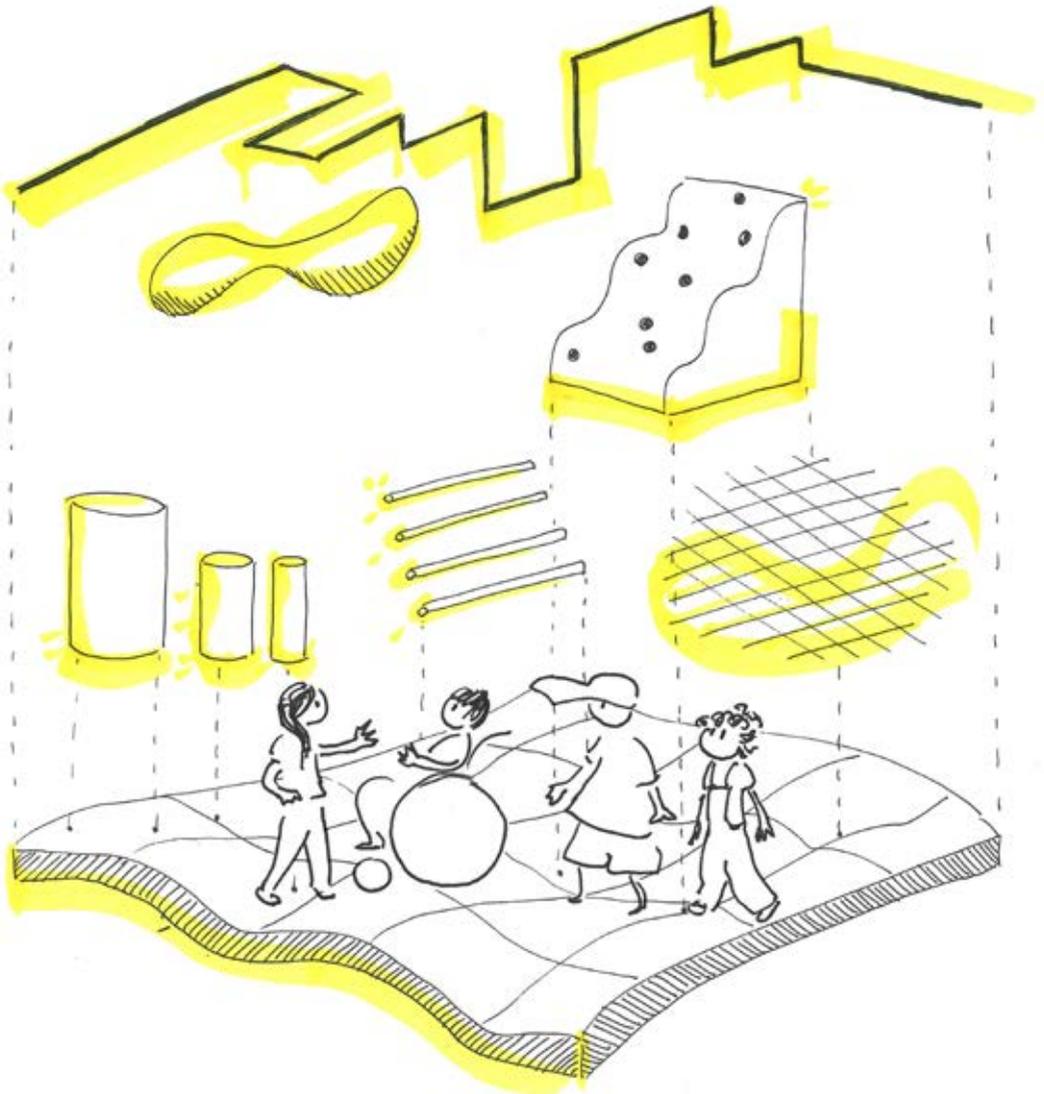


Les Glorieuses



Le design au service de l'inclusion

L'agence d'ingénierie culturelle Le Troisième Pôle a pour projet de concevoir avec des artistes des aires de jeux inclusives pour permettre à chaque enfant – qu'il soit porteur de handicap ou non – de s'amuser. Entretien avec Caroline Couraud, la directrice générale de l'agence, qui nous en dit un peu plus sur le projet.



Comment est né ce projet d'aires de jeux inclusives chez Troisième Pôle ?

L'agence travaille beaucoup sur l'intervention des artistes dans la conception des espaces publics. Nous avons aussi travaillé sur le sujet de l'accessibilité, notamment lors de la rédaction du référentiel de l'accessibilité pour l'événementiel. Avec Ateliers Puzzle, le Bureau d'études techniques avec qui nous développons ce projet, nous avons très envie de nous pencher sur le sujet de l'inclusion dès le plus jeune âge. Nous constatons en effet que la grande majorité des aires de jeux ne sont pas accessibles. Et celles qui le sont ne sont pas forcément inclusives ou ne donnent tout simplement pas l'envie de jouer aux enfants. Convoquer la création artistique à cet endroit nous semblait judicieux.

C'est-à-dire ?

Les modules de jeux qui composent les aires de jeux « traditionnelles » sont généralement choisis sur catalogue, spécialement pour des enfants

en fauteuil, par exemple, en oubliant que d'autres enfants – valides ou porteurs d'un handicap plus ou moins lourd – aimeraient aussi en profiter. De plus, l'esthétisme très sommaire voire médicalisée de ces modules rappelle sans cesse à l'enfant qu'il est en fauteuil...

D'où l'importance du design...

Oui, la créativité des artistes qui vont nous accompagner dans chaque projet va permettre à chaque enfant d'être inclus, sans distinction. Un module de jeu au design réussi est un module qui donnera à un enfant quel qu'il soit une envie irrépressible de jouer avec. Dès lors que l'on travaille avec un artiste ou un designer pour aménager un lieu, on peut arriver à des solutions beaucoup plus qualitatives, plus malignes, parfois même plus économiques, et toujours avec une qualité d'espace public plus appréciable. C'est aussi cela qui nous intéresse : amener de la création artistique dans des lieux qui ne sont pas habituellement conçus pour ça.

« Dès lors que l'on travaille avec un artiste ou un designer pour aménager un lieu, on peut arriver à des solutions beaucoup plus qualitatives, plus malignes, parfois même plus économiques, et toujours avec une qualité d'espace public plus appréciable. »

Pouvez-vous nous dire où et quand la première aire de jeux inclusive Troisième Pôle va voir le jour ?

On est actuellement en discussion avec le CRF (Centre de rééducation et réadaptation fonctionnelle) de Villiers-sur-Marne (Val-de-Marne), qui accueille des enfants en situation de handicap, temporaire ou pérenne. Chaque année, ce sont près de 200 enfants qui restent plusieurs mois sur site pour faire leur rééducation post-opératoire. Ils y vivent, vont à l'école et s'y amusent. Le CRF aimerait donc que l'on aménage la cour pour en faire une grande aire de jeux inclusive.

Quelles vont être les étapes-clés de ce projet ?

Nous sommes une société d'ingénierie culturelle, donc notre premier parti pris sera de travailler avec un artiste plasticien ou un designer. Notre plus-value réside dans le fait que l'on propose du sur-mesure, dans lequel on va intégrer les principaux concernés dès le stade de la conception : les enfants (qu'ils soient porteurs de handicap ou non) ainsi que leurs parents. On analysera les besoins avec eux : ce qui marche, ce qui fonctionne moins bien, selon les âges... Cette interaction artiste-enfants-parents est primordiale.

■ Propos recueillis par
Geoffrey Chapelle





FASHION REVOLUTION

« Because there is no planet B », comme le clame la marque Ecoalf, l'industrie de la mode face aux enjeux environnementaux est plus que jamais mise au défi de se réinventer. Ralentir le rythme, choisir des matières moins polluantes, utiliser les nouvelles technologies, relocaliser la production, améliorer les conditions de travail sont autant de priorités pour accélérer la transition écologique de la mode. Le but : passer du trop au moins et au mieux. Adieu fast fashion, hello slow fashion !

■ Dossier réalisé par **Sandra Serpero**



Nathalie Rozborski

« *La mode est en train de vivre sa plus grande mise à jour* »

Directrice générale du cabinet de conseil en innovation et création Nelly Rodi, Nathalie Rozborski, dont le métier est de capter les flux d'énergies créatives du monde contemporain, nous partage sa vision de la mode.

En tant qu'agence de conseil et de prospective, comment percevez-vous la tendance green qu'opère la mode ?

L'ensemble de la filière a compris qu'elle avait créé un « monstre » dévorant beaucoup de ressources, en orchestrant de la nouveauté, de la rareté et des fausses envies. La mode est en train de vivre sa plus grande mise à jour, tant d'un point de vue industrielle que sociétale. C'est un moment historique, rempli de belles actions et d'une nouvelle génération cheffe de file de ces grands changements.

Quelles sont les avancées majeures, inédites ou singulières que vous pouvez nous partager ?

La principale est, selon moi, que les consommateurs ont pris part au débat et joue à fond leur rôle civique, c'est la société qui a imposé le changement à l'industrie. C'est un mouvement qui vient de la population et non de l'industrie. Et l'industrie s'est mise à écouter avec les oreilles

grandes ouvertes les nouvelles attentes de ces consommateurs.

Quelles seront, selon vous, les valeurs cardinales de la mode de demain ?

Forcément la solidarité, la vertu, l'exemplarité, l'inclusion et la création d'impact positif, tout en gardant foi dans le rêve et l'émotion que procure la mode.

Et vous, comment consommez-vous la mode aujourd'hui ?

Je crois que, quand on vieillit et que l'on fonde une famille, on change fondamentalement ses priorités de consommation. Cela fait donc longtemps que je ne « craque » pas pour des pièces, par exemple aux imprimés très forts, que je vais avoir envie de porter une seule saison. J'essaie donc de privilégier des marques faites pour durer sans être trop « boring » ! ■





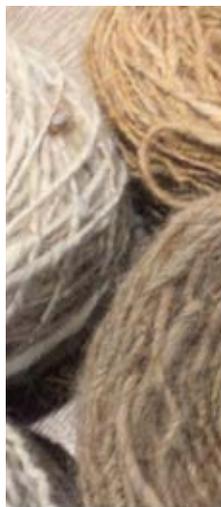
Première promotion du certificat de développement durable de l'IFM: le verdict du jury

Dans le cadre de la Chaire Développement durable IFM-Kering, qui a été créée en novembre 2019, Andrée-Anne Lemieux, sa directrice et professeure à l'IFM, a mis sur pied un certificat de développement durable dont la première promotion a présenté, le 31 mai dernier, 15 projets contribuant à l'évolution de l'industrie de la mode.

Face à un jury d'exception, les étudiants ont démontré que le changement, c'est maintenant, et qu'une nouvelle ère commence. Réactions à chaud de certains membres du jury.

**Pascal Morand, président
exécutif de la Fédération de
la haute couture et
de la mode :**

« La mode a besoin de nouveaux référentiels environnementaux et sociaux qui fassent œuvre de progrès. Mettre en place de nouveaux outils est la première étape. La haute couture est déjà responsable par essence, c'est le prêt-à-porter qui est surtout concerné. Le mot « prêt-à-porter » est d'ailleurs un mot très XX^e siècle qui s'applique aussi bien à Primark qu'à Dior ! Mettre en place de nouvelles méthodes sans procrastiner est primordial, et il faut qu'elles permettent d'avoir une vision précise des progrès que l'on peut faire. La digitalisation s'impose, alors que le développement durable revêt un caractère volontariste. Ce que j'ai vu aujourd'hui, lors de la présentation des projets des étudiants, est non seulement très intéressant et très varié, mais dessine surtout le paysage d'une nouvelle société.



Il y a encore beaucoup de choses à développer tant du point de vue technologique que de la communication, mais c'est déjà formidable de voir les progrès accomplis en si peu de temps. Il y a un potentiel immense dans la jeune création. »

**Xavier Romatet, directeur
général de l'Institut français
de la mode :** « Cette première
promotion du certificat déve-

loppement durable IFM-Kering a tenu toutes ses promesses et a même dépassé nos attentes. En faisant travailler ensemble des étudiants d'origines géographiques et de profils très divers, nous avons vu émerger des initiatives qui contribueront concrètement à la transformation durable de l'industrie de la mode. »

**Riccardo Bellini,
PDG de Chloé :** « Les étudiants ont proposé des projets très divers qui intégraient tous une approche à 360° du développement durable, avec des dimensions environnementales, sociales et financières. Ce n'est qu'en intégrant ces trois dimensions que l'on peut réellement avoir un impact. » ■





Andrée-Anne Lemieux

« *La révolution mode est devenue une réalité* »

« Cette première promotion démontre que le potentiel d'action dont nous disposons est disponible dès maintenant », explique Andrée-Anne Lemieux, professeure en génie industriel, en charge de toutes les démarches de l'IFM liées au développement durable. Rencontre.

Le développement durable est-il aujourd'hui au cœur du débat dans le secteur de la mode ?

Oui, nous y sommes ! La révolution mode est devenue une réalité. Les jeunes ont déjà pris conscience de ces enjeux et de leur urgence. Ils veulent faire partie de l'industrie de la mode par passion, mais aussi contribuer à sa transformation pour qu'elle génère davantage d'impacts positifs. Les valeurs de créativité et de diversité sont toujours aussi fortes, mais l'impact environnemental l'est devenu tout autant aujourd'hui. Les étudiants veulent être acteurs du changement et, à l'IFM, nous les formons pour accélérer ce processus de transformation. En tant que professeure, je constate avec enthousiasme l'évolution des mentalités. D'ailleurs, avant, mes cours sur le développement durable étaient une option, aujourd'hui ils sont inté-

grés dans le programme et sont devenus un module obligatoire. Grâce à cela, on donne aux étudiants des clés d'action et c'est un vrai pas pour concrétiser des projets comme l'a prouvé cette première promotion.

Quelles sont les actions qu'il est impératif de mettre en place ?

Il y a encore beaucoup d'éducation à faire, autant du côté des industries que de celui des consommateurs. Ces derniers doivent comprendre le lien entre leur façon de consommer et l'environnement, et connaître les leviers pour réduire les impacts négatifs. Avant de vouloir changer les choses, il faut d'abord comprendre quel est le problème et, pour cela, il faut en passer par l'éducation : plus on en parlera, plus on expliquera, plus cela sera intégré. Et aussi prendre le temps, c'est une transformation majeure qui implique une gestion intelli-

gente et un véritable accompagnement. Selon moi, on pourrait partager les responsabilités ainsi : un tiers le gouvernement (normes, lois), un tiers le secteur privé (changement dans les pratiques de vente) et un tiers le consommateur. Si les responsabilités sont réparties, on pourra avancer ensemble et simultanément.

Comment voyez-vous la mode dans le futur ?

La mode du futur sera certainement durable et elle portera en elle des valeurs fortes défendant la nature et l'humain. On aura intégré que les produits ont une valeur, parce que derrière chaque vêtement il y a des hommes et des femmes. Je suis convaincue que l'on peut y arriver. Nous avons un grand potentiel et une nouvelle génération qui est déjà pleinement dans ce mouvement. ■



La Caserne : un lieu unique à Paris

Premier accélérateur de transition écologique pour l'industrie de la mode, La Caserne propose aux jeunes talents un environnement de travail et d'échanges inédit. En soft opening tout l'été, cet espace innovant ouvrira ses portes officiellement le 27 septembre prochain. Entretien avec Maeva Bessis, directrice de La Caserne.

25 marques de prêt-à-porter et 15 marques de maroquinerie ont déjà signé pour être en résidence à La Caserne. Parmi elles, des coups de cœur ?

Toutes sont remarquables, mais j'apprécie particulièrement la créativité de Benjamin Benmoyal, qui fabrique ses tissus en mixant des bandes magnétiques d'anciennes cassettes audio et VHS qu'il mélange avec des fils. Il est dans une véritable économie circulaire et son travail est bluffant. J'aime également beaucoup la marque pour homme Coltesse, pour son style casual et ses coupes parfaites. Son créateur Florent Coltesse produit en France depuis 2019. Et je trouve le travail sur les uniformes des créatrices Mathilde Gindre et Sarah Nimir de la marque Salut Beauté très réussi. Elles revisitent tous les uniformes en version féminine, dans de très belles matières issues de chutes de grandes maisons.

C'est le genre de pièces élégantes et confortables qu'on a envie d'avoir dans son dressing.

Que proposez-vous aux résidents de La Caserne ?

La Caserne est d'abord un lieu majeur d'échanges et de rencontres qui sera soutenu par un programme événementiel dense, engagé et festif. Les résidents disposent, en matière d'outils, d'un studio photo, d'un showroom de matières premières responsables, d'un atelier partagé de 100 m², d'un Fablab équipé de

machines innovantes avec des imprimantes 3D, de tables à digitaliser pour les patrons... Nous leur offrons également une formation continue autour d'un programme de master class traitant des grandes thématiques de l'écologie. Ces cours auront lieu chaque mardi et seront également accessibles aux professionnels de la mode.

La Caserne, c'est maintenant ?

Nous sommes en soft opening tout l'été et la cour est accessible au public tous les week-ends, de midi à 22h30, avec un bar éphémère. Avant l'ouverture officielle, qui aura lieu le 27 septembre, La Caserne accueillera le 23 septembre, et pour trois jours, le Conscious Festival qui présentera un programme holistique autour des transitions écologiques avec des conférences, des concerts, des ateliers et des animations. ■

« Un lieu majeur d'échanges et de rencontres qui sera soutenu par un programme événementiel dense, engagé et festif. »

Capsules durables

Roseanna



Action : la marque a fait le choix d'une sélection restreinte de partenaires pour créer en confiance, a opté pour des alternatives durables, des matériaux sourcés de qualité, du mobilier chiné pour ses points de vente et utilise déjà du polyester, du coton et de la laine recyclés pour ses pièces. Et, pour cet été, elle lance une première collection capsule 100 % upcyclée de trois maillots de bain aux motifs exotiques.

Le mot de la créatrice Anne-Fleur Broudehoux : « *La mode*

Les marques de prêt-à-porter à succès ont mis leur créativité au service d'une mode plus engagée, en créant des collections capsules belles, vertueuses et innovantes. Sélection de cinq d'entre elles qui renouvellent nos envies.

fait partie des plaisirs de la vie, nous lui devons des moments de bonheur, sans pour autant oublier son impact sur l'environnement. Roseanna est née de l'envie de proposer aux femmes un vestiaire affirmé, confiant, engagé et singulier. »

Maje



Action : une collection capsule Dream tomorrow 100 % coton bio certifiée GOTS et la mise en place depuis juin d'un service de location sur les pièces les plus habillées (robe, costume, accessoires) disponible en un clic sur le site internet de la marque.

Le mot de la créatrice Judith Milgrom :

« Il s'agit d'être un peu meilleurs chaque jour dans les trois domaines qui nous sont chers : la réduction de notre impact environnemental, notre engagement au travers de projets humains et l'amélioration de notre manière de créer. »

Figaret



Action : contre le gâchis, Figaret Paris a rouvert les cartons pour proposer à

la vente en toute transparence des pièces « second choix » avec des défauts minimes à prix doux. Malgré un petit fil tiré ou une surpiqure trop épaisse, la qualité inégalée Figaret est toujours bien présente.

Ce sont les pièces « à l'imparfait » disponibles en ligne et dans les boutiques parisiennes.

Le mot de la présidente de Figaret Paris, Eléonore Baudry :

« Il est temps pour les enseignes de mode de changer et de mettre en place des pratiques plus vertueuses.

On ne peut plus déceimment jeter, gaspiller des stocks.

Alors « à l'imparfait », c'est une occasion de faire un geste pour le mieux et de se faire plaisir en même temps. »

Carel



Action : la marque française de chaussures créée en 1952, qui déjà ne produisait qu'en

petites séries avec des chutes de cuir, fait un pas de plus vers la mode engagée en utilisant une matière durable fabriquée à partir de fibres cellulaires extraites des feuilles d'ananas.

Le mot du président

Frédérique Picard : « Pour moi, le RSE c'est d'abord un état d'esprit. Il englobe la façon de concevoir les chaussures avec une empreinte carbone de plus en plus faible et le choix d'ateliers de proximité pour les lieux de production. C'est aussi garantir l'emploi le plus possible et réfléchir au « comment », comme nous l'avons fait par exemple avec le collectif de femmes pour nos sacs scoubidou. »

Leon & Harper



Action : cherchant une élégance en harmonie avec l'environnement, Leon & Harper affirme son engagement dans son manifeste *Born Again* et dans une démarche résolument engagée prenant en compte le bien-être de la planète.

Dans les faits, la marque renforce l'utilisation d'un coton biologique, d'une laine recyclée, d'une viscose issue de forêts certifiées FSC et de polyester pour fabriquer des vêtements meilleurs.

Le mot du fondateur

Philippe Corbin : « Je suis convaincu que, si la mode demeure par nature ancrée dans le présent, elle se doit de tenir compte des exigences d'un futur dont nous sommes collectivement responsables. Pour moi, cela signifie de faire de l'écoresponsabilité une priorité, depuis la création et la conception d'un vêtement jusqu'à sa distribution, en passant bien évidemment par sa fabrication. Il s'agit de la nécessité d'agir aujourd'hui pour préserver demain, en habillant les femmes sans déshabiller la planète. Et s'appliquer au quotidien à ce que ceci ne soit pas qu'un slogan, mais un chemin à parcourir, une promesse à tenir impérativement. » ■

Bibliographie

À lire

- *Calamity Gwenn* de François Beaune, aux éditions Albin Michel.
- *Pour un New Deal Culturel* - Tribune dans le journal *Le Monde* (21 mars 2021).
- *La culture contre la violence ?* de Guillaume Pfister, aux éditions Arfuyen.
- *Le théâtre citoyende* Jean Vilar.
- *Les jeux vidéo : pratiques, contenus et enjeux sociaux* de Laurent Trémel, aux éditions L'Harmattan.

À regarder

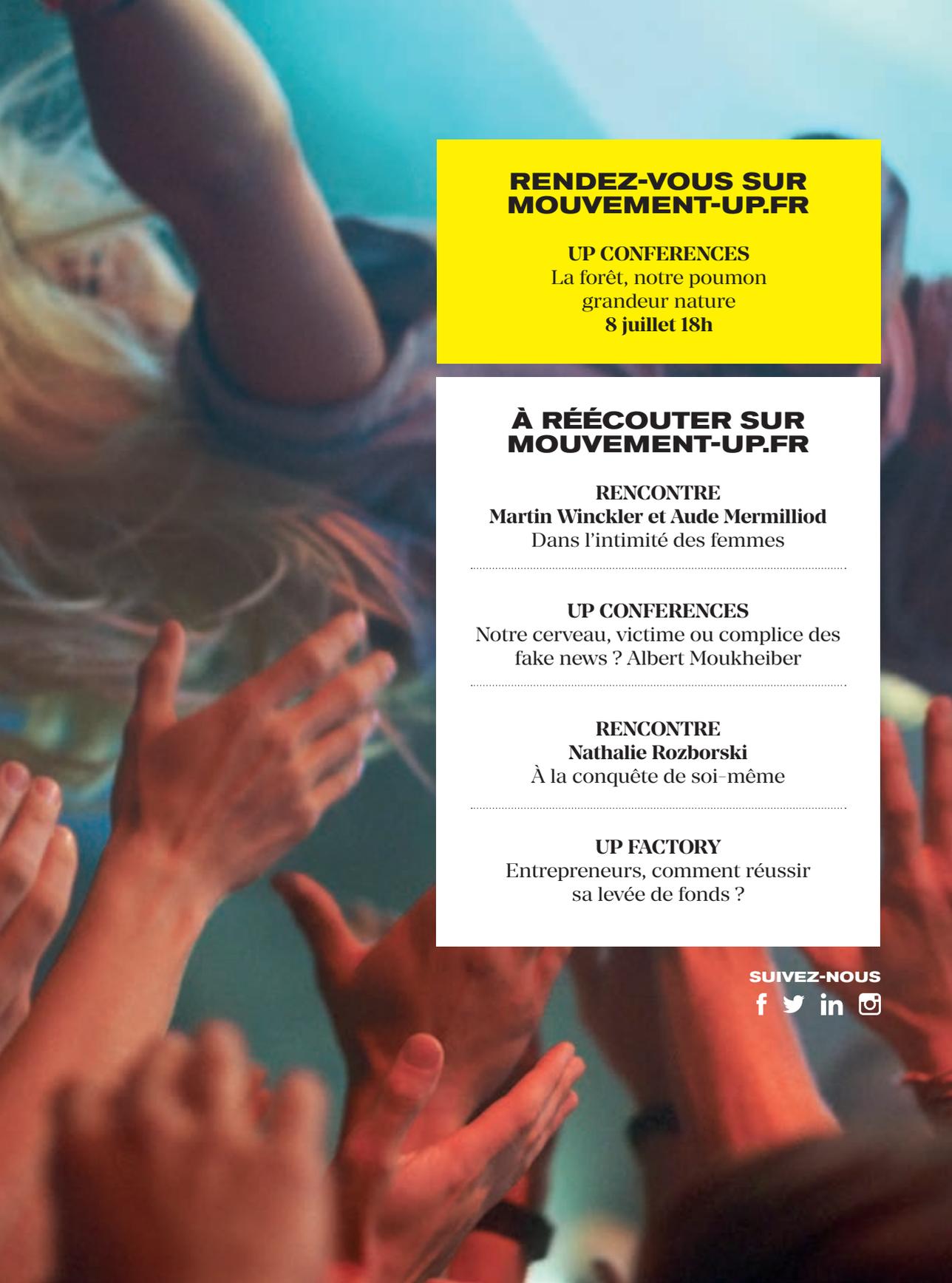
Graines d'étoiles - ARTE

À écouter :

- Podcast. *Qu'est-ce qui est essentiel ?* *Le Journal de la philo*. France culture.
- Podcast. *Histoires vraies de François Beaune. La mécanique des hommes*. Arte radio.
- Emission. *LSD*. François Beaune. Saint-Claude, la ville pipelière. France Culture.

Pour aller plus loin

- La maison d'édition indépendante nîmoise Nombre7 : www.nombre7.fr
- Une librairie jeunesse itinérante en Bretagne : www.liliroulotte.com
- Un projet d'économie circulaire et solidaire du livre : www.recyclivre.com



**RENDEZ-VOUS SUR
MOUVEMENT-UP.FR**

UP CONFERENCES
La forêt, notre poumon
grandeur nature
8 juillet 18h

**À RÉÉCOUTER SUR
MOUVEMENT-UP.FR**

RENCONTRE
Martin Winckler et Aude Mermilliod
Dans l'intimité des femmes

UP CONFERENCES
Notre cerveau, victime ou complice des
fake news ? Albert Moukheiber

RENCONTRE
Nathalie Rozborski
À la conquête de soi-même

UP FACTORY
Entrepreneurs, comment réussir
sa levée de fonds ?

SUIVEZ-NOUS





Se cultiver



Se nourrir des créations des autres, c'est s'ouvrir à de nouveaux regards sur le monde. Découvrez l'actualité musicale, littéraire, théâtrale, en lien avec la temporalité de ce numéro.

De la photographie aux bonnes feuilles d'auteurs inspirants sur nos sujets, ce cahier devient l'écho d'une création riche en messages et en exercices de style : du temps court au temps long, de l'image au texte...

Voici une sélection pour vous accompagner dans le mouvement.

Les derniers jours d'Aubagne
132

L'Échiquier du vent
136

Muriel Douru : « Avec Nicolas Hulot, nos émotions sont très similaires »
138

Les festivals engagés
à ne pas manquer cet été
142

Les Beaubois
144





Le festival **Music & Cinéma d'Aubagne** direction Marseille



Installé depuis plus de 20 ans à Aubagne, le festival Music & Cinema est contraint de déménager à Marseille.

« Ici, c'est bien simple, il n'y a plus de culture. » Gaëlle Rodeville, déléguée générale du Festival international du film d'Aubagne (FIFA) est amère. Dans quelques heures, le rideau tombera sur la scène du Théâtre Comoedia, pour la dernière cérémonie de clôture dans la capitale des santons de Provence. En face, de l'autre côté de l'Esplanade Charles de Gaulle, au cinéma Le Pagnol, on enlèvera bientôt la grande bâche annonçant fièrement la 22^e édition de Music & Cinéma. Entre la Ville d'Aubagne et le festival, rendez-vous d'importance nationale pour la musique au cinéma, le divorce est entamé.

Il faut dire que le mariage avait débuté sous fanion communiste, couleur de la municipalité – à l'instar de nombreuses villes du Sud de la France – depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Quand la droite est arrivée au pouvoir à Aubagne, en 2014, une guerre froide a débuté entre le maire et le festival.

« Il a été clair là-dessus, insiste Gaëlle Rodeville. Il n'aime pas le festival du film. Il n'y a jamais mis les pieds. » Comme souvent lorsqu'il s'agit de politique locale, la dissension est à lire à plusieurs niveaux. Il fallait baisser les dépenses culturelles

et opérer un recentrage vers une identité régionale – la ville a ainsi été discrètement renommée Aubagne-en-Provence. Mais Gérard Gazay, le maire, en fait aussi une affaire personnelle : le mari de Gaëlle Rodeville étant un ancien élu municipal, aujourd'hui d'opposition.

La goutte d'eau qui fait déborder le vase

Si, les premières années, le FIFA parvenait bon an, mal an à continuer d'exister, l'édition 2021 a été le coup de grâce. Un festival de cinéma, c'est un ancrage dans

Gaëlle Rodeville, déléguée générale du Festival international du film d'Aubagne

« La ville n'a pas arrêté de nous mettre des bâtons dans les roues. »

un territoire, souvent une ville de taille moyenne. Il existe par les subventions de ce territoire (ville, département et région), mais il le fait aussi vivre économiquement, remplissant les hôtels et les restaurants. Accueillant de nombreux invités, il s'offre également comme vitrine touristique pour son terroir. Alors, lorsque la crise du Covid-19 a contraint le festival de s'imaginer entièrement en ligne pour son édition 2020, faute de pouvoir se tenir « en présentiel », pour la ville, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Le 20 décembre dernier, en conseil municipal, le maire se dit « pas satisfait de l'édition 2020 », qui aurait pu, selon lui, se concevoir autrement. En conséquence, le conseil décide de réduire drastiquement ses subventions. Point de départ

d'une année infernale. « *La ville n'a pas arrêté de nous mettre des bâtons dans les roues* », raconte la déléguée générale. Les conditions sanitaires permettent à l'édition 2021 de se tenir sur place. Mais plutôt que son QG habituel, la ville offre au festival une salle « *insalubre, pleine de rats et aux vitres cassées*, atteste la DG, photos à l'appui. *C'était une blague* ». L'association décide alors de dresser une tente en extérieur, car il faut bien un espace décent pour accueillir les invités, mais elle entend bien le message : il faut partir de cette ville, et le plus vite possible.

Le mal est fait

Dans cette guerre froide, il y eut malgré tout des rires et des moments de joie, et l'édition 2021 n'a pas fait honte aux précédentes années.

Mais les commerçants d'Aubagne ont un peu la gueule de bois, tout comme Jacques Sapiéga, président de l'association qui gère le festival, qui aimait tellement cette ville. À la cérémonie de clôture, il est en larmes lorsqu'il fait l'exposé de la situation. Plus tard, il écrira à la mairie d'Aubagne une lettre ouverte, détaillant les motifs de la rupture. Le mal est fait. À présent baptisé « Music et Cinema », l'ex-festival d'Aubagne déménage à Marseille, la grande voisine, où la concurrence est plus rude, mais où la culture est mieux accueillie.

■ Par **Pierre Charpillot**

Films, master class et infos sur le Festival sur vod.music-cinema.fr



L'Échiquier du vent



Rien ne prouve mieux la nécessité de la culture que la crainte qu'elle suscite dans les régimes les moins démocratiques du monde. *L'Échiquier du vent* de Mohammad Reza Aslani (1976) en est la parfaite illustration. Tourné par un artiste issu de l'intelligentsia de Téhéran, *L'Échiquier du vent* est un film exigeant intellectuellement et d'une beauté formelle exceptionnelle, sublimé par la version 4K, proposée en salles à partir du 18 août 2021. Sur

un scénario hitchcockien de complot familial et d'héritage à récupérer, le film nous propose un voyage au début du XX^e siècle, au sein d'une grande demeure, auprès de l'aristocratie persane. Proposant de longues séquences de repas, et s'attardant sur les femmes du peuple au lavoir racontant les derniers potins sur la vie des maîtres, *L'Échiquier du vent* évoque Visconti et son *Guépard* (1963) ou Vittorio de Sica et son *Jardin des Fitz-Contini* (1970). Il y a dans cette tragédie intime

un autre drame, celui d'un monde qui disparaît dans la poussière et la chaleur. Mais plus le film avance, plus il va lorgner vers un autre cinéma, davantage populaire mais non moins esthétique et pictural : celui des giallos, ces films d'horreur de Mario Bava ou de Dario Argento, et leurs scènes gore traitées comme une fantasmagorie expressionniste. C'est donc un film iranien, invisible, qui aura réconcilié les deux Italies. Invisible, car personne,



ou presque, n'avait vu *L'Échiquier du vent*. Le film est sorti en 1976, dans l'Iran du dernier Chah. Après une projection unique très amputée en raison de nombreux problèmes techniques, l'œuvre, considérée comme amoral, violente et dangereuse politiquement, fut immédiatement censurée. La révolution islamique n'a pas arrangé les choses, rendant le film plus interdit encore. Une vague aura de légende s'abattit sur le film, mais que très vite on oublia, comme le nom de son réalisateur. Jusqu'à ce que, il y a quelques années, une vieille copie soit retrouvée dans un marché de Téhéran. Après un long travail de restauration, le film fut présenté à Bologne, Londres et Paris dans sa version originale à l'été 2020. Mais sans son réalisateur, bloqué en Iran en raison de la crise sanitaire. Le sort s'acharne. Mais il esquisse malgré tout un sourire : au moins, son film existe.

**L'Échiquier du vent de
Mohammad Reza Aslani
Iran – 1976**

**Distribué par Carlotta Films
À voir en salles à partir
du 18 août**



Muriel Douru : «Avec Nicolas Hulot, nos émotions sont très similaires»



Après avoir notamment raconté, dans un album sorti en 2019, le parcours poignant de travailleurs du sexe, Muriel Douru co-publie avec Nicolas Hulot « Les Petits Pas ne suffisent pas ! », pour alerter, en dessins, sur l'urgence climatique. Mouvement UP a interrogé l'autrice, consciente des atouts du neuvième art pour témoigner et sensibiliser.

Comment vous est venue l'idée de cette nouvelle BD ?

En 2015, je tenais un blog illustré sur les sujets de société qui était relayé par *Le HuffPost*. Ce fut une année charnière pour moi, une année de prise de conscience, le moment où j'ai découvert ce que l'on nous cachait concernant l'état de notre biosphère. Si aujourd'hui on en parle beaucoup, ce n'était pas le cas à l'époque. Et j'ai eu l'occasion, grâce à mon engagement au sein de l'Association végétarienne de France, d'assister à une conférence de Nicolas Hulot au Grand Rex (à Paris). Il m'a émue et a fini de me convaincre, d'autant que je ne le voyais que comme

« Il m'a donné de la matière, m'a révélé ses pensées secrètes durant son action ministérielle. »

un militant écolo puisque je n'avais pas le droit, petite, de regarder Ushuaïa. Le lendemain, j'ai fait un post illustré pour raconter sa conférence en dessins, et, surprise, il m'a contactée. On s'est rencontrés en 2016, car il hésitait à se présenter à l'élection présidentielle et il envisageait, le cas échéant, de me proposer de rédiger son programme politique sous forme

« Raconter la situation environnementale en dessins permet de rendre les choses plus digestes. »

de bande dessinée. C'était fou, il aurait pu prendre un dessinateur ou une dessinatrice plus célèbre ! Quand il vous fait confiance, Nicolas Hulot est très fidèle. Le projet n'a pas abouti, car il ne s'est pas présenté, mais j'ai gardé l'idée de réaliser un livre sur ces sujets environnementaux. Cela a mis du temps car, entre temps, il est devenu ministre.

Vous avez ainsi réalisé la bande dessinée après son aventure gouvernementale...

Tout à fait. Après sa démission, je lui ai envoyé un projet que j'étais en train de réaliser pour l'ONG Médecins du monde, l'album *Putain de vies - Itinéraires de travailleuses du sexe*, qui est paru en 2019. Mon travail lui a plu, on s'est revus et on a démarré l'aventure. J'allais le voir en Bretagne pour échanger, il m'a donné de la matière, m'a révélé ses pensées secrètes durant son action ministérielle, l'omniprésence des lobbies au sein du pouvoir, etc. et j'en ai fait une BD illustrée. Si, avec Frédéric Lenoir, il a cosigné son dernier ouvrage (*D'un monde à l'autre : Le temps des consciences*), là, il m'a laissé faire, autant en ce qui concerne les textes que les illustrations, même si, pour les dialogues, j'ai souvent retranscrit son propos, parfois au mot près. Nos émotions sont très simi-

lares, il ne m'était donc pas difficile de parler pour nous deux et d'associer nos propos.

À qui cette BD est-elle adressée ?

Raconter la situation environnementale en dessins, cela permet de rendre les choses plus digestes. On a voulu s'adresser, avec Nicolas Hulot, aux jeunes, mais aussi aux moins jeunes qui ne lisent pas forcément d'essais que nombreux jugent rébarbatifs ou anxiogènes. Rendre ce qui peut être chiant à lire... moins chiant ! Et moins dur aussi. La bande dessinée souffre encore un peu de cette idée que le neuvième art est un art mineur, qu'elle n'égalise pas la littérature. Or, c'est un univers très riche et un mode d'information extrêmement varié car tous les thèmes peuvent y être traités. C'est un ouvrage utile pour les gens qui lisent moins, ou en tout cas, celles et ceux qui n'ont pas envie d'ouvrir les ouvrages d'experts ou de scientifiques. Avec Nicolas, on s'est dit qu'il fallait apporter ces informations au sujet de l'urgence climatique au plus grand nombre, et « l'outil » graphique est intéressant pour cela. ■ Propos recueillis par **Philippe Lesaffre**

Retrouvez la suite de cette interview sur mouvement-up.fr





Les festivals engagés à ne pas manquer cet été !

Le festival We love Green

qui se tient habituellement début juin, reporte son édition 2021 en septembre en raison de la crise sanitaire. Rendez-vous au Bois de Vincennes les vendredi 10, samedi 11 et dimanche 12 septembre. L'occasion de fêter les 10 ans d'existence de ce festival engagé, qui porte, à travers la musique, des valeurs sociales, économiques et solidaires.

Un événement utile pour éveiller les consciences !

Au programme : Angèle, Gorillaz, Pomme, Catherine Ringer...

Le Smmmile Festival

du 17 au 19 septembre au Parc de La Villette à Paris. Le festival pop et coloré de la rentrée ! « *Music, vegan food, green attitude & good vibes only.* » SMMMILE, le petit festival qui change le monde comme un grand.

Le Festival international de journalisme

se tiendra bien dans le village de Couthures-sur-Garonne du 9 au 11 juillet. Pour cette nouvelle édition, l'une des thématiques abordées sera consacrée à la diversité dans les médias. L'événement, ouvert au grand public, permet aux participants d'échanger durant trois jours.

Le Festival Face B

est né d'une association entre Le festival Mondial des Théâtres de Marionnettes (FMTM) et FLAP, organisateur du Cabaret Vert (annulé cette année). Les deux plus grands festivals de la région Grand Est vont coopérer pour la première fois du 19 août au 26 septembre à Charleville-Mézières.

JE M'ABONNE

1 AN PAPIER
28,50 € au lieu de 30 €

1 AN DIGITAL
17,10 € au lieu de 18 €

**Bénéficiez en plus
d'un crédit d'impôt de 30 %**
pour tout premier abonnement
à notre magazine
(pour les particuliers uniquement).

Mes coordonnées

Civilité : M Mme

Nom

Prénom

Adresse

Code postal

Ville

Email

Téléphone

Paiement par virement ou par chèque
STUDIO MOUVEMENT UP
15 rue de la Fontaine au Roi - 75011 Paris
boutique@mouvement-up.fr

Un doute, une question ?

Contactez le service abonnement !
01 58 30 52 41 ou
abonnements@mouvement-up.fr

MOUVEMENT-UP.FR

SUIVEZ-NOUS



LES BEAUBOIS

ONT POUSSÉ, EN VILLE, CETTE FAMILLE QUI RESSEMBLE À BEAUCOUP D'AUTRES. CHERCHÉ À ÊTRE PLUS RESPECTUEUSE DE LA PLANÈTE ET TENTE UNE TRANSITION ÉCOLOGIQUE. ELLE NE DÉROGE PAS À SES CONTRADICTIONS ET AUX INCOMPRÉHENSIONS GÉNÉRATIONNELLES EN TACHANT AVEC VOLONTÉ DE FAIRE MEUX.





MOUVEMENT UP

15, rue de la Fontaine au Roi
75011 Paris
info@mouvement-up.fr
www.mouvement-up.fr

Directeur de la publication

Jean-Marc Borello
jmb@groupe-sos.org

Directeur général du Mouvement UP

William Elland-Goldsmith
william.elland-goldsmith
@mouvement-up.fr

Rédactrice en chef

Macha Binot
macha.binot@mouvement-up.fr

Secrétaire général de la rédaction

Geoffrey Chapelle

Rédacteurs

Macha Binot, Geoffrey Chapelle,
Sandra Coutoux, Philippe Lesaffre

Ont participé à ce numéro :

TÉTU, KissKissBankBank,
Revus & Corrigés,
Pauline Ferrari, Roxane Guichard,
Sophie Rosemont, Violaine Schütz,
Eugénie Senlis, Sandra Serpero

Communication, partenariats

Jessica Roquain
jessica.roquain@mouvement-up.fr
01 58 30 52 41

Création / Maquette

MOUVEMENT UP, L'AGENCE.
Agence conseil & studio de création
en communication sociétale et
environnementale
Jean Perret 06 10 82 31 92
jean.perret@mouvement-up.fr

Direction artistique et maquette

Nicolas Naudon
nicolas.naudon@mouvement-up.fr

Direction artistique couverture

Augustin Fernandez
& Mathias Laurent
mathias.laurent@mouvement-up.fr

Photothèque

• Cahier 1
Suzane - Liswaya
L'ambullangère - Eugénie Senlis

• Cahier 2
Jimmy Nelson - Jimmy Nelson
Delphine Diallo - MTArt Agency /
Delphine Diallo
Phia Ménard - Bea Borgers
Marion Siefert - Matthieu Bareyre /
Renaud Monfourny
Davy Rothbart - Dan Busta
17 Blocks - Dulac Distribution
Catastrophe - Antoine Henault
(LA)HORDE - Olivier Metzger / Aude
Arago / Alice Gavin et Boris Camaca
Malik Djoudi - Edgar Berg
Adrien Gallo - Chaumont Zaerpour
Yan Wagner - Diane Wagner
Calypso Valois - Laurent Humbert
Jehnnny Beth - Steve Gullick
Silly Boy Blue - Manu Fauque
François Beaune - Angela Flahault

• Cahier 3
Les derniers jours d'Aubagne - Leila
Macaire / FIFA
L'échiquier du vent - The Film
Foundation

• Pictures : Getty image

Impression

Aubin imprimeur
Chemin des 2 croix
86240 Ligué

Routage

Routage 86

MOUVEMENT UP est un magazine
trimestriel édité par Studio
MOUVEMENT UP, SARL dont
le numéro de S.I.R.E.T. est
444 567 508 000 30,
ayant son siège social au
15, rue de la Fontaine au Roi
75011 Paris, représentée par
Nicolas Froissard, et dont
les associations fondatrices sont
GROUPE SOS Solidarités,
GROUPE SOS Jeunesse,
GROUPE SOS Seniors et
GROUPE SOS Santé.

Tous droits de reproduction réservés.
Les articles publiés n'engagent que
leurs auteurs.

DATE PARUTION

Juillet 2021
Dépôt légal juin 2021
Commission paritaire (CPPAP) :
1123 D 83337
ISSN : 2272-2793

Abonnements MOUVEMENT UP

15, rue de la Fontaine au Roi
75011 Paris
01 58 30 52 41 ou
abonnements@mouvement-up.fr



GROUPE SOS
102, rue Amelot
75 011 Paris
Tél. 01 58 30 55 55
Fax 01 58 30 55 79
www.groupe-sos.org

Avec 21 500 personnes employées
en 2019, 550 établissements et
services et 950 millions de CA,
le GROUPE SOS est la première
entreprise sociale européenne.
Depuis 35 ans, il met l'efficacité
économique au service de l'intérêt
général et répond ainsi aux enjeux
de société de notre époque
en développant des solutions
innovantes dans ses
9 secteurs d'activité : Jeunesse,
Emploi, Solidarités, Santé, Seniors,
Culture, Transition écologique,
Action internationale, Action
territoriale.
1,7 million de personnes bénéficient
directement des actions du
GROUPE SOS chaque année.

**Remerciements tout particuliers
pour les conseils éditoriaux de
Claire Andries, Jérôme Naissant
et Steven Hearn.**

MERCI AUX ABONNÉS KISSKISSBANKBANK

Cécile Boulay (le Bulbe) Felicie David - Sérgio Fernandes - Isabelle Hanquet - Benjamin Rouvillier - Hélène Aguilar
Christophe Albert - Pascal Anceau - Virginie Audran - Beatrice Bacon - Annie Bacquet - Claire Bailleul
Sylviane Baillot - Alissa Balay - Christine Bara - Agnès Barry - Aurélie Barthel - Sterenn Bauch-Labesse
Catherine Baudassé - Elisabeth Baudry - Christian Baumhauer - Gabriel Baxas - Laure Beaudonnet
Ophélie Bechay - Mylène Beczkowski (Lycée Professionnel Charles Baudelaire) - Bouchra Benteta
Benjamin Bernard (Marsatwork) - Marine Bertho - Grégoire Bétrémieux - Gilles Béville - Agnès Binot
Valérie Bivona - Héloïse Blain - Annie Blazy - Arnaud Blouin - Sarah Blum - Bud Blumenthal - Aude Boisadan
Jeff Boivin - Carole Bouchez - Bénédicte Bouras - Emma Bourat - Lucie Boutez - Françoise Boye - Laurent Braun
Elisabeth Bussenault - Théo Cabre-Hamache - Antonin Caillet - Jocelyn Cali - Marie-danièle Cassen
Pascale Cauchy - Aurélie Cauwelier - Mélodie Cazenave - Pia Ceccaldi - LYCEE PAUL BERT Centre de
documentation CDI - Nicolas Cerqueira - Isaure Chaillou - Elisabeth Chantrieux - Jean-François Chapel
Clémence Chauveau - Marion Chauvire - Lydie Chesneau - Aurélie CHU - Anna Chuvashva - Nicole Ciry
Audrey Clément - Patrick Collot - Laïla Cormier (Guéron) - Marion Courdé - Adrien Cousin - Séverine Coutel
Marie-claire Coutin - Marika Cuby - Claire Curély (Coach) - Marie-claude Dalibard - Luc David
Anne de Béthencourt (Reset The World) - Ronan de la Croix - Anne- Isabelle De Loynes - Laura De Mori
Bruno Decomble - Déborah Defossez - Adrien Delaby - Elise Delaunay - Agnès Delefortrie - Daniela des Minières
Valérie Dubois - Christelle Dupont - Sullivan Dupon - Stéphane Dupré - Eliane Duran - Benjamin Durand
Pierre LouisDurand - Gaëlle Duval - Ebsco france / jets (par/bnf/gca/paris) - Elsa Estadiou
Sophie Faivre (Pays de Montbéliard Agglomération) - Faezeh Falah - Mélissa Fardelin - André Feigeles
Michaël Fillonneau - Odile Frestier - Audrey Forot - Philippe Fortin - Sandrine Foucault - Thomas Foures
Augustin Fournier - Lorena Frier - Emilie Gagnon - Sylvain Gaillard - Romain Garelli - Emmanuelle Gaud
Caroline Gaume - Caroline Gauthier (Médiathèque Intercommunale de Thouars) - Cécile Gayraud (Hummade Slow
Wear) - Valérie Gibert (Engie) - Camila Godoy - Aurore Goliez - Céline Gourlay - Victor Grange - Christian Grégoir
Delphine Grinberg - Clémence Guédra-Degeorges - Alice Guillevic - Cécile Guyot - Viktoria Gyukics
Mohamed Fadhel Haffani - Caroline Henimann - Sandra Hurteaux - PicoPico icidemain - Bibliothèque
Gaston Berger IUT site aix en provence aix marseille universite - Marc Jacobs - Grégoire Jacquiau Chamski
Arthur James - Louise Jammet - Alexandre Jouany - Pauline KaczmarHélène Kerlan - Gurvan Kervadec
Chantal Kervadec - Claire Labadie - Michel Laeser - Frederique Lajchter - Caroline Langet meheust
Catherine Le Bihan - Sandrine Le Flohic - Véronique Le Mézec - Marc Le strat - Didier Lebon - Justine Legall
Frederique Legrand - Sylvain Leignier - Sandrine Lemeiter - Lison Lesieur - Camille Lesire - Médiathèque de
l'Orangerie Jeanne Leung Tack - Louison Levrard - Lucie Levy Bencheton - Karine Leymonerie Amany
Clara Lognoné - Guillaume Loizeaud habitatscopie - Géraldine Louis - Laetitia Louis - Didier Maillotte - C. Manent
Daniel Marchand - Thomas Mari - Thierry Marianne - Sarah Martin - Katell Martin Aldev, Angers Loire
Développement - Yann Martin-Chauffier - Emmanuel Martouzet - Stéphanie Mary - Yves Massard
Simon Maximilien - Anne-Laure Meynkens - Pierre Minodier - Zeynep Morali - Patricia Moreau - Julien Morin
Marie-Claire Morisse - Claire Mouly - Laurent et Marianne Mouly - Camille Mouly - Christelle Mousselet
Augustin Mulliez - Dominique Mulliez - Antoine Nguyen - Lise Noël - Alexis Nollet Ulteria - William Noyer
Mathieu Nucci - Olivier Doublet - Mina Parent - Jacques Pary - Cécile Patroni - Maxime Pelletier
Marie - Cécile Perraud - Julie Perrin - Aline Petit - Jacques Philippe - Hervé Pialat - Barbora Pichlova
Pierre Pietri - Johan Pivron - Lucie-Oriane Plazat - Jeremy Ponthieux - Eric Poulet - Michel Prunet
François Raffin - Kawthar Raji - Olivia Ramaget - Cécile Ravaux - Marie-Isabelle Ribes - Laurent Rivet
Florence Robert (Vert vif) - Robert Romain - Olivia Rose -Violette Rousseau - Sophie Rouston - Christian Ruetsch
Caroline Safir - Chantal Santiago - Philippe Sarrazin - Fabienne Saule-Lorini - Laurence Sauret - Marie Sauvignon
(IMS Luxembourg) - Claire Savy - Cécile Scherman - Julie Simoës - Solenne Smeyers - Sophie Souhaite
Marie - Armelle Souriac - Valérie Spagnolo - Antoine Spanier - Christelle Stirer - Helène Tellie - Helène Teulon
Olivier Thault - Antony Thiodet - Olivier Thuault - Carolyn Tichy - Pascale Trameni - Sylvie Vacheret
Jean-Philippe Vaudet - Frédérique Venturi - Violette Verley - Gatien Vincendeau - Clotilde Vincent
Catherine Wallaert - Claire Wallaert - Sarah Yaici - Ermano Zanetti - LP Ferdinand Buisson - Crédit Coopératif
Lycée Sainte Marguerite - IUT de Dijon - ENSAT - Ville de Paris - Médiathèque de la Canopée - La Fontaine
Lycée Professionnel Bernard Palissy - Conseil Départemental du Val de Marne - Médiathèque Georges Brassens
Bibliothèque Municipale de Valdahon - Mairie de Paris - Médiathèque du Pays de Flers - Médiathèque Michel de
Montaigne - Pôle média culture Edmond Gerrer - Communauté urbaine de Dunkerque - Médiathèque du Palais
des Arts - Lycée Carcado - Saisseval - Médiathèque Michel de Montaigne - Le bruit des mots médiathèque

ÉTÉ 2021

MOUVEMENTUP

ENVIRONNEMENT ET SOCIÉTÉ

« Depuis la sortie de
17 Blocks aux États-Unis,
des hommes politiques
s'intéressent aux quartiers »

DAVY ROTHBART
CINÉASTE

7€50

